

ALPHONSINE.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36, PRÈS LA CHAMBRE DES PAIRS.

ALPHONSINE,

OU LA

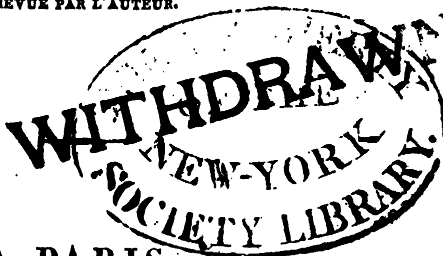
TENDRESSE MATERNELLE,

PAR Mme DE GENLIS.

TOME TROISIÈME.

QUATRIÈME ÉDITION,

REVUE PAR L'AUTEUR.



A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUT, N° 9,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
Chez H. NICOLLE, rue des Petits-Augustins,
N° 15.

1819.

ALPHONSINE,

OU LA

TENDRESSE MATERNELLE.

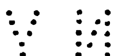


CHAPITRE XXV.

Quand Diana eut fini de parler, la comtesse prenant la parole : « Ah! ma chère Alphonsine, dit-elle, que ne devez-vous pas à cette mère incomparable! Depuis l'instant de votre naissance, vous avez été l'unique objet de son amour, de ses soins, de ses pensées!.... Alphonsine est l'âme de Diana; c'est Alphonsine qui fait agir, espérer, craindre, réfléchir, penser Diana. Jamais la nature, l'habitude et la tendresse n'ont uni deux êtres par des liens si puissans; jamais les bienfaits et la re-

connoissance n'ont pu former une union si touchante et si sacrée!.... »

Alphonsine écoutoit ce langage avec plaisir, mais elle ne répondit rien; elle n'imaginoit pas qu'elle dût parler de sa reconnoissance, elle ne l'exprimoit jamais que pour se satisfaire; elle en étoit si pénétrée, qu'une protestation à cet égard lui eût paru non-seulement inutile, mais ridicule; elle avoit beaucoup de respect pour la comtesse, parce que, disoit-elle, la comtesse *étoit une mère;* cependant elle ne vouloit ni l'embrasser ni lui baiser la main; ces caresses étoient réservées pour la seule Diana. Alphonsine se mettoit sur les genoux de la comtesse et sur ceux d'Inès, elle leur serroit les mains, et elle leur refusoit absolument tout autre témoignage d'amitié. Don Alvar, en lui baisant la main, l'avoit fait rire; elle trouva que c'étoit la *traiter en mère;* néanmoins elle conservoit de lui un souvenir agréable; sa charmante figure l'avoit beaucoup frappée.



Diana, quoiqu'elle fût sortie de la caverne depuis près d'un mois, n'avoit point encore osé apprendre à sa fille que la race humaine n'étoit pas composée d'un seul sexe. Alphonsine devoit être solennellement baptisée dans trois mois; et Diana, désirant qu'elle le fût avec l'entière innocence qu'elle lui avoit conservée, se décida à lui laisser jusque-là toute son ignorance.

Don Alvar revint de Madrid après une absence de quinze jours. Il amenoit avec lui Dazeli, qui, devenu favori du roi, avoit fait une grande fortune. Dazeli, âgé de trente ans, joignoit à l'extérieur le plus agréable, une âme sensible, de la gaîté, du naturel, avec un esprit plein de finesse et d'originalité. Il avoit appris, avec transport, que Diana existoit; et son attachement pour elle devint de l'enthousiasme, lorsqu'il sut qu'elle avoit passé treize ans dans un souterrain, qu'elle y étoit devenue mère, et qu'elle y avoit élevé son enfant. Le vieux duc de Mendoce, grand-père

de Diana, avoit, en mourant, légué au comte de Moncalde tous les biens dont il pouvoit disposer; le roi cassa le testament, fondé sur une erreur, et fit ordonner aux héritiers du comte de restituer à Diana tout ce riche héritage, dont son grand-père ne l'auroit point frustrée s'il eût connu la vérité. Dazeli fut chargé d'instruire Diana de cet acte de justice, qui, outre la terre qu'elle possédoit déjà, la mettoit en possession d'une grande fortune.

Dazeli, en arrivant, désira voir d'abord Diana sans témoins; mais il la trouva avec sa fille, dont elle ne se séparoit jamais une minute. En l'apercevant il fondit en larmes, il courut se jeter à ses pieds. Diana, avec attendrissement, mais avec le calme qu'elle conservoit toujours, le releva, et le fit asseoir à côté d'elle. On avoit prévenu Dazeli qu'il ne devoit lui parler ni de don Pèdre ni de don Sanche. « Oublions le passé, lui dit-elle, je ne veux m'en rappeler que mes fautes, et les maux que

vous avez soufferts pour moi. Vous savez quel a été mon sort; mais jugez si je puis m'en plaindre! » Et elle lui montroit Alphonsine... Dazeli regardoit avec admiration cette enfant charmante, dont l'existence et l'éducation étoient si miraculeuses; il étoit d'autant plus touché de sa beauté, qu'elle ressembloit, d'une manière frappante, à sa mère. Profondément ému, il ne pouvoit s'exprimer que par des exclamations. Enfin, au bout d'une demi-heure, il instruisit Diana des bontés du roi; il ajouta que toute la cour prenoit le plus vif intérêt à son sort, et que ses parens et ses anciens amis accouroient en foule pour la voir. «Des amis! reprit Diana, j'étois trop jeune pour en avoir; de tout ce que j'ai connu, vous êtes le seul, Dazeli, auquel je puis donner ce titre. Je ne recevrai personne; je ne veux vivre désormais que pour Dieu et pour ma fille. »

La comtesse, suivie de don Alvar, interrompit cet entretien. Aussitôt qu'Alphonsine aperçut don Alvar, elle cou-

rut à lui, le prit par la main, le fit asseoir, et se mit sur ses genoux. Diana la rappela, et don Alvar, vivement ému, suivit Alphonsine, se plaça près d'elle. La chambre étant beaucoup moins obscure que dans les premiers jours, il voyoit mieux Alphonsine, et il la trouva mille fois plus belle qu'avant son départ pour Madrid.

Le soir, Alphonsine ne parla à sa mère que de don Alvar, qu'elle aimoit, disoit-elle, *pour le moins* autant qu'Inès.

CHAPITRE XXVI.

Depuis la mort du comte, on avoit, en visitant ses papiers, trouvé dans son secrétaire plusieurs paquets de poison, et l'écrin, rempli des diamans de Diana, que Léonore lui avoit remis aussitôt que Diana fut entrée dans la caverne. La comtesse restitua cet écrin à Diana.

Cette dernière ne montra point à sa fille ce qu'il contenoit; le soir elle l'ouvrit, le posa sur une table, à côté d'une corbeille remplie de jacinthes, en lui disant de choisir entre les fleurs et les pierreries; Alphonsine n'hésita pas, elle prit les fleurs : elle n'en avoit point encore vu, mais elle demanda des roses, et Diana lui dit qu'elles ne seroient fleuries qu'à l'époque de son baptême. Alphonsine se rappeloit toujours avec le même attendrissement, ces roses, dépouillées d'épines par la tendresse maternelle, et qui avoient fait ses délices dans le souterrain.

Don Alvar et Dazeli étoient depuis huit jours dans le château; et Alphonsine parlant de don Alvar, Diana lui dit qu'elle ne devoit pas aller se mettre sur ses genoux, comme elle faisoit souvent. « Il ne faut donc pas, reprit Alphonsine, que je me mette sur ceux d'Inès?..... » A cette question, Diana fut un moment sans répondre. De nouvelles réflexions lui persuadoient qu'il falloit

enfin révéler à Alphonsine un bien grand secret; mais comment s'y prendre? Diana mit, dans cette explication, autant de simplicité que de délicatesse. Don Alvar n'étoit point une femme; c'étoit un être d'une autre espèce, quoique de la race humaine; comment concevoir une chose si extraordinaire? « Et cet être singulier s'appelle *un homme!*... — Oui. Tu sais bien que les deux premières créatures humaines, sorties des mains de Dieu, furent Adam et Eve.... — Eh bien! ce n'étoient pas deux femmes? — Non, Adam étoit un homme; Eve étoit une femme. — Dieu veut donc que les hommes et les femmes s'aiment, puisqu'il les mit ensemble, et tout seuls dans le paradis terrestre?—Sans doute; et cette première union t'indique plusieurs choses; d'abord, qu'une femme ne doit aimer tendrement qu'un seul homme dans sa vie, et qu'il faut que ce sentiment soit consacré par la religion, puisque ce fut Dieu qui unit Adam et Eve.... — Depuis qu'Adam et Eve fu-

rent chassés du paradis terrestre, comment la religion consacre-t-elle cette union?.... — Par une cérémonie qui se fait dans l'église, et qu'on appelle *mariage*. L'homme et la femme, qui se sont choisis pour passer leur vie ensemble, avec le consentement de leurs mères, vont prendre cet engagement dans une église; un prêtre, qui représente Dieu, reçoit leurs sermens, qui, de ce moment, sont inviolables et sacrés. — Mais, on ne quitte pas sa mère après le mariage? — Oh! non, quand la mère et la fille le veulent, à moins que l'homme, qui s'appelle alors *un mari*, n'ordonne à sa femme de quitter sa mère. — La femme n'obéiroit sûrement pas. — Elle manqueroit à son devoir. Dès qu'elle est mariée, elle ne dépend plus que de son mari : elle doit toujours respect et tendresse à sa mère; mais elle n'est plus que sous l'autorité de son mari. — Je ne me marierai jamais, et c'est à vous seule que j'obéirai. — C'est moi qui te choisirai un mari,

et il ne nous séparera pas. — Et qui choisirez-vous, maman? — Je n'en sais rien encore; j'y songerai quand tu auras quinze ou seize ans. — Maman, j'espère qu'alors vous choisirez don Alvar.» Cette naïveté fit tressaillir Diana.... « Cela est impossible, répondit-elle.— Pourquoi donc? — C'est qu'il a choisi une autre femme, et avec le consentement de sa mère..... — Inès? — Oui, Inès et lui sont engagés. Don Alvar, qui n'a que dix-sept ans, va voyager, et à son retour il épousera Inès. — Je ne me marierai jamais, et tant mieux; je n'aurai pas d'inquiétudes sur cette obéissance qu'il faut avoir pour un homme. Maman, nous devons donc du respect aux hommes? — Oui, dans le mariage. — Mais, pourquoi ont-ils donc plus d'esprit et de raison que les femmes? — Ils le disent. D'ailleurs, ne vois-tu pas qu'ils sont plus grands et plus forts que nous? Et comme ils emploient cette force à nous protéger et à nous défendre, nous leur devons de la

reconnoissance et du respect. Enfin tu dois concevoir que ne pouvant nous unir à eux que par un lien religieux, il est convenable de ne traiter un homme qu'avec politesse quand on n'est pas sa femme, et sur-tout lorsqu'il est engagé avec une autre. Inès même, quoique destinée à don Alvar, ne se mettroit pas sur ses genoux, parce qu'elle n'est pas encore sa femme. On appelle cette réserve de la pudeur.

Alphonsine ne se contenta pas de cette explication; elle fit encore une infinité de questions, et sa mère fut obligée plus d'une fois de refuser de lui répondre, en lui répétant : *Tu ne me comprendrois pas, l'explication que tu demandes seroit au-dessus de ton intelligence.* Diana s'applaudit beaucoup, dans cet entretien, d'avoir accoutumé sa fille, dès sa première enfance, à se contenter de cette réponse;

CHAPITRE XXVII.

Don Alvar, à la suite de sa mère, alloit tous les jours passer, avec Inès et Dazeli, deux ou trois heures dans la chambre de Diana. Le lendemain, lorsqu'il entra, Alphonsine, par un mouvement irréfléchi, courut à lui, et puis tout à coup, se rappelant l'entretien de la veille, elle s'arrêta, et pour la première fois de sa vie, elle rougit... Cette vive rougeur donna tant d'éclat et d'expression à sa charmante figure, que tous les yeux se fixèrent sur elle.... Alphonsine vit qu'on la regardoit avec surprise, son embarras s'en accrut; elle ne put supporter un sentiment si nouveau pour elle; ses larmes coulèrent, elle fut les cacher dans les bras de Diana.

Jusque-là personne encore n'avoit loué Alphonsine sur sa beauté; car Diana, dès les premiers jours, avoit

conjuré tout bas la comtesse de ne pas dire un mot sur sa figure, et de prévenir à cet égard tous ceux qu'elle amèneroit chez elle; mais dans ce moment la défense fut oubliée, tout le monde se récria sur le charme ravissant de cette figure céleste... Alphonsine entendit ces exclamations, elle comprit parfaitement que l'on admiroit son visage, ses larmes se séchèrent, elle écouta attentivement, et ce fut avec plaisir, surtout en distinguant la voix de don Alvar, qui dominoit toutes les autres... Elle releva la tête, et, jetant les yeux sur don Alvar, elle sourit. Don Alvar et Dazeli s'approchèrent, et tous deux, pour mieux regarder Alphonsine, se mirent à genoux sur un tabouret qui étoit aux pieds de Diana. Don Alvar, frappé de l'air attentif et curieux avec lequel Alphonsine l'examinoit, lui demanda si elle trouvoit quelque chose de singulier en lui. Alphonsine, au lieu de répondre, prit sa main, qu'elle mit auprès de celle de Diana, en disant : « Oh! com-

bien elle est plus grosse!... Voyons la vôtre, ajouta-t-elle en s'adressant à Dazeli.... Quoi! plus grande encore!.... A présent je ne m'y tromperai plus, je connoîtrai tout de suite un homme. — Vous savez donc enfin, dit don Alvar, que je ne suis pas une femme? — Oui, oui; je sais tout. » Diana se hâta d'interrompre cette conversation, en priant don Alvar et Dazeli de retourner à leurs places, à l'autre extrémité de la chambre.

Quand Diana se trouva seule avec sa fille, elle lui demanda si elle avoit compris tout ce qu'on avoit dit sur sa figure. « Oui, répondit Alphonsine; il sembloit qu'on avoit autant de plaisir à me voir que j'en trouve à vous regarder; cela m'a bien surprise, et jusqu'ici on n'avoit rien dit de semblable; pourquoi donc, maman? — C'est qu'au moment où tu allois t'avancer vers don Alvar, la pudeur t'a retenue. — Oui, je me suis rappelé ce que vous m'avez dit hier... — Eh bien! on a vu cela;

et comme tout le monde aime la pudeur, et qu'en effet rien ne donne tant de charme à une jeune personne..... — Mais, maman, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas eu de pudeur plutôt; je ne connoissois pas les hommes... — Quel effet ont produit sur toi les espèces de louanges que l'on prodiguoit à ta figure? — Si vous me les aviez données quelquefois, elles m'auroient fait grand plaisir. — Pourquoi? — Parce que j'aurois pensé qu'elles prouvoient de l'amitié, et qu'on est mieux aimée quand on est jolie. — Ne t'aimois-je pas uniquement avant de t'avoir vue? — Et moi, maman, je vous chérissois tout autant avant de connoître votre beau visage; je suis plus heureuse en vous regardant, mais je ne suis pas plus sensible. — Ainsi, lorsqu'on te dit que tu es douce, bonne, reconnoissante!... — Oh! cela me touche...., puisque voilà pourquoi vous m'aimez. » Diana, pour toute réponse, embrassa Alphonsine; elle n'eut pas la pensée de faire une leçon sur ce

mot si tendre et si naïf; il lui sembloit qu'elle auroit gâté le charme d'un sentiment si touchant, en voulant en tirer un résultat moral.

Deux jours après, don Alvar partit pour un long voyage ; il vint faire ses adieux à Diana. Alphonsine s'attendrit en voyant couler les larmes de la comtesse; elle ne pouvoit pas concevoir que son fils pût se résoudre à la quitter; il lui dit que la comtesse l'exigeoit. Alphonsine se jeta dans les bras de sa mère, et la serra contre son sein avec une expression de reconnoissance; elle pensoit qu'elle ne recevroit jamais d'elle un tel ordre; elle l'en remercioit par ses caresses, mais en silence; elle ne vouloit pas dans ce moment se vanter du bonheur d'avoir une si tendre mère; ce langage muet fut entendu de don Alvar; il y trouva autant de délicatesse que de sensibilité; il partit avec Dazeli, qui retournoit à la cour; ils alloient ensemble jusqu'à Madrid, où don Alvar devoit trouver le mentor choisi

par la comtesse pour voyager avec lui.

Don Alvar et Dazeli, tous deux tête à tête dans une voiture, tombèrent l'un et l'autre dans une profonde rêverie. Au bout d'une demi-heure, Dazeli se tournant vers don Alvar : « Vous pensez *à elle ?* lui dit-il.—Ah! répondit don Alvar, de quel autre objet pourroit-on s'occuper? tout paroît commun auprès d'elle — Oui, reprit Dazeli en soupirant, elle est charmante.—Non, dit don Alvar, nulle autre ne sera la compagne de ma vie; je l'ai juré au fond de mon cœur... Je sais quels obstacles s'opposeront à ce vœu secret, mais je me sens capable de les vaincre... — Des obstacles !.... et sa main vous est promise. — La main d'Alphonsine ? — Ah ! je vous parlois d'Inès. — Elevé avec Inès, j'ai pour elle les sentimens d'un frère, ce qui ne préserve pas d'une passion. — Mais Alphonsine n'a que douze ans et demi, peut-elle inspirer déjà de l'amour ? —

Quand je la reverrai, elle aura quinze ans... Dazeli, songez que je suis le premier jeune homme qu'elle ait vu, le premier, et le seul encore auquel elle ait souri, et qu'enfin j'ai causé sa première rougeur!... Et n'est-ce pas moi qui lui ai révélé le mystère de sa beauté! tout le monde la louoit, mais elle n'écoutoit que moi.... Elle m'aimera, ses yeux me l'ont promis; ce regard si chaste, si pur et si tendre, m'a dévoilé tout notre avenir.... — Et vos engagemens avec Inès.... —Je me croirois engagé si le cœur d'Inès n'étoit pas parfaitement libre. Inès a pour moi la plus tendre amitié, mais elle n'aura jamais un autre sentiment pour celui qu'elle a regardé comme un frère dès son enfance. Elle a dix-neuf ans; plus âgée que moi de deux, elle a sur moi une certaine supériorité de raison qui me plaira, qui me sera utile dans une amie, mais qui seroit choquante dans une épouse. Comment pourrions-nous avoir de l'amour l'un pour l'autre? elle me

connoît si parfaitement ! elle-même a contribué à perfectionner mon éducation ; elle me juge non-seulement tel que je suis, mais tel que la nature m'a formé ; je ne lui persuaderai jamais qu'une qualité acquise qui pourroit lui plaire soit une vertu naturelle ; je ne lui ferai jamais la moindre illusion sur mon esprit et sur mon caractère : elle connoît avec précision les bornes de l'un et tous les défauts de l'autre. Comment épouserois-je avec joie une femme qui se regarde comme mon mentor ; une femme qui m'a fait mettre *en pénitence*, et qui ne perdra jamais l'habitude de me sermonner ? Enfin, comment deviendrois-je amoureux d'une jeune personne qui ne voit toujours en moi qu'un être sans conséquence ; qui, avec une pureté parfaite de sentimens et de mœurs, m'embrasse familièrement, comme elle m'embrassoit il y a sept ou huit ans, et qui, par habitude, me tutoie encore quelquefois quand nous sommes tête à tête ? — I'

est vrai, reprit Dazeli en riant, que l'intimité du mariage n'établiroit rien de nouveau dans votre commerce habituel; elle ne pourroit prendre de plus que le droit d'être jalouse et d'épier votre conduite. Cependant Inès est si jolie, elle a tant d'esprit et de talens, que sûrement à votre retour vous changerez de sentimens et d'opinions. — Jamais. A côté d'Alphonsine, elle me paroît déjà si formée, si peu jeune... Combien cette instruction, cette finesse, cet usage du monde qu'on admire en elle, la déparent et la vieillissent, quand on compare ces agrémens acquis et de convention, aux grâces naturelles, à la simplicité touchante, à l'innocence de cet être enchanteur qui ne sait qu'aimer!.... — Enfin, il vous falloit une femme élevée dans un souterrain. — Il me faut Alphonsine! Mon cher Dazeli, promettez-moi de m'écrire et de me donner de ses nouvelles. — Je m'y engage de tout mon cœur. — Quel service vous me rendrez! car je n'oserois

parler d'elle à ma mère, ou même à Inès, qui montrera toutes mes lettres à ma mère. — Comptez sur moi..... — Ah ! quelle sera ma reconnoissance ! — En vérité, vous ne m'en devrez point. »

CHAPITRE XXVIII.

Laissons don Alvar, avec toute l'imprudence de son âge et toute la vivacité d'une tête romanesque, confier ses projets, et se passionner dans l'avenir ; laissons-le voyager, et retournons dans le royaume de Grenade.

La comtesse s'étoit décidée à passer l'année entière de son veuvage avec Diana ; mais bientôt les visites se multiplièrent, on accourut en foule dans le château. La curiosité est une espèce de passion pour les gens du grand monde. Dans un genre de vie très-dissipé, et par conséquent frivole, on

se tourmente en vain pour varier ses plaisirs; de tels amusemens, malgré leur diversité, paroissent promptement insipides et monotones; tout ce qui n'attache vivement ni le cœur ni l'esprit se ressemble, du moins par l'impression qui en résulte; alors, pour tâcher d'échapper à l'ennui, on cherche avec avidité des spectacles nouveaux; on aime les choses extraordinaires; c'est pourquoi tout le monde vouloit voir une femme et une enfant qui avoient passé treize ans dans un souterrain. Les personnes les plus sévères excusoient sans effort la foiblesse d'une femme qui avoit tant souffert, et avec tant de courage et de résignation. La naissance illégitime d'Alphonsine étoit ennoblie par le malheur, par la tendresse de sa mère, et même par la singularité d'une histoire si romanesque. Mais Diana avoit renoncé sans retour au monde; elle ne voyoit la comtesse et Inès que deux ou trois heures le soir; et d'ailleurs, à l'exception du curé, elle ne

reçut personne. Sa piété et la tendresse maternelle lui eussent suffi pour l'affermir dans cette résolution; d'ailleurs, elle pensoit qu'elle ne pouvoit avec bienséance se montrer avec sa fille à des yeux indifférens. Quoiqu'elle eût placé dans Alphonsine toute sa gloire et tout son bonheur, elle n'oublioit jamais qu'elle devoit rougir de sa naissance, et qu'elle ne pouvoit mériter qu'en se repentant toujours, les grâces miraculeuses dont le ciel l'avoit comblée. Il ne restoit à Diana que des parens éloignés, qui ne furent pas plus admis que les autres. On insista vainement, on se plaignit, on fut piqué, on se refroidit; les uns accusèrent Diana de misanthropie, les autres d'affectation ou d'une insensibilité choquante. Les plus mécontens prétendirent que son esprit étoit baissé; plusieurs femmes soutinrent qu'elle étoit tombée dans un véritable état d'imbécillité. Ces discours firent le sujet de toutes les conversations de Madrid pendant quelques jours; ensuite

Diana fut aussi complétement oubliée que si elle eût encore été dans la caverne.

Dès les premiers jours de sa délivrance, Diana avoit montré à son vertueux curé le désir d'aller seule, c'est-à-dire sans Alphonsine, remercier Dieu dans une église. Le médecin, craignant pour elle l'effet du grand air, déclara qu'elle ne pouvoit sortir sans danger qu'au bout d'un mois ou de cinq semaines. Ce temps écoulé, Diana, un matin, annonce à sa fille qu'elle va la quitter pour deux ou trois heures; car elle vouloit aller à l'église paroissiale, à un quart de lieue du château : jusque-là elle n'avoit entendu la messe avec Alphonsine que dans une chapelle à côté de sa chambre. Ce moment fut douloureux, non-seulement par la peine d'une première séparation, mais parce qu'il falloit se faire remplacer, et remettre Alphonsine entre les mains d'une autre. La comtesse devoit rester tout ce temps avec elle. Alphonsine pleura, et

elle dit à sa mère : « Je ne parlerai qu'à Dieu dans votre absence, vous allez le prier ; songez, maman, que durant tout ce temps, votre Alphonsine priera avec vous. Nous ne serons point ensemble, mais nous serons toutes deux avec Dieu. — Mon enfant, répondit Diana, je vais sortir avant toi, je vais traverser un bois et des champs, mais je ne veux jouir que par tes yeux de l'aspect des cieux et des campagnes. Enfermée dans une voiture et couverte d'un voile épais, je ne verrai rien ; le spectacle ravissant de la nature ne me sera rendu que lorsque je pourrai le contempler avec toi. » En effet, Diana s'enveloppa dans une mante de taffetas noir abattue sur son visage ; elle monta dans une chaise à porteur dont elle tira les rideaux, et qui la conduisit ainsi jusque sous les portiques de l'église. Elle revint de la même manière, sans avoir entrevu le ciel ni les champs, et sans avoir fait un sacrifice. Pendant l'absence de Diana, Alphonsine resta seule avec la comtesse ; car

Diana, par un secret mouvement de jalousie, avoit exclu Inès : elle ne désiroit pas que sa fille s'amusât en son absence. Alphonsine, suivant sa promesse, ne dit rien à la comtesse, et pria toujours Dieu. Mais au bout d'une heure, elle devint inquiète, elle s'agita, elle pleura. Diana, à son retour, la trouva pâle, tremblante et tout en larmes; alors, elle se repentit de n'avoir pas recommandé que l'on employât tous les moyens de la distraire. Alphonsine fut malade tout le reste de la journée, et sa mère convint avec la comtesse, qu'il falloit absolument l'accoutumer peu à peu à de petites absences journalières.

CHAPITRE XXIX.

Le curé venoit tous les matins donner à Alphonsine des instructions religieuses. Elle attendoit, avec la plus vive impatience, l'époque où elle recevroit

les cérémonies du baptême ; c'étoit dans ce jour solennel que le spectacle éclatant de la nature devoit se dévoiler à ses regards, dans toute la fraîcheur et toute la pompe du mois de juillet. Les stores de taffetas vert de ses fenêtres, toujours baissés, solidement attachés et même fixés par un cadenas, ne devoient se lever qu'après son baptême.

Diana avoit pris des femmes de chambre, mais elle ne souffroit pas qu'elles habillassent Alphonsine, ni qu'elles restassent un instant avec elles; sa vigilance maternelle étoit si active et si prévoyante, qu'Alphonsine n'entendit pas un mot et ne reçut pas une impression qui pût déplaire à sa mère, ou contrarier son plan et ses projets. Alphonsine, connoissant enfin parfaitement sa chambre, devenoit moins distraite, et commençoit à reprendre de l'application; l'étonnement et la curiosité contribuèrent beaucoup à cet heureux changement. Tout ce qu'on lui enseignoit lui paroissoit si merveilleux ! Elle fut la

première jeune personne de son âge qui sût apprécier l'invention de l'écriture et de l'imprimerie. N'étant point familiarisée depuis le berceau, avec les prodiges de cet art, elle fut vivement frappée de son utilité, et elle ne se lassoit point d'en admirer les résultats. Ainsi elle retiroit un véritable fruit de son ignorance totale; elle sentoit mieux qu'une autre le prix des choses. Alphonsine avoit une voix charmante, elle chantoit avec agrément, et elle jouoit supérieurement de la guitare; on n'eut pas de peine à lui apprendre la musique, mais on eut soin qu'elle n'entendît jamais chanter de paroles profanes. On lui donna un recueil de nouveaux cantiques, qu'on lui faisoit lire tous les jours, et qu'elle sut bientôt par cœur. Diana lui enseigna aussi à broder, et Alphonsine fut étrangement surprise la première fois qu'elle vit naître une fleur sous les doigts de sa mère. Avec des amusemens si nouveaux pour elle, ses journées s'écouloient délicieusement,

malgré la curiosité qu'elle éprouvoit de voir les cieux, les astres, les forêts, les fleuves, et tous les chefs-d'œuvre du Créateur, dont elle trouvoit de si sublimes descriptions dans les livres saints que lui expliquoit le vénérable curé. Cependant, accoutumée depuis qu'elle existoit, à se soumettre et à se modérer, ses désirs n'avoient jamais d'ardeur; l'obéissance et la douceur de son caractère en tempéroient la vivacité; elle y renonçoit si Diana l'ordonnoit; ou si on lui promettoit de les satisfaire un jour, loin de la tourmenter, ils n'étoient plus pour elle qu'une douce espérance. Une âme pure et soumise est toujours calme.

« Je veux, lui dit un jour Diana, avant de te montrer le spectacle de la nature, te faire connoître jusqu'où l'industrie humaine peut aller. Cet appartement que nous habitons est de la plus extrême simplicité, celui de la comtesse est très-magnifique, quoiqu'il en existe encore de beaucoup plus beaux; je t'y

mènerai ce soir. En effet, Alphonsine fut conduite à huit heures après midi chez la comtesse, qui, seule avec Inès, l'attendoit. Alphonsine entra dans un superbe salon doré, éclairé par un lustre de cristal, mais dont chaque bougie étoit recouverte par un petit cadre de gaze, afin que la lumière ne fût pas trop éblouissante pour les foibles yeux d'Alphonsine. Saisie et muette d'admiration, Alphonsine resta quelques minutes immobile, ensuite elle s'avança, et elle aperçut sa figure entière réfléchie dans une glace. Elle n'avoit jamais vu de miroir, et elle en ignoroit l'usage... Cet objet l'étonna, elle s'approcha avec curiosité, et s'arrêtant à deux pas de la glace : « Mon Dieu, dit-elle, qu'elle est jolie ! Comme elle ressemble à maman !..... » Aussitôt un mouvement de jalousie oppressa son cœur, elle courut vers sa mère en s'écriant : « Maman, allons-nous-en. » Diana la prit par la main, et, malgré sa répugnance, la orçant de se rapprocher avec elle de

la glace : « Tiens, dit-elle en l'embrassant, regarde encore, tu vas te reconnoître ; embrasserois-je une autre que mon Alphonsine.... » A ces mots, Alphonsine fut pétrifiée ; mais la joie succédant à l'étonnement après qu'on lui eut expliqué ce nouveau prodige : « Quoi! dit-elle à Diana, c'est moi ! Quoi ! c'est là mon visage si semblable au vôtre ! Oh ! comme j'aimerai ma figure ! je vais m'entourer de miroirs, j'aurai tant de plaisir à me regarder !... » Diana voulut modérer ces transports par d'excellentes leçons morales ; Alphonsine répétoit toujours : « Ah ! que j'aime ma figure ! — Mais il y en a mille de plus belles, disoit Diana. — Que m'importe ! répondit Alphonsine, puisque j'ai la vôtre. »

Ce soir même on découvrit une glace dans la chambre d'Alphonsine ; et lorsqu'elle s'y regardoit, Diana lui disoit : « A quoi bon ? ne suis-je pas là ? ne peux-tu pas me voir ?.... »

La véritable sensibilité donne toujours tout le courage dont on a besoin pour

l'intérêt de ce qu'on aime. Diana fit prendre à sa fille l'habitude d'aller quelquefois sans elle chez la comtesse, qui, prévenue de ses visites, l'attendoit toujours dans son salon. Mais un soir Alphonsine arrivant un peu plutôt que de coutume, elle ne trouva point la comtesse, et voyant une porte entr'ouverte, elle entra dans un cabinet, où le premier objet qui frappa ses regards fut le portrait de don Alvar, peint à l'huile et en grand. Elle fit un cri de joie, croyant que c'étoit une glace qui réfléchissoit la figure de don Alvar, et elle se retourna précipitamment pour le voir lui-même. Lorsqu'elle connut son illusion, elle s'affligea que don Alvar ne fût pas de retour; elle ne pouvoit se lasser de contempler son portrait; elle déclara que la peinture lui paroissoit le plus beau de tous les arts; et quand elle revit sa mère, elle la conjura de lui faire apprendre à peindre.

La comtesse, comme on l'a vu, avoit recueilli d'une manière singulière le por-

trait en miniature de don Pèdre, que Diana, en prison, jeta jadis dans la fontaine. Elle en parla à Diana, qui lui expliqua ce prétendu phénomène. La comtesse rendit le portrait à Diana : cette dernière résolut d'en faire présent à sa fille. Elle le lui donna, en lui disant : « C'est le portrait de ton père, cache-le dans ton sein, porte-le toujours, ne m'en parle jamais. Qu'il te suffise de savoir que nous pouvons nous flatter que ton père existe ; mais on ignore dans quel pays il s'est fixé. Peut-être la Providence nous le fera-t-elle retrouver ; ce seroit de toute manière un grand bonheur pour toi. Demande tous les jours à Dieu cette grâce. J'ai écrit son histoire et la mienne ; quand ta raison sera tout à fait formée, dans cinq ou six ans, je te donnerai le manuscrit. D'ici là, ne me fais aucune question à ce sujet ; il me seroit impossible d'y répondre. » Alphonsine obéit ; elle reçut avec émotion et respect ce mystérieux portrait qu'on lui défendoit de montrer, elle l'attacha

à son cou avec une chaîne d'or, elle le cacha soigneusement sous sa robe, et ne se permit jamais de faire une seule question, même indirecte, relative à son père.

Diana, dès les premiers jours de sa délivrance, avoit fait annoncer cet événement dans tous les papiers publics, dans l'espoir que si don Pèdre existoit, cette nouvelle étonnante pourroit parvenir jusqu'à lui. Un cruel chagrin pour elle, étoit de penser qu'elle ne pourroit peut-être jamais légitimer la naissance d'Alphonsine. Diana avoit encore beaucoup d'autres peines que personne ne pouvoit comprendre. Elle n'étoit plus familiarisée avec les différens dangers qui se rencontrent journellement dans la vie; elle craignoit tout pour Alphonsine, et d'autant plus qu'elle redoutoit mortellement sa totale inexpérience. La perdoit-elle un moment de vue, elle éprouvoit un malaise et une inquiétude invincibles. De grandes infortunes passées ont appris à connoître la fragilité du

bonheur; quand on a long-temps souffert, on ne jouit plus qu'en tremblant. Ah! si l'on pouvoit sonder le cœur d'une mère, on y découvriroit des trésors de tendresse et des foiblesses inconcevables! on y verroit toutes les inconséquences, toutes les bizarreries de l'amour, avec le désintéressement et la générosité du sentiment le plus touchant et le plus pur. Oserai-je le dire (est-il un homme qui puisse le croire)? Diana plus d'une fois regretta sa caverne! En vain sa raison s'irritoit de ces mouvemens involontaires; ils agitoient sans cesse son cœur combattu. Elle n'étoit plus l'univers pour sa fille!.... Alphonsine avoit de l'amitié pour Inès; elle commençoit à s'amuser chez la comtesse; elle y passoit une demi-heure sans sa mère, non-seulement sans peine, mais avec plaisir. Pendant ces absences, Diana, les yeux fixés sur sa montre, comptoit les minutes; et si sa fille passoit d'un instant l'heure fixée pour le retour, Diana l'accusoit en secret d'ingratitude; il lui falloit rappeler

avec effort toute sa raison, pour ne pas laisser voir à quel point elle étoit blessée; elle montroit à tout le monde la plus grande froideur. Alphonsine, comme on l'a dit, n'embrassoit que sa mère; mais elle avoit des manières affectueuses qui choquoient Diana, et qui lui donnoient un véritable éloignement pour la comtesse et pour Inès, qu'elle avoit l'injustice de soupçonner quelquefois de vouloir lui enlever le cœur de sa fille. Souvent une caresse d'Alphonsine dissipoit toutes ces tristes idées; alors elle gémissoit de sa susceptibilité; elle sentoit que ne pouvant plus être la seule société d'Alphonsine, ni l'unique objet de son affection et de ses pensées, elle devoit modérer sa tendresse passionnée; que cette tendresse, si naturelle durant leur captivité, devenoit une folie dans leur situation actuelle. Elle se répétoit là-dessus tout ce qu'un ami sage auroit pu lui dire; mais, livrée depuis treize ans au sentiment exclusif le plus tendre et le plus profond, il n'étoit plus en son

pouvoir d'en réprimer l'énergie; elle se promit que du moins Alphonsine n'en souffriroit jamais.

CHAPITRE XXX.

TROIS mois s'étoient écoulés depuis la délivrance de Diana : on étoit aux derniers jours de juin; la comtesse et Dazeli devoient tenir Alphonsine sur les fonds de baptême. Dazeli revint trois semaines avant le jour fixé pour cette cérémonie. Il étoit dans ce moment au comble de la faveur : le roi venoit de l'honorer de la grandesse. Il alloit tous les soirs chez Diana; il n'y restoit qu'un heure et demie. Il voyoit toujours avec le plus tendre intérêt cette femme, si belle et si jeune encore; il se rappeloit avec attendrissement ses premiers sentimens pour elle; mais ses malheurs, sa situation, l'existence de sa

fille, sa tendresse exclusive pour cette enfant, ne permettoient ni l'espérance ni le désir de l'engager à former de nouveaux nœuds. Dazeli passoit les journées entières avec la comtesse, Inès, et deux ou trois personnes attachées à la comtesse. Il avoit des talens agréables; Inès en possédoit de supérieurs; la lecture, la musique, la promenade, la conversation les occupoient successivement. La comtesse faisoit raconter à Dazeli l'histoire de sa captivité, et ses amours avec Elvire; Inès, pendant ces récits, paroissoit occupée d'un ouvrage ou d'un dessin; elle écoutoit attentivement; la gaîté de Dazeli l'amusoit, et sa manière de penser s'accordoit parfaitement avec la sienne.

Inès, remplie d'esprit et de finesse, étoit aussi formée à dix-neuf ans qu'on peut l'être à trente, quand on a passé sa vie dans le grand monde. Reconnoissante et sensible, elle avoit un véritable attachement pour la comtesse, dont elle étoit l'idole. C'étoit unique-

ment pour devenir sa fille que l'idée d'épouser don Alvar plaisoit à son cœur. Elle savoit que la comtesse attachoit à cette union tout le bonheur de sa vie; cette pensée suffisoit pour fixer ses désirs et ses vœux. Les éloges qu'Inès recevoit depuis long-temps sur sa raison prématurée, la confiance de la comtesse, et l'ascendant qu'elle avoit sur elle, sans la rendre impérieuse et vaine, donnoient cependant à son ton quelque chose d'un peu tranchant pour son âge; on auroit pu quelquefois lui trouver de la pédanterie, si elle eût eu moins de grâces dans l'esprit, et de gaîté dans le caractère. Elle avoit sur la comtesse une grande supériorité d'esprit et de lumières, mais la reconnoissance l'empêchoit de la sentir. Elle pouvoit entrevoir confusément les défauts et les foiblesses de la comtesse; elle ne se permettoit jamais d'y réfléchir et de les juger. Loin d'avoir eu la même réserve pour se comparer à don Alvar, elle lui croyoit une infériorité qu'il n'avoit

pas, à quelques égards; elle ne songeoit pas combien, à leur âge, une différence de deux ans donnoit d'avantage à une femme spirituelle et naturellement réfléchie. Cependant, peu susceptible d'éprouver une passion violente, elle avoit une si tendre amitié pour don Alvar, que l'amour même n'auroit pu balancer ce sentiment dans son cœur. Ainsi, ses projets s'accordoient parfaitement avec ses devoirs. Un soir, la comtesse, en présence d'Inès, damanda à Dazeli pourquoi il ne se marioit pas. Dazeli hésitoit à répondre. Dans ce moment le chapelain de la comtesse entra : il faisoit tous les soirs la partie d'échecs de la comtesse. Cette dernière, naturellement distraite, oublia sa question; elle se leva pour aller jouer aux échecs auprès de la fenêtre, à l'autre bout du salon; Inès et Dazeli restèrent à leur place.

Inès regardant Dazeli en souriant : « Je ne répéterai point, lui dit-elle, la question qu'on vient de vous faire, je

vois à votre embarras que vous avez fait un choix que vous ne voulez pas déclarer..... — Et ce choix, le devinez-vous? — Oui, j'en connois l'objet....... —Ah! je vous défie de le nommer...— C'est Diana.... — La mère d'Alphonsine!... » Cette exclamation, faite du ton le plus animé, disoit tout. Inès fut dissuadée à l'instant d'une idée qu'elle avoit depuis quatre mois; surprise, interdide, elle garda le silence. « Eh bien! madame, reprit Dazeli, nommez-en donc une autre; si vous devinez, je l'avouerai. » A ces mots, Inès rougit et baissa les yeux; et Dazeli répondant à sa pensée : « Oui, madame, dit-il d'une voix basse et tremblante. » Inès se leva précipitamment, et fut s'asseoir à côté de la comtesse.

Durant tout le reste du jour, Dazeli fut rêveur et silencieux; Inès, au contraire, parla plus que de coutume; elle craignoit tant d'avoir l'air distrait et préoccupé! mais elle répondoit à ce qu'on lui disoit avec beaucoup moins

de justesse qu'à l'ordinaire, et elle eut toute la soirée cette espèce de vivacité peu naturelle, qui, dans les femmes exemptes d'affectation, décèle toujours l'agitation secrète du cœur.

Lorsqu'Inès se trouva seule, elle pensa mûrement à ce qui venoit de se passer. Accoutumée à se rendre compte de ses impressions, elle s'avoua que la déclaration de Dazeli lui avoit causé un premier mouvement de joie; mais en songeant que Dazeli parloit sans cesse de son amitié pour don Alvar, qu'il lui écrivoit souvent, et que don Alvar lui-même avoit pris pour Dazeli un attachement véritable, elle n'éprouva plus que de l'indignation. Le lendemain, en présence de Dazeli, elle mit la conversation sur les amis infidèles et perfides, dont elle parla avec horreur; en même temps elle affecta de traiter Dazeli avec une sécheresse qui alloit jusqu'au dédain. Il supporta ces épigrammes et cette rigueur avec beaucoup de sang-froid; il pouvoit se jus-

tifier. Don Alvar, depuis son départ, paroissoit, dans ses lettres, n'être occupé que d'Alphonsine; il ne parloit que d'elle à Dazeli; enfin, il le conjuroit, en lui recommandant un secret inviolable sur ses sentimens pour Alphonsine, de déclarer à Inès qu'après avoir mûrement réfléchi à l'espèce d'attachement qu'ils avoient l'un pour l'autre, il sentoit que l'union projetée dès leur enfance ne pourroit faire leur bonheur; qu'il falloit trouver et préparer les moyens de dénouer cet engagement sans affliger la comtesse. Don Alvar, pour faciliter cette explication, envoyoit à son ami une lettre qui lui étoit adressée, mais pour être montrée à Inès, et dans laquelle il ne disoit pas un seul mot d'Alphonsine. Plusieurs motifs l'avoient engagé à charger Dazeli de cette commission. Une lettre écrite à Inès eût pu tomber entre les mains de la comtesse; Inès elle-même auroit cru devoir la lui montrer; enfin Dazeli, négociateur et confident, pou-

voit intéresser Inès; il étoit aimable, il trouvoit Inès charmante; s'il aimoit et s'il parvenoit à plaire, que d'obstacles de moins!... Telle étoit l'espérance de don Alvar; Dazeli la partageoit; ils n'avoient l'un et l'autre qu'une connoissance très-superficielle des principes d'Inès, et de son caractère ferme et décidé.

Alphonsine devant être solennellement baptisée le lendemain, on n'étoit occupé dans le château que des préparatifs de cette cérémonie. La comtesse, chargée de faire exécuter à cet égard toutes les intentions de Diana, sortoit à tout moment du salon pour aller donner des ordres; elle emmenoit souvent Inès; mais, après le dîner, Inès prit un prétexte pour se dispenser de la suivre. Elle resta tête à tête dans le salon avec Dazeli : c'est ce qu'elle avoit désiré. Elle étoit depuis quelques heures dans une situation violente. La manière dégagée avec laquelle Dazeli avoit reçu ses attaques, lui causoit un dépit plus

pénible encore que l'indignation. Elle brûloit d'impatience de s'expliquer nettement, et d'accabler de dédain cet infidèle ami, cet amant si froid, que les plus sensibles reproches ne pouvoient émouvoir; en un mot, ce monstre, puisque son indifférence sembloit prouver qu'il n'étoit pas même amoureux... Encore s'il avoit eu l'excuse d'une grande passion.... On n'auroit pas montré d'indulgence; mais du moins on l'auroit plaint, et les femmes sont naturellement si compatissantes pour les *infortunés* qu'elles trouvent aimables!...

Aussitôt qu'Inès se vit seule avec Dazeli, elle lui parla sans détour et sans ménagement. Elle commença du ton le plus méprisant, cependant avec un calme affecté. On voyoit qu'elle répétoit posément un discours étudié depuis le matin; ses expressions étoient choisies et nobles, quoique mordantes; ses phrases sententieuses et bien tournées, son maintien sévère et composé; mais toute cette solennité fut décon-

certée par la contenance tranquille de Dazeli; Inès crut même apercevoir un léger sourire sur ses lèvres; alors son éloquence l'abandonna, elle balbutia, elle rougit, elle tâcha vainement de dissimuler sa colère; elle n'étoit pas en état d'écouter Dazeli, qui vouloit parler à son tour; elle se leva pour le quitter, il la retint en lui présentant la lettre de don Alvar. Elle prit la lettre, et la lut aussitôt. Elle voyoit dans cet écrit que non-seulement Dazeli n'étoit point un ami perfide, mais que, malgré ses sentimens secrets, il avoit vivement exhorté don Alvar à remplir ses engagemens. Inès sentit sa colère s'évanouir; elle n'éprouva plus que l'embarras de l'avoir montrée, et la confusion d'avoir fait un long sermon si injurieux et si déplacé. Néanmoins elle se consoloit en pensant que Dazeli n'étoit point coupable.......; elle l'écoutoit enfin. Dazeli, oubliant et la querelle et don Alvar, ne parloit que de lui. Inès ne l'interrompoit pas, elle

croyoit devoir cette condescendance à celui qu'elle venoit de traiter si mal et avec tant d'injustice; c'étoit une réparation; Inès, du moins, le pensoit...... Au bout de quelques minutes, prenant la parole : « Je suis charmée, lui dit-elle, d'avoir eu tort, et de pouvoir vous conserver mon estime; cependant, monsieur, j'ai encore un reproche à vous faire : c'est d'avoir cru que la fantaisie et la légèreté d'un enfant pourroient me décider à rompre un engagement qui m'est cher, et que je regarde comme sacré. Don Alvar ne m'apprend rien en disant qu'il n'a pas de passion pour moi; je serois très-embarrassée si je lui inspirois un sentiment que je ne pourrois partager. Il a pour moi tout l'attachement que je lui désire; rassurez-le sur mon bonheur; je le trouverai toujours dans son amitié, dans l'accomplissement de mes devoirs, et je ne suis nullement inquiète du sien. Quant à vos sentimens pour moi, monsieur, réglez-les

sur ma situation, ne m'en parlez jamais, ne me regardez plus que comme l'épouse de don Alvar; soyez sûr que j'oublierai cet entretien; ne cherchez point à me le rappeler, si vous attachez quelque prix à ma confiance. » A ces mots, Inès se leva, elle fit à Dazeli une grave et profonde révérence, et elle sortit.

CHAPITRE XXXI.

Tout le monde, dans le château, attendoit avec impatience le lendemain, jour solennel qui devoit faire dans la vie d'Alphonsine une époque si intéressante. Alphonsine passa toute cette journée entre sa mère et le bon curé, qui lui fit une récapitulation de toutes les instructions religieuses qu'il lui avoit données, et particulièrement sur son baptême. Alphonsine, au moment de jouir de tous les bienfaits du Créateur, écou-

toit ce pasteur vénérable avec un profond attendrissement ; Diana s'enivroit d'avance du bonheur qu'elle alloit enfin procurer à sa fille, elle avoit tout préparé pour le rendre aussi frappant que surprenant. Uniquement occupée d'Alphonsine, n'employant que pour elle les ressources de son esprit et de son imagination, elle étoit la plus ingénieuse, ainsi que la plus tendre de toutes les mères.

On se coucha de meilleure heure que de coutume ; car on vouloit se lever aux premiers rayons de l'aurore. La mère et la fille couchoient dans deux petits lits jumeaux, placés l'un à côté de l'autre. Elles dormirent peu. A mesure que les heures de la nuit s'écouloient, leur agitation devenoit si vive, qu'elles prirent le parti de se lever long-temps avant le jour. Diana revêtit Alphonsine d'une longue robe de mousseline, du tissu le plus fin, et d'une blancheur éclatante ; elle assujettit sur sa tête ses beaux cheveux blonds avec un peigne orné de

grosses perles fines ; son collier et sa ceinture, formés de perles semblables, étoient attachés avec des agrafes d'émeraudes ; un bouquet de jacinthes blanches naturelles acheva de compléter cette parure, aussi noble qu'élégante.

Lorsqu'Alphonsine fut habillée, elle se jeta dans les bras de Diana. « O ma mère ! lui dit-elle, nous allons donc contempler ensemble les cieux et la nature ! vous n'avez pas voulu les revoir sans moi ; mais dans ce moment de surprise et de joie, vos yeux, j'en suis sûre, ne seront attachés que sur votre enfant..... Daignez me promettre de les élever aussi vers les cieux en même temps que moi... — Oui, répondit Diana ; car en regardant ce ravissant spectacle, je sentirai mieux l'impression que tu recevras... Et toi, mon enfant, qui vas prendre ta place sur la terre, et cette portion de bonheur que Dieu destine à toutes ses créatures ! toi, qui vas connoître toute la puissance bienfaisante de l'Éternel ; toi, ma fille enfin, à qui le ciel n'a voulu donner

l'usage de toutes tes facultés qu'avec la connoissance réfléchie et la raison; tu dois penser sur-tout, dans ce jour mémorable, à l'auteur de tous les biens; au milieu de toutes les merveilles qui vont t'environner, en recevant à la fois tant de dons magnifiques, ô mon Alphonsine, que l'étonnement, l'admiration et la joie, ne soient dans ton jeune et sensible cœur que de l'amour et de la reconnoissance. » Comme Diana disoit ces mots, Alphonsine aperçut, à travers les jalousies, poindre le jour; elle embrassa sa mère avec transport, en la conjurant de partir. Diana se couvrit d'un long voile, qu'elle étendit aussi sur sa fille, dont elle tenoit la main, et elle sortit ainsi avec elle de son appartement.

Il étoit convenu que Diana se rendroit à l'église avant toutes les personnes du château, et même avant la comtesse et Dazeli, parrain et marraine d'Alphonsine : Diana vouloit être seule avec sa fille dans le plus beau moment de sa

vie ; elles descendirent un escalier dérobé, qui les conduisit dans une petite cour, où elles trouvèrent une voiture attelée. Alphonsine, toujours enveloppée dans le voile de sa mère, et guidée par elle, monta avec elle dans cette voiture, dont les stores étoient baissés. Quand la voiture se mit en marche, ce bruit et ce mouvement, si nouveaux pour elle, lui causèrent une vive impression de frayeur, quoiqu'elle eût été prévenue à cet égard. Malgré tous les discours de Diana, qu'elle tenoit étroitement embrassée, elle ne put surmonter cette crainte, qui devenoit extrême dès que la voiture tournoit ou penchoit, ou que le chemin un peu raboteux lui faisoit faire quelque cahot. Il fallut gravir une montagne assez escarpée. Parvenue au sommet, on s'arrêta. « O mon enfant ! dit Diana, nous sommes arrivées ! » A ces mots Alphonsine fit éclater la joie la plus touchante ; elle pleuroit, elle trembloit, elle embrassoit sa mère, son cœur palpitoit avec une telle viva-

cité, que Diana voulut attendre qu'elle fût un peu calmée avant de la laisser descendre de voiture ; enfin, elle donna l'ordre d'ouvrir la portière, elle prit sa fille dans ses bras, elle renvoya sa voiture et ses gens ; et portant l'heureuse Alphonsine, toujours voilée, à trente pas de là, elle la déposa sur un siége de gazon préparé pour la recevoir. L'air vif de la montagne, malgré sa douceur et sa pureté, saisit Alphonsine ; elle demanda elle-même à se reposer une minute avant d'ôter son voile.... De ce point de la montagne, on voyoit en face une longue allée, formée par des caisses d'orangers et de rosiers ; de grosses touffes de chèvre-feuille recouvroient et cachoient les caisses ; un gazon nouvellement semé, et bordé des deux côtés des plus belles fleurs cultivées, étaloit un tapis éclatant au milieu de cette superbe avenue, au bout de laquelle on découvroit l'église, vénérable édifice gothique, dont les colonnes étoient ornées de feuillages, et dont toutes les corniches

saillantes portoient de beaux vases remplis de fleurs. A l'entrée de l'allée, du siége de verdure où se reposoit Alphonsine, on voyoit, à droite, d'immenses prairies arrosées et coupées par le Xénil ; l'autre côté de la montagne offroit le contraste le plus frappant de ce riant tableau ; l'œil étonné n'y découvroit que d'énormes rochers, des cascades et des forêts sauvages : ainsi l'église, située sur le sommet de cette montagne, dominoit avec majesté une solitude inhabitée et la vallée la plus fertile ; elle sembloit être l'emblême auguste du vrai Dieu, qui régit tout l'univers, qui donne aux hommes le prix de leurs travaux, qui seul encore peut régner sur les déserts qu'il remplit de son immensité, et dont il renouvelle les plantes et les animaux.

La légère oppression qu'avoit éprouvée d'abord Alphonsine, étant passée : « O maman, dit-elle, quel air parfumé ! quelle odeur délicieuse !... Puis-je lever les yeux ?... » Alphonsine, pour mieux

se conformer aux intentions de sa mère, avoit toujours tenu scrupuleusement ses yeux baissés depuis qu'elle étoit sortie de la voiture. « Mon Alphonsine, s'écria Diana, fais-moi jouir enfin des beautés de l'univers éclipsées pour moi depuis tant d'années, rends à ton heureuse mère la lumière céleste et la nature; ouvre les yeux, et regarde devant toi..... » A ces mots, Diana, se débarrassant de son voile, place Alphonsine en face de l'allée d'orangers; Alphonsine fait un cri de surprise et d'admiration; sa mère aussitôt, la soutenant dans ses bras, la fait retourner de l'autre côté, et lui montre à la fois la vallée, le fleuve, la forêt, et le soleil levant... Alphonsine, éblouie, transportée, tombe à genoux; son premier mouvement fut de rendre hommage à la majesté suprême; le second fut de se jeter sur le sein de sa mère. Les larmes les plus pures de la piété reconnoissante et de l'amour filial inondoient son visage. Diana ne regardoit qu'elle; c'étoit dan

les yeux enchantés de sa fille qu'elle retrouvoit tout son bonheur et qu'elle croyoit revoir les cieux.... Alphonsine releva la tête en joignant les mains avec une expression passionnée, et en se retournant vers le soleil; Diana fixe alors ses regards sur cet astre éclatant, qui n'a brillé sur sa tête que dans les premiers jours de sa jeunesse. « Ah! s'écria-t-elle, ma fille peut donc enfin contempler ce spectacle enchanteur!... O Dieu bienfaisant! poursuivit-elle, daigne fixer à jamais dans le cœur de cette innocente créature tous les sentimens dont elle est pénétrée en cet instant! Que la vue de tes chefs-d'œuvre n'excite jamais en elle que des sensations aussi pures; que l'habitude du bonheur et la jouissance de tes dons ne puissent qu'augmenter dans son âme la gratitude et l'adoration qui te sont dues!...—O ma tendre mère, dit Alphonsine, que j'étois loin de me faire une idée de la puissance et de la bonté divine!... Avec quelle sincérité je vais prononcer les vœux de mon bap-

tème, et renoncer *aux pompes de satan et du monde!* Eh! quelle pompe humaine peut égaler celle qui nous environne!.... » En disant ces paroles, Alphonsine ne pouvant plus soutenir l'éclat des rayons du soleil, tourna ses yeux pour les reposer sur l'avenue de fleurs; Diana lui dit qu'il étoit temps de se rendre à l'église, et toutes les deux se mirent en marche. Alphonsine, guidée par l'odeur des roses, voulut voir enfin sa fleur bien-aimée; elle s'approcha d'un rosier, et contempla avec ravissement cette fleur éclatante, si chère à son souvenir. Appelée par Diana, elle la suivit, mais en s'arrêtant à chaque pas pour admirer les diverses fleurs semées avec profusion sur son chemin, et pour sentir leur parfum. Elle aperçut pour la première fois de brillans papillons couleur de pourpre et d'azur, qui voltigeoient sur les arbustes : elle les prit d'abord pour des fleurs animées qui s'échappoient de leurs tiges; car elle pensa que cet air si vif et si pur qu'elle respiroit, pouvoit

leur donner le mouvement et la vie. Elle éprouva la même surprise en voyant des oiseaux ; mais bientôt toute son attention se porta sur la façade de l'église : à mesure qu'elle en approchoit, un profond respect religieux la rendoit peu à peu silencieuse et recueillie. Le curé vint recevoir Diana à la porte de l'église ; il étoit suivi de son clergé, revêtu comme lui de superbes habits éclatans de broderies d'or et d'argent, pieuse offrande que Diana leur avoit envoyée la veille. En entrant dans cet édifice sacré, Alphonsine éprouva un saisissement qui la rendit un instant immobile. Cette église, vaste et majestueuse, étoit ornée, dans toute son étendue, de guirlandes de lis et de roses. Chacun de ces festons de fleurs étoit rattaché par un gros globe de cristal de couleur, contenant une bougie allumée ; une multitude de cierges éclairoient le maître-autel, nouvellement doré, couvert de fleurs, et sur lequel le Saint-Sacrement étoit exposé. Vingt-quatre en-

fans vêtus de blanc, avec des ceintures bleues et argent, encensoient l'autel. Lorsqu'Alphonsine entra dans le chœur, elle tressaillit; elle entendoit les sons éclatans de l'orgue. Alors les jeunes enfans chantèrent avec douceur et justesse le *Veni Creator*. Alphonsine crut être admise au concert céleste des anges. Jamais la piété des saints même n'a pu être plus exaltée, plus tendre, que ne le fut la sienne dans ce moment. Instruite des mystère de la religion, elle se trouvoit pour la première fois de sa vie dans le sanctuaire du vrai Dieu, avec toute son innocence et toute sa raison : le spectacle de la nature, qui venoit tout à coup de se dévoiler à ses yeux, étoit tout à la fois pour elle une découverte merveilleuse, et la preuve la plus frappante des vérités religieuses. Sa foi s'étoit accrue encore par son admiration au milieu de tant de prodiges, qu'elle n'ignoroit pas que la science humaine ne sauroit expliquer. Son esprit recevoit sans obstacles toutes les clartés

divines de la révélation, et les mystères de la religion lui paroissoient beaucoup moins étonnans que ceux de la nature.

Le curé la conduisit vers un confessionnal. Alphonsine approcha du tribunal de la pénitence avec l'âme, la figure d'un ange, et le maintien, le repentir d'une humble pénitente. Elle se répétoit (et malgré sa pureté, avec raison sans doute) qu'elle n'avoit jamais assez aimé l'Être éternel, créateur de l'univers, rédempteur et bienfaiteur des hommes. Avec un cœur palpitant d'amour et de reconnoissance, elle versa des pleurs amers, en s'accusant de tiédeur et d'ingratitude....., et elle reçut l'absolution avec toute la joie que peut inspirer la grâce inespérée la plus précieuse.

Le curé invite ensuite Alphonsine à le suivre, et la conduit vers les fonts baptismaux; la comtesse, Inès, Dazeli et leur suite, venoient d'entrer dans l'église : on se range autour du baptistère. Diana n'osant, dans un lieu si saint et devant

tant de témoins, se montrer comme mère, se couvre de son voile, et se place, en soupirant, à l'écart, à quelques pas de sa fille. La cérémonie commença; tous les yeux étoient attachés sur Alphonsine : on ne l'avoit jamais vue si touchante et si belle. Sa figure angélique avoit quelque chose de solennel, qui joignoit à son charme naturel une dignité céleste. Elle prononça les vœux de son baptême avec enthousiasme; et après avoir promis de renoncer aux pompes mondaines, tout à coup elle détacha précipitamment sa ceinture et son collier de perles et d'émeraudes, et ensuite elle se retourna vers sa mère, comme pour la consulter. Diana, devinant son dessein, fit un signe d'approbation; alors Alphonsine, mettant un genou en terre, et présentant au curé cette magnifique parure : « Mon père, lui dit-elle, bénissez cette offrande, afin qu'elle soit déposée pour jamais sur l'autel du Seigneur. » Elle fit cette action avec une simplicité et une expression

qui attendrirent vivement tous les spectateurs. Durant cette cérémonie, Diana, inondée de pleurs, se représentoit cette nuit d'un immortel souvenir, où venant de recevoir sa fille, et la pressant contre son sein, elle avoit elle-même imprimé sur sa tête le sceau sacré du christianisme. Elle pensoit avec délices que c'étoit elle qui avoit assuré son salut; elle demandoit avec ardeur à Dieu de cultiver dignement cette âme si belle et si pure, en disposant tellement ses impressions, que par la suite les séductions ordinaires du vice ne servissent jamais qu'à la rappeler à la vertu.

Après le baptême, le curé conduit Alphonsine vers le grand-autel. Alphonsine, transportée de joie, et néanmoins troublée, interdite, respirant à peine, s'avance les mains jointes. Le curé lui montre le Saint-Sacrement. C'est avec un saisissement inexprimable, et le plus profond sentiment d'humilité, de reconnoissance et d'adoration, qu'elle ose fixer ses regards sur

le cristal qui renferme le Sauveur des hommes, et le Créateur des cieux et de l'univers.... Tel que l'Ecriture nous peint les anges, brûlans d'amour et tremblans de respect autour du trône de l'Eternel; telle Alphonsine, pénétrée d'une sainte frayeur, adore et tremble en apercevant le soleil d'or qui contient l'hostie consacrée....; son âme innocente et pure, par un essor sublime, s'élevant au-dessus de l'humanité, conçoit une idée distincte de la majesté divine..... Cette pensée fut rapide; quel mortel auroit assez de force d'imagination pour s'y fixer et pour l'approfondir?..... Alphonsine ne peut soutenir l'éclat de cette lumière surnaturelle, elle baisse les yeux, et, terrassée d'admiration, elle ne sent plus que le besoin de s'humilier dans la poussière; elle se prosterne, elle étend ses bras sur le marbre, et ses pieuses larmes mouillent les marches de l'autel.

Cependant on lui dit qu'il faut se rendre chez le curé; elle se relève, on

la guide. Lorsqu'elle fut hors de l'église, elle se précipita dans les bras de sa mère, comme pour se féliciter avec elle de tout le bonheur dont elle jouissoit. On visita avec intérêt la maison du curé, qui, placée derrière l'église, étoit par conséquent dans la même situation que cet édifice. On découvroit de son salon les prairies et les chaumières de sa paroisse; de l'autre côté, les fenêtres de son oratoire donnoient sur la partie sauvage de la montagne; là il pouvoit se livrer à la méditation, tandis qu'à l'autre extrémité de sa maison, il dominoit sur les villages et sur les champs: digne pasteur, heureusement placé entre la solitude et son peuple, il cherchoit, il trouvoit Dieu dans le désert, et il pouvoit d'un coup-d'œil veiller sur le troupeau nombreux et docile confié à ses soins et à sa vigilance.

Il avoit préparé une élégante collation, composée d'excellent laitage et des plus beaux fruits de la saison; mais Alphonsine ne se mit point à table, elle

vola vers une fenêtre qu'elle vit ouverte ; rien ne put l'en arracher, ni la distraire de la contemplation d'une vue si ravissante.

On voulut retourner au château avant que le soleil eût pris toute son ardeur ; Diana, la comtesse, Alphonsine, Inès et Dazeli, montèrent ensemble dans une calèche ouverte des côtés, et l'on prit le chemin du château. Alphonsine, durant cette course, ne montra pas la moindre frayeur ; le cœur trop délicat de Diana en fut offensé en secret ; elle se rappeloit que ses caresses et ses discours, pendant le trajet du château à la montagne, n'avoient pu distraire ou rassurer sa fille, et elle voyoit que des arbres et des fleurs lui faisoient oublier toutes ces craintes si vives ; et, pour surcroît de peine, elle se reprochoit de ne partager qu'à demi dans ce moment la joie et le bonheur d'Alphonsine.

Ah ! plaignons les foiblesses maternelles ! Une mère n'est jamais injuste, alors même qu'elle est déraisonnable ;

rons. » Une heure après cet entretien, Alphonsine eut un bouquet de roses, fait par sa mère, et dont toutes les épines furent ôtées avec soin, afin de lui mieux rappeler les roses de la caverne.

CHAPITRE XXXII.

Alphonsine vit baisser le jour avec un extrême plaisir; on devoit rouvrir les fenêtres au coucher du soleil, et en outre on lui promettoit une longue promenade au clair de la lune.

Après le souper, au moment où l'horloge du château sonnoit dix heures, Diana, tenant sa fille par la main, descendit dans le parc. Guidée par un domestique qui marchoit en avant, elle traversa une partie du jardin, ensuite on ouvrit une petite porte, et elle se trouva dans les champs; le guide la conduisit au milieu d'une prairie, au pied d'un saule; alors il s'éloigna, et

disparut. Diana s'assit avec Alphonsine, sur une touffe de gazon, et l'une et l'autre gardèrent le silence pendant quelques minutes. Le ciel étoit parsemé d'étoiles, et sans nuages; la lune répandoit sur les prés et sur les collines une clarté douce et pure, néanmoins assez vive pour que l'on pût entrevoir les couleurs, distinguer les formes, et ne pas confondre le feuillage du noir sapin avec celui du saule argenté. L'éclat amorti des fleurs, des eaux, et de la verdure, laissoit paroître le firmament dans toute sa splendeur; il sembloit que la terre silencieuse ne fût ainsi muette et voilée que pour donner à l'homme religieux l'entière faculté de méditer profondément, et d'élever, sans distraction, vers les cieux ses regards, son âme et sa pensée.

Alphonsine ne montra point cette joie expansive qu'elle avoit fait éclater à l'aspect du soleil et de toutes les beautés éblouissantes de la nature, éclairée par le jour le plus brillant; elle avoit

admiré sur la montagne toute la magnificence du Créateur; maintenant, en contemplant la voûte céleste et les astres de la nuit, elle croit voir tout son amour !....

Elle ne se livra point à ces transports, à cette surabondance d'émotion qu'elle avoit éprouvée le matin; elle ne pouvoit qu'aimer, qu'entrevoir vaguement un bien infini, et que le désirer avec une espérance délicieuse. Plus touchée que surprise, la sensibilité absorboit en elle l'étonnement. Quand on aime sans mesure la souveraine perfection, on n'a plus la faculté de s'étonner; on ne sait même plus si l'on admire; et sans doute l'âme heureuse, dégagée de ses liens mortels, et s'élançant dans le sein de Dieu, ne sent dans ce moment que la joie suprême de l'amour divin.

Alphonsine, les mains croisées sur sa poitrine, la tête élevée vers le ciel, la bouche entr'ouverte, les yeux fixés sur les étoiles, restoit immobile. Dans ce calme majestueux, elle gardoit un pro-

fond silence, elle oublioit l'usage de la parole, devenu dans cet instant inutile, ou du moins insuffisant pour elle; parvenue à cette hauteur par la parfaite innocence et la piété, comment cette enfant, dans son langage ingénu, ou même avec toute l'éloquence humaine, auroit-elle pu exprimer ce qu'elle ressentoit? Associée à la félicité des anges, elle étoit hors d'état de réfléchir sur ces sensations pures et sublimes, et d'éprouver le désir de les dépeindre.....

Diana prenant enfin la parole : « Mon enfant, dit-elle en passant un de ses bras autour du cou de sa fille, ne sépare point ton âme de la mienne; parle, mon Alphonsine! oh! reviens à moi, ce ne sera pas quitter Dieu; je ne suis jamais plus étroitement unie à lui que lorsque je m'occupe de toi; songe que ta mère est là!... — Et serois-je heureuse si elle n'y étoit pas? répondit Alphonsine. — Oh! qu'elle est solennelle, s'écria Diana, cette nuit que tu contemples pour la première fois!.... Tu n'oublieras jamais

cette impression profonde, tu te rappelleras toujours que ce n'est point sans dessein que Dieu couvre la terre d'une ombre universelle pendant beaucoup plus de temps qu'il ne nous en faut pour le sommeil. En nous cachant tous les vains objets périssables, Dieu sans doute nous invite à méditer les biens éternels. Durant l'auguste nuit, on ne voit que le ciel, toute pensée profane s'évanouit, on n'a plus que l'idée de l'éternel et de l'infini!... Hélas! en admirant la beauté des campagnes, de tristes souvenirs viennent oppresser notre cœur. Les contrées les plus paisibles ont été jadis envahies par la cupidité ou ravagées par la guerre; l'usurpation audacieuse et violente a parcouru l'univers comme une flamme dévorante qui ne s'arrête jamais tant qu'elle trouve de quoi s'alimenter; mais levons les yeux vers ces champs d'azur, dont tous les hommes peuvent jouir sans se les disputer! là, rien ne retrace l'injustice; un ordre majestueux, une sublime harmonie y bril-

lent de toutes parts; rien n'y rappelle la destruction, tout y parle de gloire, de bonheur et d'immortalité. » Ce langage n'étoit point au-dessus de l'intelligence d'Alphonsine : quoiqu'elle fût à beaucoup d'égards infiniment plus ignorante que tous les enfans de son âge, elle avoit dans le cœur et dans l'imagination une élévation qu'on a bien rarement dans la jeunesse même; son âme n'avoit jamais été rétrécie par les petitesses de la vanité et de la coquetterie; n'ayant fait aucune réflexion sur la société, elle avoit déjà médité sur la mort, sur l'éternité, sur les bienfaits du Créateur; instruite par l'amour et par la reconnoissance, toute sa science étoit dans son âme : on conserve celle-là, et de grandes idées en sont le fruit.

Diana se levant, et reprenant Alphonsine par la main : « Ma fille, lui dit-elle, nous allons consacrer cette nuit si belle par une bonne action. C'est dans l'ombre qu'il faut les faire, tu le sais, l'Évangile te l'a dit. Malheur à qui profane le mys-

tère dont le saint voile ne doit couvrir que la charité chrétienne. — Maman, où allons-nous? — Dans une chaumière, près d'ici, porter des secours à une famille infortunée. — Ah! maman! cette terre est à vous, j'espère que bientôt on n'y trouvera plus de pauvres..... — Tu sais qu'elle n'appartenoit pas à la comtesse. — Quand je ne l'aurois pas su, je l'aurois deviné. Le maître de cette terre étoit celui qui nous retenoit renfermées dans la caverne; il fut votre ennemi; qu'il devoit être insensible!... — Il m'a laissé un précieux héritage, celui de faire le bien que ses passions l'ont empêché de faire. — Ainsi la Providence a voulu que sa dureté servît à notre bonheur... — Ah! sans doute elle le préparoit, et de tant de manières!... » En parlant ainsi, Diana et sa fille traversoient lentement la prairie. On étoit prévenu dans la chaumière; on les attendoit : une lumière placée sur la fenêtre la plus élevée de cette cabane, servoit à diriger les pas de Diana. Après un moment de

silence : « Maman, dit Alphonsine, c'est hors des maisons et dans les campagnes que se tiennent les voleurs? — As-tu peur? — Je crois qu'ainsi seule avec vous, loin de toute habitation, et avec cette pensée de voleurs, j'aurois peur dans le jour; mais la nuit rassure. Quand je regarde ce ciel étoilé, je ne crains rien. » Comme Alphonsine disoit ces paroles, elle aperçut la chaumière, qui n'étoit plus qu'à trente pas d'elle. N'ayant encore vu que des édifices d'une autre forme, et bâtis en pierre, elle ne crut pas que cette petite cabane fût une maison, et demanda ce que c'étoit. « Mon enfant, lui dit Diana, c'est l'habitation de ces pauvres gens, encore est-elle délabrée; le toit de chaume de notre côté est à moitié découvert; il ne falloit qu'un peu de paille et quelques morceaux de bois pour le raccommoder, et ces infortunés n'ont pu le rétablir!..... Juge de leur détresse..... — Mais ils sont entourés d'arbres et de prairies, ils ont des fenêtres, ils pou-

voient jouir du moins de la vue du ciel et des champs....... — Je t'entends, tu songes à la caverne. Ah! ma fille! ce souvenir t'ôtera-t-il la compassion? — Oh! non, maman, je sais que les pauvres manquent des choses nécessaires à la vie, comment ne les plaindrois-je pas! Mais de tous les malheureux, ceux qui me toucheront toujours le plus, ce sont les prisonniers... — Encore le souvenir de la caverne! — Chère maman, vous savez que pour moi, je n'ai jamais été prisonnière; vous seule avez souffert. Près de vous, votre enfant fut toujours heureuse..... » A cette réponse, Diana, attendrie, embrassa la douce Alphonsine. Elles se trouvoient alors à la porte de la chaumière. Diana frappa, une jeune femme vint ouvrir; Diana se nomme, et la paysanne tombe à ses pieds; Diana la relève. Nugna (c'étoit le nom de la jeune femme) les guide et les fait entrer dans une petite chambre où la famille se trouvoit rassemblée. Cette famille étoit composée

d'une vieille grand'mère octogénaire, de son fils, de sa fille, de sa petite-fille, veuve depuis trois mois, et de l'enfant au maillot de cette dernière. La jeune paysanne avoit perdu son mari dans le moment où son père et sa mère étoient dangereusement malades; pour leur donner les secours nécessaires, elle avoit vendu tout ce qu'elle possédoit, à l'exception de son rouet, de deux lits, du fauteuil de bois de la grand'mère, et d'une paillasse pour elle et son enfant, seuls meubles qui fussent restés dans la chaumière. Elle avoit filé une partie des nuits, et c'étoit pour ses malheureux parens; la vieille grand'-mère n'avoit pu la seconder utilement: elle étoit presqu'aveugle. Diana conta rapidement ces détails à sa fille, qui vit avec attendrissement la vieille grand'-mère dans son fauteuil, et le père et la mère convalescens, assis sur leur lit; l'enfant, qui étoit une petite fille, dormoit sur la paillasse. Alphonsine n'avoit jamais vu d'enfant au maillot: cet objet

attira toute son attention; elle s'approcha de lui. « Pauvre petite créature! dit-elle, de quels soins elle a besoin!... » L'enfant se réveilla; la mère accourut, car il crioit. Elle lui donna son sein; Alphonsine, en voyant teter cet enfant, éprouva la plus profonde émotion, les douces et pieuses larmes de la reconnoissance filiale inondèrent son visage. Diana lui serra la main; elle lisoit avec délices dans son cœur. « Quel âge a votre enfant? demanda Diana.—Quatre mois, répondit Nugna. Elle m'a déjà donné bien de la peine...—Et moi donc, pendant douze ans! s'écria Alphonsine; et dans quel lieu, dans quelle situation!... » En disant ces mots d'une voix entrecoupée de sanglots, elle se jeta au cou de son heureuse mère..... Pendant tout le temps qu'elle fut dans la cabane, elle ne vit que Diana. Tout la ramenoit à l'idée de ce qu'elle avoit souffert, de ce qu'elle avoit fait pour elle. Le tableau du malheur, de la patience et de la vertu, ne lui retraçoit que sa mère,

sous des traits mille fois plus touchans que tous les objets qui s'offroient à ses yeux ! Diana donna à Nugna une bourse remplie d'or, lui promit une petite pension viagère, et de faire rebâtir et remeubler sa chaumière. Alphonsine jouit vivement de l'extrême surprise et de la joie de ces pauvres gens. Nugna lui dit en pleurant qu'elle voyoit bien qu'elle seroit aussi bonne que sa mère. « Ah ! oui ! répondit Alphonsine, elle seroit si malheureuse si je ne l'étois pas !.... »

Nugna reconduisit Diana jusqu'au milieu de la prairie. Alors Alphonsine lui dit : « Laissez-nous à présent ; il ne faut pas que le domestique, qui nous attend sous l'arbre, vous voie. Que tout ceci reste bien secret. — Pourquoi donc ? » reprit Nugna d'un ton chagrin. Diana, prévoyant que l'explication pourroit être vive et longue, se hâta de congédier Nugna, et de se rendre sous le saule. On y trouva en effet le domestique, et l'on reprit aussitôt le chemin du

château. Ainsi s'écoula le plus beau jour de la vie d'Alphonsine.

Avant de se coucher, quoiqu'elle fût extrêmement fatiguée, elle fit une prière beaucoup plus longue que de coutume, et ce fut avec une ferveur angélique. Quelle douceur céleste l'innocence ne doit-elle pas trouver dans la prière du soir, après une journée employée ainsi!..

CHAPITRE XXXIII.

Alphonsine, le lendemain, ne se trouva presque plus fatiguée, mais elle avoit un peu mal aux yeux ; les jalousies furent baissées toute la journée ; on ne lui permit pas de sortir durant le grand jour ; mais Diana, en dédommagement, lui promit une seconde promenade au clair de la lune. En effet, quand tout le monde fut retiré, Diana sortit avec sa fille, sans domestique, et elle descendit dans le parc. Lors-

qu'Alphonsine se vit en plein air, elle crut être dans la campagne. « Maman, dit-elle, personne aujourd'hui ne nous suit; notre promenade est encore plus mystérieuse que celle d'hier; nous allons donc faire une bien bonne action? — Oui, ma fille, répondit Diana; nous allons remercier Dieu. » Le son de voix de Diana avoit quelque chose de solennel; il frappa tellement Alphonsine, qu'elle n'osa faire une question de plus. Cependant Diana s'avançoit vers une masse de rochers. Alphonsine regardoit avec étonnement cet amas d'énormes pierres couronnées de cyprès. Sont-ce là des habitations? dit-elle. — Oui; ce fut l'asile caché du malheur. » En disant ces mots, Diana s'approche, et cherche des yeux une grande croix de marbre noir qui doit être placée sur le haut d'un rocher, au milieu d'un buisson de roses.... Elle l'aperçoit à sa droite, elle se prosterne.... Alphonsine, troublée, se met à genoux à côté d'elle.... Diana se relève, tend les bras vers les

cieux, qu'elle regarde avec une expression pathétique ; ensuite elle prend une clef attachée à sa ceinture, elle ouvre une petite porte qui, peinte de la couleur du rocher, paroissoit n'en être qu'un fragment ; elle passe son bras sous celui de sa fille, et elle l'entraîne dans le lieu le plus obscur. « O maman ! où sommes-nous ? » dit Alphonsine avec une extrême émotion. Diana, au lieu de répondre, l'avertit qu'il faut descendre deux longs escaliers. Alphonsine se laisse guider avec un sentiment de terreur d'autant plus pénible, qu'elle n'avoit jamais rien éprouvé de semblable. Après avoir descendu l'escalier, et fait deux ou trois cents pas dans une obscurité profonde : « Chère enfant, s'écria Diana, maintenant ne reconnois-tu pas ce lieu ?.... — Maman, nous sommes dans la caverne.... — Eh bien ! pourquoi trembles-tu ? — Ces ténèbres m'effraient..... — Te retracent-elles un souvenir douloureux ? — Au contraire. Mais depuis que j'ai vu les cieux et

la terre!..... — Cette caverne te fait horreur?.... — Horreur!... O maman! j'y étois avec vous..... — Néanmoins tu chancelles, tu frémis... — Je ne suis plus accoutumée à cette obscurité terrible; et puis on respire avec peine dans ce souterrain; je m'y sens oppressée.... — Mais c'est ton air natal.. — Il n'y a point d'air ici. — On y vécut pourtant... — Ah! je ne le conçois plus. » Ce dernier mot, échappé sans aucune réflexion, fut pour Diana un trait mortel qui lui perça le cœur. Elle ne répondit rien, et continua sa marche. On passa près de l'oratoire. Alphonsine, en entendant le bruit de la cascade, éprouva une sensation agréable. C'étoit la première depuis un quart d'heure. Elle fit le signe de la croix; elle sentit une odeur de roses qui lui rappela un tendre souvenir. « Ah! Maman, dit-elle en lui baisant la main, nos rosiers ont fleuri..... Entrons dans notre église..... » Diana garda toujours le silence, et poursuivit son chemin. Alphonsine intimidée,

n'ose insister. Tout à coup elle aperçoit, de loin, de la lumière au fond de la caverne ; elle fait une exclamation de surprise et de joie, on précipite la marche, et bientôt on arrive au lieu qui fut jadis la chambre de Diana, et qui est maintenant une chapelle richement décorée ; douze grands cierges posés sur l'autel, et une superbe lampe d'albâtre suspendue à la voûte, y répandent une vive clarté. Diana s'arrêtant à l'entrée de la chapelle : « Ma fille, dit-elle, voilà le lieu où vous naquîtes ; ma tendresse a voulu que la religion le consacrât. Allons-y remercier Dieu, qui vous donna la vie, et qui vous a délivrée d'une longue captivité.— Ah ! maman ! dit Alphonsine, vous seule avez été captive.... » A ces mots Diana soupire ; et conservant un air triste et grave, elle entre dans la chapelle, Alphonsine la suit. Elle avoit le cœur serré, sans cependant deviner ce qui se passoit dans celui de sa mère. Elles se mirent à genoux devant l'autel. Alphonsine

pleura en priant. Diana, mécontente et malheureuse, ne se livra point à l'attendrissement : un cœur blessé n'a point d'effusion. Au bout de quelques minutes, Diana faisant relever sa fille, la conduisit vis-à-vis la porte ouverte du caveau de l'écho, et là, lui proposa de chanter la stance du cantique qui finissoit par ce vers : *Paix sur la terre, et gloire à Dieu.* Alphonsine obéit. Quand elle eut chanté avec l'accent le plus touchant, l'écho (comme elle s'y attendoit) répéta trois fois : *Gloire à Dieu.* Mais ensuite un chœur de jeunes voix sortant du fond du caveau, et accompagné de cors, de flûtes et de harpes, recommença le cantique. Alphonsine, transportée, se jeta au cou de sa mère, qui la repoussa doucement, en lui disant : « Mon enfant, nous sommes dans une chapelle consacrée... » Ces paroles étoient simples, mais dans un autre moment Diana ne les auroit prononcées qu'après avoir reçu l'embrassement de sa fille. Alphonsine se recula, et des

pleurs amers coulèrent sur ses joues. « Maintenant, lui dit tout bas Diana, allons dans notre oratoire. » Et elle la prit par la main ; Alphonsine la regarda d'un air inquiet et suppliant, comme pour l'interroger. Diana feignit de ne pas remarquer son trouble, et l'emmena dans l'oratoire. En y entrant, Alphonsine vit avec surprise que cette grotte étoit éclairée par la lune ; on avoit formé, à gauche de la fontaine, vers la voûte, une espèce de fenêtre ronde et irrégulière, qui laissoit voir les cieux ; le caveau étoit rempli de rosiers, une mousse fraîche recouvroit les rochers et un grand banc placé près de la cascade. Diana s'assit avec sa fille, et prenant ses deux mains dans les siennes : « Mon Alphonsine, lui dit-elle, pour la première fois nous avons éprouvé l'une et l'autre des sensations bien différentes ce soir !... Ce souterrain ne vous inspire que de la frayeur et de la tristesse, et j'y rentrois avec délices !... Cependant j'y fus seule chargée de tous les soins,

accablée de toutes les inquiétudes, et j'avois vécu dans le monde ! Mais avec mon enfant je me trouvois heureuse ; pouvois-je ne pas l'être alors ? Alphonsine m'aimoit d'une manière si touchante ! elle n'aimoit que moi ! j'étois tout pour elle !... Oh ! quels souvenirs je retrouve ici !... » Diana s'arrêta... ; elle sentit les mains d'Alphonsine trembler dans les siennes, et elle fut frappée surtout de son regard fixe. La lune donnoit sur son visage, et l'expression de sa physionomie avoit quelque chose d'effrayant. « Mon enfant ! mon enfant ! dit Diana éperdue, ne t'afflige point, ce ne sont pas là des reproches. Ecoute-moi... — Quoi ! interrompit Alphonsine d'une voix entrecoupée ; vous croyez que je vous aime moins !.... — Non, non, tu n'a pas compris ce que j'ai voulu dire... — O maman, s'écria Alphonsine en tombant aux genoux de sa mère, et en fondant en larmes, restons ici, n'en sortons plus..... — Que dis-tu ? grand Dieu !... — Restons ici ; je ne serois plus

heureuse sur la terre. Non, je ne veux plus quitter la caverne. — Ah! mon enfant, il nous suffira toujours d'être ensemble pour être heureuses! Nous le serions dans le tumulte du monde comme dans un désert!... — O maman! pardonnez l'étonnement que m'a causé cette obscurité. Oui, en me retrouvant ici, je ne devois songer qu'à vos bienfaits!... Je ne veux plus quitter la caverne, je m'y rappellerai la terre avec plaisir, en pensant que je vous la sacrifie; je veux vous rendre votre Alphonsine telle que vous la désirez pour votre bonheur. Quand vous serez satisfaite de moi, je ne regretterai rien; je serai à mon tour pour vous comme vous étiez pour moi.»
A ces mots, Diana prit sa fille dans ses bras, mais ses caresses ne dissipèrent point la douleur d'Alphonsine, qui répétoit toujours en sanglotant: *Restons ici.* Cependant Diana, employant tout son esprit à réparer le mal profond qu'elle avoit fait, parvint à persuader à sa fille qu'elle avoit donné une fausse

interprétation à son discours ; et que si elle ne l'eût pas interrompue, ce qui lui restoit à dire l'auroit désabusée. Alphonsine le crut ; sa mère l'assuroit, nul doute ne pouvoit rester dans son esprit ; mais elle conserva un sentiment de tristesse et une inquiétude vague qui devoient durer long-temps. Lorsqu'elle fut tout à fait calmée, Diana sortit de la grotte ; la caverne alors offroit un aspect enchanteur ; tous les murs étoient recouverts de verdure et de fleurs, et des lampions cachés derrière les feuillages formoient la plus charmante illumination. On entendoit dans le lointain une musique ravissante. Mais Diana, par sa susceptibilité, avoit gâté une fête si agréable ; elle vit, avec un repentir amer, qu'Alphonsine n'étoit plus en état d'en jouir. On sortit de la caverne, on fut tristement se coucher. Alphonsine s'endormit ; et Diana, durant cette nuit, ne trouva ni le sommeil, ni le repos.

Les jours suivans, Alphonsine ne

montra plus ce vif empressement de revoir les cieux et le jardin ; elle ne se mettoit à la fenêtre que lorsque sa mère l'y invitoit ; elle concentroit le plaisir qu'elle éprouvoit ; elle n'en parloit plus ; elle avoit un air froid et contraint avec Inès et la comtesse. Diana, qui l'observoit avec soin, et qui n'observoit qu'elle, sentit alors avec douleur, qu'en amitié ainsi qu'en amour, rien n'altère la confiance comme une délicatesse excessive et des reproches déplacés. Après beaucoup de réflexions, Diana prit le sage parti d'avoir l'air de ne pas remarquer ce changement, et en même temps de saisir toutes les occasions de rassurer sa fille sur ses sentimens. Elle paroissoit fâchée qu'elle se refroidît pour Inès ; elle lui vantoit ses bonnes qualités et celles de la comtesse ; elle l'engageoit à rester davantage chez cette dernière ; quand elle en revenoit, elle lui montroit de la gaîté, et la caressoit plus que de coutume. Lorsque, de premier mouvement, Alphonsine admiroit quelque

chose de nouveau pour elle, Diana faisoit éclater la joie la plus vive. Par cette conduite soutenue, elle parvint à dissiper entièrement ses inquiétudes.

Alphonsine reprit enfin sa franchise et son bonheur; Diana la menoit tous les matins dans la caverne; elles y entendoient la messe dans la chapelle, devenue la chapelle particulière de Diana. Après la messe, elles déjeûnoient tête à tête dans le caveau de la fontaine; ensuite Diana y faisoit tout haut une lecture de piété, toujours suivie d'une longue et douce conversation, après laquelle Alphonsine alloit visiter sa volière et son jardin. Depuis cette époque, la vie fut pour Alphonsine un véritable enchantement; elle se trouvoit si heureuse, qu'elle vouloit abréger le temps de son sommeil, pour alonger ses journées. Le plaisir de la promenade étoit pour elle le plus grand de tous, quoiqu'elle ne sortît jamais du parc; et, loin de s'en lasser, elle y découvroit tous les jours de nouveaux charmes;

car, dans les premiers jours, l'aspect de la nature ne pouvoit présenter à ses yeux la variété qu'il offre aux nôtres; mille choses très-différentes les unes des autres lui paroissoient absolument semblables; les moindres rapports de formes et de couleurs confondoient pour elle une infinité d'objets; elle n'étoit pas accoutumée à comparer, peu à peu elle prit cette habitude; et, ne regardant plus comme une même chose plusieurs arbres ou plusieurs animaux, parce que leur grandeur et leur couleur étoient à peu près pareilles, elle faisoit chaque jour de nouvelles découvertes, et ses plaisirs étoient aussi variés, aussi inépuisables que la nature.

CHAPITRE XXXIV.

Dazeli, qui écrivoit très-régulièrement à don Alvar, ne manqua pas de

lui rendre compte, avec le plus grand détail, du baptême d'Alphonsine, et dans ce récit il n'omit aucune des circonstances qui pouvoient faire valoir l'esprit, l'ingénuité et la sensibilité d'Alphonsine; il n'oublia pas non plus de parler de sa grâce et de sa beauté; il ne se faisoit plus un scrupule d'enflammer son imagination, et de nourrir sa passion pour cette enfant, depuis qu'il avoit la certitude qu'Inès, en effet, n'avoit point d'amour pour lui, et qu'il se flattoit de parvenir à lui plaire.

Douze jours après le baptême d'Alphonsine, Dazeli reçut une lettre de Madrid, qui le rappeloit à la cour, et dans laquelle on lui mandoit que le roi vouloit lui faire épouser la duchesse d'Alzuna, jeune veuve d'une richesse immense. Dazeli, en présence d'Inès, montra cette lettre à la comtesse. Cette dernière étoit proche parente de la duchesse d'Alzuna, elle s'intéressoit beaucoup à Dazeli; l'idée de ce mariage la charma. Elle fut, d'ailleurs, très-flattée

de la confiance que lui montroit Dazeli, car elle aimoit à être consultée : c'est le foible de toutes les personnes d'un esprit médiocre ; c'est pourquoi, en général, elles ont du commérage et sont officieuses ; une confidence est non-seulement pour elles une marque d'amitié, mais un honneur ; elles sont glorieuses de pouvoir se mêler d'une affaire, de pouvoir contribuer à un succès. « Je veux écrire à ma cousine, s'écria la comtesse ; je lui dirai tout ce que je pense de vous.—J'attache le plus grand prix à votre opinion, madame ; mais je vous avoue que celle de madame la duchesse d'Alzuna ne fera jamais rien pour mon bonheur.—J'espère que vous n'auriez pas la folie de refuser une telle alliance ? — Je ne retourne demain à Madrid que pour la rompre. —Vous refuseriez la main de la duchesse d'Alzuna ? — Je sens combien son choix m'honoreroit. — Et d'ailleurs, elle est jeune, elle est belle.... —Oui, madame, mais elle n'est pas celle que j'aime. — Vous

avez une grande passion pour une autre ? — Oui, madame. » Une femme, toujours désarmée par cette confidence, ne trouve point d'objections que l'on puisse opposer à ce grand mot. Un homme, en pareil cas, diroit, de premier mouvement, mille choses, sinon neuves, du moins très-raisonnables; une femme s'attendrit, admire, et se tait. Après un moment de silence, Inès prenant la parole : « Pour faire un tel sacrifice, dit-elle, il faut être bien certain d'être aimé, et les hommes s'abusent si facilement à cet égard!...... — Pour moi, répondit Dazeli, l'espérance me suffit. — L'espérance!..., reprit vivement Inès; je vous soupçonne, poursuivit-elle en souriant, d'en prendre avec bien de la légèreté...—Non, madame, je vous assure, repartit Dazeli... — Cela est étrange! » s'écria Inès, sans réfléchir à ce qu'elle disoit. A ces mots, la comtesse fit un éclat de rire. « Eh quoi! dit-elle, êtes-vous plus instruite sur ce point que Dazeli lui-même? »

Inès rougit, et garda le silence. Dazeli fit quelques plaisanteries ; Inès y répondit avec embarras, et se hâta de changer d'entretien.

Inès alloit quelquefois les matins, avant le réveil de la comtesse, se promener dans le parc ; le lendemain, Dazeli, qui vouloit partir le soir même, se rendit dans le jardin au point du jour. Après l'avoir parcouru long-temps, il aperçut Inès au détour d'une allée. Elle doubla le pas pour l'éviter, comme à son ordinaire ; mais il l'atteignit, et la supplia de l'entendre un moment ; elle s'assit sur un banc, et s'armant de l'air le plus sévère, elle lui demanda ce qu'il vouloit. « Vous faire mes adieux, répondit-il, et vous dire, madame, que j'emporterai cette espérance que vous vouliez m'ôter hier ; que j'y sacrifierai tout...—C'est une extravagance inouïe... —Songez, madame, qu'on espère tant qu'on aime. —Songez, monsieur, que je suis engagée depuis mon enfance ; que mon cœur et ma raison ont ratifié

cet engagement ; que j'y attache la douceur, la tranquillité, le bonheur de ma vie ; non le bonheur tel que vous le concevez, mais celui qui convient à mon caractère. — Don Alvar, madame, a la bizarrerie de penser comme moi sur le bonheur ; il veut que l'hymen soit formé par ce sentiment que vous dédaignez... — Eh bien ! monsieur, vous êtes persuadé que j'éprouverai pour vous ce que don Alvar n'a pu m'inspirer ! cela est modeste ! — Persuadé ! Non, malheureusement, mais....... — Vous vous en flattez ? — Don Alvar n'a pour vous que de l'amitié, et je vous aime passionnément. — Après deux ou trois ans d'absence, il pensera différemment, vous verrez. — Si vous avez envie de lui tourner la tête, vous en viendrez facilement à bout, je ne le sais que trop. Le voudrez-vous ? — Mais........ — Daignez répondre ? — Don Alvar amoureux de moi me paroîtroit ridicule. — Bon ! je lui manderai cela. — Je vous le défends. — Eh quoi ! madame, voulez-vous me

corrompre; voulez-vous que je trompe mon ami? — Se taire, est-ce tromper? — Très-souvent. — Si vous me poussez à bout, je prendrai un parti violent; je lui écrirai des lettres passionnées. — Je l'en préviendrai. — La vanité l'empêchera de vous croire. — La vanité, dans ce cas, n'abuseroit qu'un fat; avec vous, madame, le cœur seul peut être présomptueux. *Des lettres passionnées!* comment pourriez-vous les écrire? Connoissez-vous ce langage? — Je l'ai vu dans quelques romans. — Croyez qu'on ne le copie point. — Laissons là cette plaisanterie. Je vous déclare très-sérieusement, monsieur, que je veux épouser don Alvar, et que rien au monde ne me fera renoncer à cette irrévocable résolution. — Et moi, madame, je vous déclare que je traverserai ce dessein de tout mon pouvoir, et avec toute la persévérance et toute l'adresse dont je suis capable. — Par cette étrange conduite, soyez sûr que vous m'y affermirez davantage encore s'il est possi-

ble. — Que m'importe? J'ai tant d'avantages sur vous!.... — Comment?.... — L'obstination et le dépit vous feront agir ; mais moi je serai guidé, exalté par la passion. — Le caractère et la raison doivent l'emporter sur la folie. — Vous aurez de la tenacité, qui fatigue beaucoup ; j'aurai de la constance sans nul effort. Vous combinerez froidement ; je serai inspiré.... — Mais il y va de mon repos.... — Il y va de ma vie.... »

Cette réponse troubla Inès. On vint heureusement dans ce moment la chercher pour lui dire que la comtesse étoit éveillée ; elle se leva précipitamment, et s'éloigna avec promptitude, sans oser même regarder Dazeli, qu'elle ne laissa point du tout au désespoir,

Dazeli partit. Inès fut rêveuse et distraite pendant quelques jours ; Dazeli avoit étonné son esprit, touché son cœur et blessé sa fierté ; mais, comme elle le lui avoit dit, sa résolution étoit inébranlable ; la certitude de faire le malheur de la comtesse en se livrant à son

penchant, sa tendre amitié pour don Alvar, l'emportoient facilement sur une inclination naissante, combattue puissamment encore par l'orgueil d'une naissance illustre. Don Alvar étoit l'un des plus grands seigneurs de l'Espagne, et Dazeli n'étoit qu'un simple gentilhomme, que les envieux de sa fortune et de sa faveur n'appeloient qu'un heureux aventurier. Ses parens étoient obscurs : il n'avoit dû son élévation qu'au talent de plaire; ce n'étoit point assez pour Inès : elle auroit cru se rabaisser en formant une telle alliance, et elle aimoit mille fois mieux épouser sans amour le compagnon, l'ami de son enfance, qu'elle chérissoit, et qui lui donneroit, avec le plus beau nom de la cour, la famille qui lui convenoit le mieux. Toutes ces pensées n'étoient pas romanesques; elles peuvent même paroître communes : il faut néanmoins convenir que voilà les idées qui, dans les jeunes personnes, préparent les femmes raisonnables et vertueuses. On

verra par la suite que cette manière de penser, ce goût des convenances, s'allioient dans Inès à une âme sensible et à un très-grand caractère. Inès, pour se distraire, employa un moyen sûr quand l'amour n'est pas encore devenu une passion; elle s'occupa sans relâche, cultiva plus que jamais ses talens, ne fit que des lectures solides et sérieuses, ne confia son secret à personne, et évita avec le plus grand soin de parler de Dazeli, ou de tout ce qui pouvoit le lui rappeler; elle parvint ainsi à reprendre peu à peu toute sa sérénité.

CHAPITRE XXXV.

Alphonsine, toujours heureuse, toujours transportée à la vue des richesses de la nature, quoiqu'elle ne connût parfaitement que le jardin et le potager du château, pensoit avec peine que l'automne, déjà commencé, seroit suivi de

l'hiver, et que la verdure, les fleurs et les fruits alloient disparoître pour quelques mois. L'éducation qu'elle recevoit étoit, à quelques égards, un sujet d'étonnement, même de critique, pour la comtesse, qui résolut d'en parler à Diana. Un matin qu'Alphonsine, établie sur un balcon, travailloit à un petit ouvrage (non sans regarder souvent dans le jardin), la comtesse, assise au fond de la chambre, à côté de Diana, lui demanda si elle comptoit achever l'éducation d'Alphonsine dans cette profonde solitude et cette ignorance entière du monde. « Oui, répondit Diana. — Vous avez donc le projet de ne la marier qu'à un homme qui se consacrera pour toujours à la retraite? — Point du tout, je n'ai point de système là-dessus. Quoi! vous verriez sans effroi votre fille paroître dans le grand monde avec tant de charmes et de simplicité! Au moins faudroit-il qu'elle en connût les principaux dangers; au moins faudroit-il l'armer contre les périls qu'elle

trouvera à chaque pas. — On ne peut qu'armer *à la légère* un être délicat et foible ; et que deviendra-t-il, s'il se repose sur cette précaution inutile et vaine ? Dans la caverne où j'élevai ma fille, au milieu des ténèbres, les dangers physiques, redoutables à l'enfance, étoient multipliés pour elle, et cependant elle ne se heurta jamais aux rochers qui nous environnoient ; elle ne se blessa point. Pourquoi ? C'est qu'elle étoit privée de tout moyen de se conduire sans mon aide ou mes conseils ; que nul demi-jour, nulle fausse lueur, ne pouvoit lui donner l'imprudence de la présomption ; elle avoit un indispensable besoin de me consulter, de me croire ; et se laisser guider aveuglément étoit pour elle une nécessité. — Quand vous voudriez la suivre dans le monde, pourriez-vous ne la jamais quitter ? Qui la guidera donc ? — Son mari. — En sera-t-il capable ? — Je le choisirai bien. — Mais la contagion des mauvais exemples ? — Il y a beaucoup moins de mauvais exemples

pour une jeune personne tout à fait ignorante que pour une autre. — Comment cela ? — L'ignorance ne voit que les apparences, qui sont toujours honnêtes dans le monde : souvent elle sort d'une maison, très-édifiée de l'union conjugale, de la piété filiale, de l'amour maternel qu'elle y a vus, et des discours nobles et touchans qu'elle y a recueillis; tandis qu'une jeune personne prématurément éclairée n'auroit trouvé là qu'affectation, fausseté, ironie et persiflage. — Ainsi, ma chère Diana, vous condamnez les femmes à une ignorance absolue?—Il s'en faut bien. Je voudrois qu'elles fussent parfaitement éclairées sur leurs devoirs, qu'en se mariant elles n'eussent que cette seule instruction; et que d'ailleurs, n'ayant pas la moindre idée du monde, elles y débutassent avec la timidité et la docilité pour leurs guides, guides que doit donner l'ignorance positive. — Il faudroit donc renoncer à tout, pour les élever dans un désert : cela est impossible. — En général, je le

sais, et je remercie le ciel qui m'a donné cette possibilité si rare, avec le désir d'en profiter. » Cet entretien fut interrompu par de grandes exclamations d'Alphonsine, qui voyoit pour la première fois de la pluie, des nuages et des éclairs. Bientôt le tonnerre se fit entendre; Alphonsine, les yeux fixés sur le ciel, contemploit avec extase ce spectacle magnifique, qui n'avoit rien d'effrayant pour elle; car son âme innocente et calme ne trouvoit que de la majesté dans les scènes les plus imposantes ou dans les aspects les plus terribles de la nature. Ses regards se portant sur une montagne dont on découvroit le sommet par-delà les murs du parc, elle crut voir l'Éternel sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, dans tout l'éclat de sa puissance et de sa gloire! Cependant le tonnerre devint si violent, que Diana la rappela, et fit fermer la fenêtre. Alors Alphonsine se ressouvint que la foudre pouvoit tomber et tuer dans un instant. Elle prit avec

précipitation un livre d'heures, se mit à genoux auprès de sa mère, en disant avec attendrissement, mais avec calme : « Maman, préparons-nous. » Inès, qui craignoit le tonnerre, accourut pour se réfugier dans la chambre de Diana. Alphonsine ne l'entendit pas; elle prioit avec une ferveur et une application dont rien ne put la distraire pendant une heure et demie que dura l'orage.

Après le dîner, Diana prenant sa fille par la main, lui annonça qu'elle alloit lui faire voir de près ce fleuve qu'elle avoit tant admiré du haut de la montagne le jour de son baptême. Aussitôt Diana sortant avec elle, suivit un guide qui la conduisit sur les bords du Xénil. Alphonsine, charmée, témoigna le désir de faire une petite navigation sur le fleuve : « Mais, ajouta-t-elle, je ne vois point de bateaux. — Nous en aurons, dit Diana; ne sais-je pas prévenir tes désirs? » Comme elle disoit ces mots, Alphonsine fit un cri de joie; elle apercevoit une barque charmante, qui res-

sembloit à un petit berceau de fleurs flottant sur l'eau, car il étoit couvert de ceps de vigne et de reines-marguerites; Alphonsine se précipita dans ce bateau. Diana la fait asseoir auprès d'elle, en donnant l'ordre au batelier de naviguer vers la montagne, du côté de l'habitation du curé, auquel on vouloit faire une visite. Alphonsine trouva cette douce manière de voyager bien préférable aux promenades en voitures, et même à pied. « On chemine sans bruit, disoit-elle; on change de lieu; on voit successivement mille objets nouveaux, et en conservant toute la tranquillité, toute la douceur du repos. — Regarde donc un moment, interrompit Diana, l'intérieur de ce bateau; vois-tu partout ces belles fleurs tracer ton chiffre et le mien? — Ah! maman, s'écria Alphonsine, quelle bonté!... Vous ne me quittez point, et vous trouvez le moyen de me préparer à mon insu les fêtes les plus ravissantes!..... — J'ordonne toutes ces choses avant ton réveil, ou lorsque tu

vas chez la comtesse... — Il est vrai; moi, je vous quitte quelquefois, mais vous le voulez... — Assurément, si je n'y mettois pas un peu d'autorité, tu ne ferois pas ces petites visites qui font plaisir à la comtesse. — Je ne cause jamais avec elle, ou c'est pour parler de vous. Ce quart d'heure se passe à voir ses belles estampes de la Bible, ou bien elle me fait jouer de la guitare..... Maman, reviendrons-nous sur le fleuve? — Oui, quelquefois. — Ah! quelle délicieuse promenade!...—Mon enfant, promets-moi que par la suite, quand tu te trouveras sans moi dans un bateau, tu penseras à cette promenade et à la tendresse de ta mère? — Je ne me promènerai jamais sans vous. — Cela peut arriver avec le temps; fais-moi cette promesse. — Ah! du fond de mon âme! Mais est-elle nécessaire? Ma chère maman! tous les plaisirs que je pourrai goûter dans ma vie, ne me rappelleront-ils pas Dieu et ma mère? — Enfin, je te demande de penser particulièrement à moi quand

tu feras une promenade sur l'eau. — Je vous promets, maman, qu'alors je ne parlerois à personne; je me placerois à l'écart, pour penser uniquement à vous. — Je n'exige pas tant. — Et moi, c'est ce que je ferois; mais nous ne serons jamais séparées assez long-temps pour que cela puisse arriver. »

En causant ainsi, on arriva au pied de la montagne, et l'on débarqua. Diana donna l'ordre aux bateliers de l'attendre; ensuite elle s'avança avec sa fille vers un petit bois, par lequel il falloit passer pour aller joindre le chemin battu qui conduisoit à la maison du curé; en sortant du bois on entra dans le cimetière, qu'il falloit encore traverser. Après avoir fait quelques pas, Diana s'arrêta pour apprendre à sa fille dans quel lieu elle se trouvoit. Alphonsine s'émut en regardant toutes les tombes qui l'entouroient. « Hélas! dit-elle, dans ce grand nombre de morts, il y en a peut-être quelques-uns qui ont mal vécu; ils sont punis maintenant! Cette idée est terrible!...»

Dans l'instant où elle faisoit cette réflexion, ses regards se portèrent sur une grande plaque de marbre blanc, et elle lut le nom du comte de Moncalde...... « Ah! Dieu! dit-elle, voilà la tombe de celui qui vous enferma dans la caverne!.. Il fut méchant; il vous persécuta!...... L'infortuné! prions pour lui. » A ces mots, elle se mit à genoux en pleurant. Après sa prière, elle vit, en se relevant, Diana baignée de larmes, regardant fixement un autre tombeau..... ; c'étoit celui du malheureux don Sanche! «Mon enfant, dit Diana, c'est pour celui-ci qu'il faut implorer la miséricorde divine; il n'a pu réparer ses fautes, mais du moins il en eut le désir et le projet!... prie pour lui, mon Alphonsine.....» Après avoir rempli ce pieux devoir, Alphonsine, parcourant des yeux le cimetière, remarqua que tous les autres tombeaux n'étoient que de gazon. «Oui, reprit Diana, ces sépultures ne renferment que les cendres des villageois de cette contrée. Les deux hommes d'un

sang illustre, qui, seuls de ce rang, son enterrés ici, dédaignèrent durant leur vie cette classe obscure!... Hélas! ils connoissent maintenant combien il est heureux d'avoir reçu le jour dans une humble chaumière, et d'être forcé de ne devoir l'aisance et le repos qu'à la vertu persévérante et laborieuse; ils savent enfin, mais trop tard, combien il est dangereux de naître dans un palais, et de n'avoir à désirer sur la terre que de frivoles superfluités et de vains honneurs! Qu'ont souhaité ces paysans tandis qu'ils ont vécu? un modeste abri, un champ, du travail. Parmi eux, les désirs de l'ambition sont vertueux ou raisonnables; et dans les cours, les désirs de l'ambitieux sont ou des folies ou des crimes!... — Maman, dit Alphonsine, j'aurois envie de voir une ville; mais l'idée d'y demeurer me fait peur: jamais je n'y séjournerai avec plaisir. — Et celle de vivre avec une multitude de gens que tu ne connoîtrois pas, et parmi lesquels il se trouveroit sûrement des

tude, des plaisirs innocens et purs, et on la préserva de l'ennui. Pour l'engager à s'appliquer, pour lui donner le désir d'acquérir quelques talens agréables, on ne tâcha pas d'intéresser sa vanité, on ne lui annonça jamais de brillans succès, on ne lui promit point de *couronnes*, on se garda bien de la corrompre pour l'instruire, on lui dit simplement : « Il faut connoître la religion, parce que c'est la seule lumière véritable, le seul guide qui ne puisse égarer; il est indispensable, dans le commerce de la vie, de savoir lire, écrire et bien calculer; il est utile de savoir plusieurs langues vivantes; il est amusant de cultiver la musique et le dessin, pour se délasser d'occupations plus sérieuses, et pour n'être jamais dans l'oisiveté, même en se reposant. »

Ces exhortations suffisoient à un esprit simple et docile, accoutumé à regarder comme des choses sacrées les moindres désirs d'une mère révérée et chérie.

Le retour de la belle saison fut pour Alphonsine une époque ravissante d'espérances, d'émotions pures, délicieuses, et de bonheur; c'étoit le premier printemps de sa vie, et elle étoit dans sa quatorzième année. En regardant les arbres dépouillés de tout feuillage, elle avoit eu tant de peine à croire qu'ils pussent reverdir! Elle fut transportée de joie en apercevant ces arbres desséchés, qui, naguère, lui paroissoient morts, pousser de légères pointes de verdure, en voyant la première fleur s'entr'ouvrir...... Diana remarqua avec délices que le printemps ranimoit vivement en elle toutes les idées religieuses, et que sa piété s'augmentoit sensiblement à mesure que le jardin et les champs s'embellissoient sous ses yeux, et reprenoient leur brillante parure. Souvent elle restoit en contemplation à sa fenêtre, regardant tour à tour, avec un profond attendrissement, la campagne et les cieux. Ce n'étoit plus la curiosité qui l'attachoit à ce spectacle, c'é-

toient les souvenirs les plus touchans et les idées les plus élevées. En sortant de ces rêveries, elle lisoit quelques chapitres des saintes Écritures. Il ne faut, pour les bien méditer, que la reconnoissance et l'amour.

Diana épia le premier beau clair de lune, pour aller porter mystérieusement des secours dans de pauvres chaumières. On fut dans le jour visiter la bonne Nugna, elle étoit heureuse : on trouva sa cabane embellie et son jardin agrandi, plein de fleurs et de fruits; l'aisance et la paix régnoient maintenant dans son ménage; Alphonsine jouit du bonheur que sa mère avoit procuré à cette famille intéressante. Mais laissons un moment Alphonsine sous la garde vigilante de sa mère, et suivons rapidement don Alvar dans ses voyages.

CHAPITRE XXXVI.

Don Alvar voyageoit depuis dix-huit mois; il avoit déjà parcouru la France, l'Angleterre, la Suisse, et quelques parties de l'Allemagne. M. Antonio, son gouverneur, étoit un homme de mérite, qui avoit fait avec fruit de fort bonnes études; ses mœurs étoient irréprochables, et ce choix eût été parfait, si M. Antonio n'avoit pas joint à l'inconvénient (pour un instituteur) d'être passionné pour les sciences, le malheur de voir et de juger mal toute autre chose; non faute d'esprit, mais faute de temps; car la géométrie, la botanique, la chimie et l'histoire naturelle absorboient tellement tous ses momens, qu'il n'avoit jamais eu le loisir de réfléchir sur la morale et sur les hommes. Il n'avoit pas de mauvais principes; il se ressouvenoit confusément de ceux que

ports d'économie, n'étoit pas de la moindre utilité dans un voyage; il étoit bon homme, et ne dédaignoit pas ces petits détails, mais il n'y entendoit rien; il laissoit à un valet de chambre fripon, le soin de régler les mémoires et de faire la dépense.

M. Antonio écrivoit un journal qu'il composoit, disoit-il, pour l'instruction de don Alvar, et qui n'étoit rempli que de détails minéralogiques, de nomenclatures de plantes, de listes de noms des savans, et de récits d'expériences de chimie. Ce travail, au vrai, n'étoit fait que pour l'académie savante de Madrid; cependant, comme M. Antonio savoit vaguement qu'il faut, dans un voyage, faire quelque mention des mœurs et du caractère des nations étrangères; et comme il étoit décidé d'avance à ne rien observer de tout cela, il se contentoit d'écrire brièvement là-dessus ce qu'il avoit lu ou entendu dire. Il commençoit par-là en arrivant dans une nouvelle contrée; il appeloit cela

donner à son élève les premières notions nécessaires. A peine touchoit-il les frontières d'un pays, qu'il traçoit à la hâte un jugement tranchant et positif sur les habitans qu'il alloit connoître. Cette méthode amusoit beaucoup don Alvar, depuis qu'il avoit constamment reconnu que tous ces jugemens anticipés étoient précisément le contraire de la vérité, chose dont M. Antonio ne s'apercevoit jamais, et que don Alvar se gardoit bien de lui faire remarquer; car il étoit charmé d'avoir pour mentor un tel observateur : rien n'est plus commode pour un jeune homme qui a les passions vives et le goût de l'indépendance. Don Alvar avoit lu dans ce journal que tous les Anglais sont de profonds penseurs, ennemis de toute espèce de frivolité; et il n'avoit vu dans aucun pays, sans en excepter la France, antant de frivolité qu'à Londres. M. Antonio, dans son espèce de prologue sur la Suisse, dépeignoit les mœurs et la paix de l'âge

d'or, en parlant des petits cantons démocratiques. Tandis qu'il écrivoit ce morceau sentimental, ce peuple, si doux et si paisible, étoit, à un quart de lieue de là, en pleine révolte pour un malentendu, et pendoit son landamman..... Au sujet de l'Allemagne, M. Antonio déclaroit nettement que tous les Allemands sont francs et bons, mais qu'ils s'enivrent, qu'ils ont l'esprit lourd et les manières grossières; et don Alvar trouva qu'il n'y avoit pas plus de franchise à Hambourg, à Vienne, à Berlin, que dans les autres pays policés; que l'on mentoit et que l'on trompoit là comme ailleurs; qu'on s'y enivroit infiniment moins qu'en Angleterre; que l'esprit et la finesse y étoient peut-être trop raffinés, et qu'en général les Allemands sont d'une politesse excessive.

Tel étoit le mentor que la comtesse de Moncalde s'applaudissoit d'avoir choisi entre mille; c'étoit, en effet, un savant distingué, et d'une conduite irréprocha-

ble ; mais on eût beaucoup mieux fait de lui préférer un ignorant, qui auroit joint aux mêmes mœurs de la vigilance, de l'esprit naturel, et un peu d'usage du monde. On dédaigne trop les hommes simples et médiocres ; ils sont parfaits dans une infinité d'emplois. Il est presqu'impossible qu'un homme supérieur n'ait pas un goût dominant, et celui qui se livre à une passion étrangère à son état, ne peut ni s'attacher à ses devoirs, ni les bien remplir.

Don Alvar n'oublioit point Alphonsine : outre que les lettres de Dazeli l'entretenoient dans cette idée romanesque, son cœur étoit véritablement touché ; l'absence n'affoiblissoit point ce sentiment ; il savoit que le temps, en s'écoulant, ne pouvoit donner que de nouveaux charmes à celle qu'il aimoit ; il se la représentoit s'embellissant chaque jour ; cette image le préservoit de toute autre passion, mais ne l'empêchoit pas de chercher dans la galanterie une occupation qui pût le distraire des peines

de l'absence. Autrefois une passion ôtoit le goût de toute intrigue d'amour; maintenant elle n'est nullement un préservatif contre les fantaisies; elle produit seulement une *estimable* inconstance, dont on ne manque pas de se faire honneur. Après avoir affiché, séduit la femme qu'on n'aime point, on répare tout en la quittant, si on lui déclare héroïquement qu'*on a une grande passion pour une autre;* souvent la victime délaissée s'attendrit elle-même sur cette franchise. Il est vrai qu'elle ne manque guère de prendre un autre amant: plus on est affligé, plus on a besoin d'une grande consolation; mais elle garde pour ami le héros de roman qui l'abandonne. Voilà comment on se conduit quand on n'a pas une façon de penser vulgaire. Don Alvar étoit beau, aimable, spirituel, vif, confiant; il avoit des manières nobles et douces; il parloit avec facilité le français, l'anglais et l'allemand; la science de son mentor faisoit supposer qu'il en avoit beaucoup

lui-même; on lui savoit gré de n'en point montrer, et toutes les femmes assuroient que la frivolité et la légèreté n'étoient en lui que de la condescendance. Il eut donc de grands succès, et, pour cacher ses intrigues à M. Antonio, il n'eut besoin d'aucun effort d'imagination, ni même d'aucune adresse.

M. Antonio n'entendoit rien, ne voyoit rien, et il écrivoit, de très-bonne foi, à la comtesse, que don Alvar se conduisoit avec une sagesse et avec une austérité de mœurs tout à fait exemplaires. M. Antonio ne reprochoit à son disciple qu'un peu d'indolence sur la chimie et la botanique ; il avouoit aussi qu'il avoit de la froideur et de l'indécision dans le caractère, car on n'avoit pu le déterminer encore à faire un choix entre les différens systêmes de Tournefort, de Linnée, de Jussieu et d'Adamson ; mais il se flattoit qu'un jeune homme si calme, si parfaitement exempt de toute espèce de passion, fini-

roit par prendre un goût très-vif pour les sciences.

On voit que ces détails donnoient à la comtesse des idées bien justes sur son fils, et voilà comme, en général, les parens sont instruits sur leurs enfans, lorsqu'ils les éloignent d'eux, et qu'ils les remettent dans des mains étrangères.

CHAPITRE XXXVII.

Tandis que don Alvar, poursuivant avec rapidité, dans les pays étrangers, le cours de ses conquêtes, se formoit à l'école des langues savantes, et n'apprenoit rien à celle de M. Antonio; tandis qu'il acquéroit quelques agrémens frivoles et qu'il perdoit de bonnes mœurs et toutes les vertus qui en dépendent, l'innocente Alphonsine, embellie par tout le charme de l'adolescence, uni à la pureté d'un ange, croissoit au sein de la paix et du bonheur sous les yeux de

son heureuse mère. Dans cette profonde solitude elle atteignit sa quinzième année.

Le deuil de la comtesse étant fini depuis plus d'un an, elle eut envie de revoir le monde; elle partit, avec Inès, pour Madrid, en promettant à Diana de revenir passer avec elle une partie de l'été prochain. Inès revit Dazeli, après une longue absence, avec une sensibilité dont elle ne put se défendre; il venoit de refuser la main de la duchesse d'Alzuna, dont il étoit aimé, et qui avoit rejeté pour lui les vœux de don Juan d'Oropésa, grand seigneur, jeune, aimable et passionné. Ce refus d'une alliance illustre élevoit Dazeli aux yeux d'Inès, il flattoit son amour-propre autant qu'il touchoit son cœur. Cependant, invariable dans ses résolutions, elle évita Dazeli, ne lui montra que de l'indifférence lorsqu'elle le rencontra, et parvint à lui ravir presqu'entièrement l'espérance. Don Juan d'Oropésa étoit l'homme de la cour le plus considéré,

parce qu'il avoit à la fois de la grandeur dans les sentimens, et de l'originalité dans l'esprit, ce qui réussit toujours avec de la fortune et un rang élevé. Dans le monde, surtout à la cour, on craint les gens qu'il est impossible de deviner; et la crainte qui n'est point inspirée par un caractère haïssable, est toujours une sorte d'estime. Quoique don Juan ne fût pas dissimulé, on pouvoit rarement prévoir ses opinions ou sa conduite : tantôt il agissoit d'une manière sage et simple, tantôt il prenoit les résolutions les plus extraordinaires, et les soutenoit avec persévérance. Sa raison dans de certaines occasions, sa bizarrerie dans d'autres, ne permettoient de faire aucune conjecture sur lui.

Don Juan, âgé de trente-deux ans, avoit une belle figure, un maintien froid et sévère; il étoit naturellement frondeur, et vivement frappé des vices et des travers de la société; il mettoit son amour-propre à ne ressembler à personne. Il y parvenoit sans effort, en

suivant ses premiers mouvemens, qui étoient toujours d'une générosité chevaleresque. Rien ne donne plus de singularité dans le monde qu'un parfait désintéressement, et que le dénûment sincère d'ambition. Cependant, don Juan, par principes, ne voulant pas mener une vie oisive, s'étoit distingué dans la carrière militaire. Croyant devoir à sa réputation d'y faire son chemin avec distinction, il avoit sollicité les grades et les honneurs que méritoient ses services. Son âme étoit sensible; il portoit en amour et en amitié cette grandeur de sentimens qu'il avoit naturellement dans toutes les occasions de sa vie. L'idée de corrompre une femme lui faisoit horreur; il avoit aimé pendant cinq ans la duchesse d'Alzuna avant son veuvage, mais en la fuyant toujours; il fit même un long voyage pour se guérir de cette passion. Il étoit au fond de la Russie lorsque le duc d'Alzuna mourut; le roi eut aussitôt l'idée de procurer à son favori cette grande

alliance, il fit pressentir la duchesse, qui, ayant en secret de l'inclination pour Dazeli, répondit de manière à donner beaucoup d'espérance. Ce fut alors que le roi rappela Dazeli à la cour, et que Dazeli conjura le roi de lui laisser une liberté dont il ne feroit jamais le sacrifice à l'ambition. La duchesse ne s'étoit pas formellement déclarée, le roi cessa de la faire solliciter, et pendant quelques mois il ne fut plus question de ce mariage; mais un parent de même nom que la duchesse, ayant dit publiquement que Dazeli n'avoit renoncé à ses prétentions à cet égard que parce qu'il savoit bien que les parens de la duchesse, et lui surtout, n'auroient pas souffert qu'il y persistât, Dazeli fut lui demander raison de ce discours. Cette explication produisit un duel, dans lequel Dazeli montra la valeur la plus brillante, et une extrême générosité. Après avoir blessé son ennemi, il devint son défenseur, en faisant révoquer l'arrêt d'exil prononcé contre lui. Don Juan

arriva dans ces entrefaites, il déclara son amour; la duchesse lui répondit naïvement que son cœur n'étoit plus libre, qu'elle aimoit Dazeli. Il ne se plaignit point; mais il résolut de donner sa démission d'une charge qui l'obligeoit à résider à la cour, et d'aller ensuite passer quelques années dans une terre qu'il possédoit dans le royaume de Grenade, voisine de celle de dona Diana. La duchesse, ne contraignant plus ses sentimens, fit parler au roi sans détour. Ce prince fit vainement de nouvelles tentatives auprès de Dazeli. La duchesse, qui avoit regardé son duel comme une déclaration d'amour, fut aussi surprise qu'affligée et blessée. Elle partit brusquement pour la France, et don Juan se rendit dans sa terre, où il arriva deux mois après le départ de la comtesse et d'Inès.

Don Juan avoit beaucoup entendu parler de l'histoire de Diana; il éprouvoit un extrême désir de connoître cette mère intéressante, si célèbre par sa

beauté, ses fautes, ses malheurs, et sa tendresse passionnée pour sa fille. Il entrevoyoit confusément que cette jeune Alphonsine, si pure, si naïve, élevée d'une manière si singulière, pourroit seule lui faire oublier la duchesse d'Alzuna. Il ne fit pas la moindre tentative pour être admis chez Diana, et même il passa deux mois sans chercher à voir ces deux objets, qui excitoient en lui une si vive curiosité. Mais durant ce temps, il prit sur leur genre de vie, et sur leur caractère, des informations qui le pénétrèrent d'attendrissement et d'admiration. Il savoit que Diana ne recevoit personne, du moins il voulut la voir. Il fut, un jour de grande fête, à la messe dans l'église paroissiale de la terre de Diana; là il vit Diana et sa fille dans le banc du seigneur. Diana étoit enveloppée dans une mante de taffetas qui cachoit entièrement son visage; mais Alphonsine n'avoit point de voile; don Juan fut aussi touché qu'ébloui de son éclatante fraîcheur et de sa beauté. Al-

phonsine, les regards fixés sur son livre, et les yeux baissés en sortant de la messe, ne voyoit personne dans l'église; elle n'aperçut pas don Juan, qui retourna chez lui profondément ému et presqu'entièrement guéri de sa passion pour la duchesse d'Alzuna.

On étoit au mois de décembre; mais l'hiver, si doux en Espagne, n'empêcha pas Diana et sa fille de faire de longues promenades dans les champs. Don Juan savoit qu'elles alloient souvent chez Nugna, cette jeune paysanne qu'elles avoient tirée de la misère, et qu'Alphonsine aimoit beaucoup.

Don Juan fut plusieurs fois se promener aux environs de la chaumière; il n'y trouva pas ce qu'il cherchoit; il ne se rebuta point, il y retourna un matin, sur la fin de janvier. Comme il sortoit du petit bois qui touchoit à la maison de Nugna, il aperçut une jeune fille éplorée, qui sortoit de la chaumière en courant de toute sa force. Il lui demanda ce qu'elle avoit; elle répon-

dit que *sa jeune dame* étoit fort mal, et qu'elle alloit chercher le chirurgien du château, qui, par l'ordre de Diana, visitoit un vieillard malade, dans une chaumière voisine. Don Juan vole chez Nugna, la porte étoit ouverte; il y avoit un grand mouvement dans la petite salle basse. Il entre, et voit, au milieu de la famille de Nugna, Alphonsine évanouie dans les bras de Diana. Don Juan avoit sur lui un flacon de sel d'Angleterre; il le présenta à Diana. A peine Alphonsine l'eut-elle senti, qu'elle ouvrit les yeux; et, regardant autour d'elle avec un air attendri mêlé d'effroi: « Ce malheureux! dit-elle, il n'est donc plus ici? » En disant ces paroles, deux larmes s'échappèrent de ses yeux... « Calmez-vous, mon enfant, reprit Diana, vous ne le verrez plus... — J'y penserai toujours... — Venez respirer le grand air dans le jardin. » A ces mots, Diana se leva, en prenant sa fille sous le bras. Elle se retourna vers don Juan, lui rendit son flacon, en le remerciant; et, sortant de

la salle, elle emmena sa fille dans le jardin. Don Juan n'osa les suivre; mais, éprouvant la plus vive curiosité de savoir ce qui s'étoit passé, il questionna la vieille grand'mère de Nugna, qui s'étoit remise dans son fauteuil, en reprenant son rouet aussitôt qu'elle avoit vu Alphonsine se lever et marcher. Don Juan ne pouvoit s'adresser mieux pour s'instruire; la bonne vieille s'engageoit volontiers dans de longs récits. Pour ne rien laisser à désirer à don Juan, elle voulut prendre les choses d'un peu haut, car elle entreprit de conter à sa manière l'histoire de la captivité de Diana, et toute l'éducation d'Alphonsine dans le souterrain; mais don Juan l'interrompit, en lui disant qu'il n'ignoroit aucun de ces détails. « Eh bien! reprit Nugna, il faut donc simplement vous dire que Pédrillo, le dernier des trois enfans de ma cousine Barbara, étoit le plus beau garçon qu'on pût voir. Il a aujourd'hui cinquante-huit ans; mais dans le temps dont je vous parle, il y a environ qua-

rante ans....—Bon Dieu! quarante ans, s'écria don Juan.—Oh! oui, tout autant, repartit la vieille.—Ma bonne mère, ce n'est pas l'histoire de Pédrillo que je vous demande, c'est la cause de l'évanouissement de la jeune Alphonsine.... —Eh! justement, c'est où j'en veux venir.—Mais de cette manière vous n'y viendrez jamais. Est-il donc nécessaire de remonter à une époque si reculée?.... —Très-nécessaire : je ne dis jamais rien de trop: soyez tranquille. Pédrillo, le troisième enfant de ma cousine Barbara étoit...—Le plus beau garçon du monde: vous l'avez déjà dit....—Quand on vous interrompt, il faut bien recommencer... —Je ne parlerai plus, je vous le promets.—Pédrillo, dernier né de ma cousine Barbara, étoit le plus beau garçon qu'on pût voir, et avec cela toujours de bonne humeur, toujours joyeux, toujours le premier à la danse, toujours prêt à courir pour obliger l'un ou l'autre....... Ah! pauvre Pédrillo! quand je me rappelle ce temps-là (et je m'en

ressouviens comme d'hier), le cœur me fend!... » Ici la vieille fit une pause, essuya ses yeux mouillés de larmes; et recommençant à filer: « Un beau jour, continua-t-elle, Pédrillo, malgré père et mère, malgré toute sa famille, s'engagea matelot sur un vaisseau du roi. Quand il partit, je lui dis: Pédrillo, il t'en arrivera quelque malheur. Ne sais-tu donc pas le proverbe? *Qui part malgré ses parens, ne fait jamais un bon voyage*; il t'en arrivera quelque malheur... Et ceci n'est par un conte, je lui dis cela devant témoins, en présence de sa défunte mère, ma cousine Barbara, et de feu M. le curé. Pédrillo partit, on fut quinze ans sans en entendre parler. Enfin il revint au pays, mais comment?.. avec deux béquilles et deux jambes de bois!... et quelles jambes de bois! deux petits bâtons, avec deux petites boules au lieu de pieds!... Ma cousine Barbara vivoit encore. Il lui dit: Ma mère, consolez-vous; j'ai perdu mes deux jambes, mais c'est pour le service du roi. Je vous

rapporte une bonne renommée, une bonne pension. Je me passerai bien de mes jambes, car je n'ai plus envie ne courir le monde, et je ne veux plus vous quitter.

» Nous sommes tous accoutumés depuis long-temps à voir Pédrillo avec ses jambes de bois; il a conservé toute sa bonne humeur, il est encore plus gai qu'aucun de nous. Lorsqu'il vient nous voir, ce qui est rare, parce qu'il demeure à deux lieues d'ici, il nous met tous en joie. Il est venu ce matin, il nous faisoit mille contes, quand nos deux dames sont arrivées chez nous; elles nous entendoient rire de la porte. Notre jeune dame est entrée gaîment, en nous demandant ce qui nous faisoit tant rire; et Nugna, lui montrant Pédrillo : Voilà, dit-elle, celui qui nous divertit tous par sa bonne humeur. Notre jeune dame a été toute saisie, en regardant Pédrillo; elle ne savoit pas que l'on pût vivre sans jambes; et sa respectable mère, qui lui a appris de si belles choses dans la ca-

verne, avoit oublié de lui parler des jambes de bois. Elle est devenue pâle comme la mort, en disant : O le pauvre malheureux!... Elle trembloit comme une feuille. Pédrillo s'est approché d'elle. Quand elle l'a vu marcher sur ses petits bâtons, elle a été si touchée, si surprise, si effrayée, qu'elle est tombée comme morte sur une chaise.... » Ce récit fut interrompu par Nugna, qui vint dire que Diana et sa fille étoient parties; qu'Alphonsine, en pleurant, lui avoit fait beaucoup de questions sur Pédrillo; qu'elle avoit demandé ce qu'on pourroit lui donner qui lui fît plaisir; et que, d'après les réponses de Nugna, on lui enverroit une belle vache et deux chèvres. Don Juan apprit avec plaisir que Pédrillo étoit un de ses vassaux. Il retourna chez lui, le cœur et l'esprit remplis de tout ce qu'il avoit vu et entendu. Le jour même il envoya à la vieille grand'-mère une énorme provision de lin pour filer; et le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, il se rendit chez Pédrillo. Ce der-

nier, très-flatté de la visite de son seigneur, lui fit voir toute sa petite habitation. « Pédrillo, lui dit don Juan, je sais que vous avez envie d'avoir une vache; et, en attendant, je veux vous donner un pré. Vous connoissez celui qui est au bout de l'allée d'ormes, à cinq cents pas d'ici? je vous le donne. » Pédrillo ne sut comment exprimer sa surprise et sa joie; mais, deux heures après, son bonheur fut au comble, lorsqu'il vit arriver une superbe vache et deux chèvres. Alors, malgré ses deux jambes de bois, il se trouva véritablement le plus heureux de tous les hommes.

Don Juan, quelques jours après, écrivit à Diana; il lui déclaroit, sans préambule, ses sentimens pour Alphonsine, et lui demandoit sa main, en promettant à Diana de ne jamais la séparer de cette fille chérie. Diana fut très-surprise d'une déclaration qui n'avoit été précédée d'aucune entrevue. Ne voyant personne, et ne causant jamais avec la comtesse sur la société et sur les gens

du monde, elle ne connoissoit de don Juan que le nom de sa famille, l'une des plus illustres de l'Espagne. Elle savoit encore qu'il étoit parent d'Inès, et que, pour le mariage projeté de cette dernière, comme il avoit fallu lui nommer un tuteur qui lui tînt lieu de père, on avoit choisi don Juan; ainsi Diana, avant de répondre à la lettre qu'elle venoit de recevoir, écrivit à la comtesse, pour la questionner sur don Juan d'Oropésa, et elle chargea le curé de recueillir quelques lumières à ce sujet. Ces informations furent toutes à la gloire de don Juan : elles apprirent aussi à Diana la visite qu'il avoit faite dans la chaumière de Nugna, et le don du pré, qui complétoit le bonheur du bon Pédrillo. Ce détail surtout intéressa vivement Diana en faveur de don Juan. La comtesse, il est vrai, mandoit qu'il avoit de la singularité dans le caractère; mais elle rendoit une entière justice à ses grandes qualités. Diana répondit à don Juan, avec l'expression de la recon-

noissance, que ses sentimens la touchoient et l'honoroient, qu'elle n'avoit point d'engagemens, mais que sa fille n'ayant que quinze ans, elle ne songeroit à la marier que dans un an ou deux; que d'ici là elle ne changeroit rien à son genre de vie; qu'elle ne recevroit personne dans la solitude absolue à laquelle depuis sa délivrance elle s'étoit consacrée. Don Juan lui écrivit, pour lui dire qu'il étoit satisfait, qu'il respecteroit et qu'il admiroit ses résolutions; qu'il attendroit, se flattant que, dans le temps qu'elle indiquoit, elle daigneroit le recevoir et l'entendre. Depuis ce jour, il ne fit plus de démarches pour revoir Alphonsine, il ne la rencontra plus.

Sur la fin de l'hiver, quelques affaires l'obligèrent à faire un voyage à Cadix. En partant, il écrivit à Diana; il lui mandoit qu'il emportoit les mêmes sentimens, et qu'il reviendroit dans les premiers jours du mois d'août.

CHAPITRE XXXVIII.

La comtesse revint, avec Inès, au commencement du moi de mai, six semaines après le départ de don Juan. Diana ne remarqua pas, sans un chagrin secret, la joie qu'Alphonsine montra naïvement en la revoyant. Elle avoit pris l'habitude de cacher ses mouvemens involontaires; mais il lui fut impossible de ne pas faire un accueil glacial à deux personnes que sa fille recevoit si bien.

On attendoit, après deux ans d'absence, don Alvar; ses lettres annonçoient qu'il arriveroit au mois de septembre de cette année. La comtesse avoit décidé qu'il épouseroit Inès au mois d'octobre, et qu'ensuite elle partiroit avec les nouveaux époux pour aller passer l'hiver à Madrid. Diana dit en particulier à la comtesse, qu'elle dé-

Alvar; il faut bien me contenter des seuls sentimens qu'elle puisse m'accorder.—Ah! dit la comtesse d'un ton sérieux, le sentiment qu'elle a pour vous n'est peut-être pas en effet ce qu'on appelle de l'amour; mais combien il est plus tendre et plus solide! Il ne passera jamais, et rien ne pourra le balancer dans le cœur d'Inès. — Je n'ai jamais réfléchi à la manière dont j'aime don Alvar, reprit Inès; tout ce que je sais, c'est que son bonheur est certainement une partie nécessaire du mien. » A ces mots, don Alvar, attendri, pressa contre son cœur la main d'Inès. Il y eut un moment de silence. Ensuite Dazeli, sachant combien il obligeroit son ami, fit quelques questions sur Diana et sur Alphonsine. Alors la comtesse instruisit don Alvar de ce que lui avoit dit Diana. Don Alvar eut beaucoup de peine à dissimuler le chagrin extrême que lui causoit cette défense de Diana. La comtesse, aussitôt, changea d'entretien. Elle parloit rarement de Diana, dont

elle n'approuvoit ni la manière de vivre, ni les systèmes. Les esprits sages, mais médiocres, ont un éloignement naturel pour tous ceux dont les idées diffèrent des idées reçues; ils ont raison en général; mais lorsqu'il faudroit admettre des exceptions, ils ne sont pas en état de les faire.

Dazeli, pour ranimer la conversation, à laquelle don Alvar ne prenoit plus de part, lui rappela qu'il apportoit à Inès des roses d'une espèce et d'une beauté particulières. On envoya chercher ce rosier, qui portoit une infinité de boutons, et trois ou quatre roses épanouies qu'Inès se promit de donner le lendemain à Alphonsine: « Car, ajouta-t-elle, Alphonsine préfère les roses à toutes les autres fleurs. »

Diana occupoit un nouveau logement qu'elle avoit fait arranger exprès pour être tout à fait séparée de la comtesse quand elle viendroit dans son château. C'étoit un corps-de-logis qui avoit une cour, une entrée, un jardin et un esca-

lier particulier : on ne pouvoit jamais rencontrer ni les gens de la comtesse ni les personnes qui venoient la voir. Diana avoit peu de domestiques ; ils ne paroissoient chez elle, ainsi que ses femmes, que lorsqu'ils étoient sonnés. Diana seule habilloit sa fille ; elle avoit expressément défendu à ses femmes de parler dans son appartement, à moins qu'elles ne fussent interrogées ; et même, dans ce cas, elles devoient répondre le plus brièvement possible. Diana ne s'entretenoit qu'avec sa fille ; Alphonsine ne faisoit de questions qu'à sa mère. Ne voyant chaque jour les femmes de chambre que des instans, et toujours en présence de Diana, elle ne leur parloit jamais. Ses domestiques avoient ordre aussi de ne point chanter, de ne point faire entre eux de bruit ou de conversations que l'on pût entendre de l'appartement de Diana ; de sorte que, dans ce pavillon solitaire, on n'entendoit que la guitare et la douce voix d'Alphonsine, chantant chaque jour des cantiques et

des hymnes. D'ailleurs, un profond silence y régnoit. On n'y avoit pas la moindre idée de ce qui se passoit chez la comtesse, ou pour mieux dire, Alphonsine supposoit qu'on y menoit un genre de vie à peu près semblable au sien; elle croyoit qu'il ne pouvoit être différent qu'à la ville. La comtesse et Inès, se conformant scrupuleusement aux intentions de Diana, si sévère et si scrupuleuse sur ce point, n'avoient jamais parlé à Alphonsine ni du monde ni de leurs amusemens. La comtesse seule avoit vu quelquefois Alphonsine, en particulier, les années précédentes, mais seulement un quart d'heure, ou une demi-heure tout au plus; et de concert avec Diana, elle lui avoit dit en arrivant qu'elle n'avoit plus de temps à lui donner, parce que d'ennuyeuses affaires employoient tous ses momens. Alphonsine étoit la seule jeune personne au monde qu'une telle manière de vivre pût rendre heureuse; mais le souvenir, si récent encore, de la ca-

verne, sa parfaite innocence, et sa tendresse pour Diana, lui persuadoient qu'il n'étoit pas possible d'avoir des amusemens plus variés, plus délicieux que les siens, ni de jouir d'un bonheur plus parfait. On peut sourire de cette opinion quand on aime passionnément la parure, le bal, les spectacles et le monde; mais Alphonsine ne connoissoit aucune des jouissances de la vanité; celles de l'âme alors sont entières: il est donc permis de croire que la contemplation de la nature, la possession d'une volière et d'un jardin plein de fleurs, le charme de la musique, le plaisir de porter chaque jour la joie ou la consolation dans de pauvres chaumières, les caresses et l'entretien d'une mère adorée, la lecture de la Bible faite avec un cœur pur, la foi la plus vive, et l'approbation d'un vertueux pasteur, rendoient l'ignorante Alphonsine plus heureuse que ne peut l'être la jeune personne la plus brillante de Madrid ou de Paris, alors même qu'elle est ap-

plaudie dans un grand concert, ou qu'elle invente une mode nouvelle.

Diana et sa fille se couchoient communément tous les soirs à dix heures; elles venoient de se mettre au lit, quand don Alvar et Dazeli arrivèrent; leurs femmes même ne le surent que le lendemain à midi. Alphonsine se leva, comme de coutume, à six heures; et à sept, à l'instant où elle se disposoit à sortir avec sa mère pour aller à la promenade, la porte de la chambre s'ouvrit, et don Alvar parut. Alphonsine rougit en le voyant. « Ah! voilà don Alvar, » s'écria-t-elle avec l'expression de la joie... Don Alvar voyoit pour la première fois Alphonsine au grand jour; combien il la trouva grandie, et surtout embellie! Sa beauté avoit quelque chose de si frappant par sa régularité, son éclat et le charme inexprimable de ses manières, que les paysans même qui la rencontroient dans les champs s'arrêtoient, ou interrompoient leurs travaux, pour la contempler avec autant

d'admiration que de surprise. Elle avoit perdu sa pâleur, en conservant sa blancheur éblouissante, et toute la douceur de sa physionomie ; ses brillantes couleurs n'étoient ni foncées ni tranchantes; elles ne paroissoient vives que parce qu'elles se dessinoient sur une peau d'un blanc plus pur que la neige et l'albâtre ; ses cheveux brunis, devenus d'un blond cendré, faisoient mieux ressortir la fraîcheur de son teint; relevés par un peigne, leur extrémité retomboit en grosses boucles flottantes sur ses épaules; ses yeux, accoutumés au jour, n'étoient plus à demi-fermés ; on voyoit toute la beauté de leur forme et de leur couleur azurée; son regard n'avoit plus la mobilité que donne la surprise et la curiosité; calme, sans être indifférent, il étoit à la fois touchant et céleste; enfin, avec l'air aussi naïf, avec la même expression de candeur et de sensibilité répandue sur toute sa personne, elle avoit plus d'aisance dans son maintien, plus de grâce dans ses mouvemens; sa taille,

en s'élevant, avoit pris autant de noblesse que d'élégance et de légèreté. Don Alvar, à son aspect, devint immobile.... Il tenoit un bouquet formé des quatre belles roses épanouies du rosier qu'il avoit donné la veille à Inès. Diana, également surprise et fâchée, lui dit sèchement qu'elle alloit sortir. Alors, don Alvar s'approcha d'Alphonsine, et lui présenta le bouquet, en disant d'une voix entrecoupée, qu'il le lui apportoit de la part d'Inès...... Alphonsine, sans prendre les roses, regarda sa mère: « Ah! maman, dit-elle, celles-là ne sont pas sans épines!.... —Oh non! ma fille, s'écria Diana attendrie. — Don Alvar, reprit Alphonsine, reportez ces fleurs à Inès, remerciez-la bien pour moi; mais dites-lui que je ne recevrai jamais de roses que de la main de ma mère. » Don Alvar, qui ne connoissoit aucun des détails de l'histoire de Diana, ne comprit pas tout le sens de cette petite scène; il n'y réfléchit même pas; il ne pouvoit que regarder Alphonsine.

Cependant, voulant laisser son bouquet dans cette chambre, il s'avança vers Diana; et mettant un genou en terre devant elle : « Et vous, madame, dit-il, daignerez-vous l'accepter?—Non, don Alvar, répondit-elle, je ne veux rien changer à la décision d'Alphonsine, reportez ce bouquet à Inès...... — Ah! madame!...» dit don Alvar. Il s'arrêta, mit sa main sur ses yeux, et fondit en larmes. « O maman! s'écria Alphonsine touchée jusqu'au fond de l'âme; maman, nous l'avons affligé; ah! comment le consoler!... — C'est Inès qui le consolera, reprit vivement Diana. Ne voyez-vous pas, mon enfant, qu'il n'est ainsi troublé que par la crainte qu'Inès ne pense qu'il a mal fait sa commission?..... Allez, mon cher don Alvar, poursuivit-elle d'un ton affectueux (car elle ne pouvoit s'empêcher de lui savoir gré du sentiment qu'il venoit de trahir), allez; Inès saura combien vous avez mis de zèle à exécuter ses volontés. » En disant ces paroles, Diana se lève,

elle sonne; aussitôt don Alvar, sans proférer un seul mot, s'élance vers la porte, et sort impétueusement... Alphonsine reste étonnée, tremblante, interdite. Sa mère la prend sous le bras, et l'emmène à la promenade.

Don Alvar, pour pénétrer chez Diana, s'étoit conduit d'une manière adroite et simple : ayant entendu la veille ordonner à un valet de chambre de porter les roses à Alphonsine, il se chargea de les donner lui-même à un des gens de Diana; décidé à dire ensuite à Inès, qu'en cherchant une des femmes de Diana, il s'étoit trouvé dans son salon, croyant n'entrer que dans une antichambre.

En sortant de chez Diana, don Alvar, éperdu, éprouvoit un tel besoin de parler d'Alphonsine, qu'il fut sur-le-champ réveiller Dazeli; et s'asseyant sur son lit : « Ah! mon ami, s'écria-t-il, je l'ai revue!.... C'en est fait, mon sort est fixé sans retour. Il n'existe point sur la terre de puissance capable de m'empêcher d'épouser Alphonsine..... Grand Dieu!

qu'elle est belle et touchante! et tout l'attrait de la pureté, toutes les grâces de l'innocence, sont réunis dans sa personne!..... Ah! Dazeli, elle m'aime! J'ai vu se peindre sur son visage enchanteur le saisissement, la joie, la tendresse, je n'oserois dire l'amour; elle en ignore le nom. L'amour, dans cette âme angélique, est sans doute un sentiment nouveau, dont nul mortel ne peut avoir l'idée, et qui fut inconnu jusqu'ici!...... Elle sera mon épouse......—Mais, reprit Dazeli, il ne faut pas vous abuser, mon cher don Alvar, Inès ne vous secondera point dans ce projet, et la comtesse ne vous donnera jamais son consentement......—J'attendrai ma majorité.—Pensez-vous que Diana vous donne sa fille malgré l'opposition de votre mère? —Je suis aimé, rien ne m'effraie.—Croyez-vous qu'Alphonsine puisse être séduite?..... —Me préserve le ciel d'avoir cette horrible pensée! Vous ne savez pas, Dazeli, comme je l'aime, c'est-à-dire comme je la connois! Elle ne ba-

lancera jamais entre sa mère et moi. De premier mouvement, comme par réflexion, elle me sacrifiera, sans hésiter, à son devoir, et elle croira ne faire qu'une action simple et naturelle. Sa pureté, sa tendresse filiale, la reconnoissance et la vertu, préservent à jamais son cœur des emportemens d'une passion violente; elle ne connoîtra de l'amour que ce qu'il peut inspirer de délicat et de généreux; il ne l'égarera point, parce qu'il ne la dominera jamais; il ne lui fera éprouver que de l'attendrissement et de la mélancolie; mais il ne détruira ni son repos ni son bonheur, tant qu'il sera combattu par son devoir. Il ne pourroit prendre un véritable empire sur elle, que s'il étoit légitime.—Que ferez-vous donc si la comtesse et Diana sont inflexibles? — Dans cette affreuse supposition, je deviendrois capable de tout... S'il le falloit, je tromperois Alphonsine, je trouverois les moyens de l'engager sans qu'elle s'en doutât. Il est impossible de la corrom-

pre; et malheur à l'âme vile et barbare qui pourroit concevoir un tel dessein! Mais il seroit si facile de la tromper!..... Oh! quand je pourrois passer une journée entière tête à tête avec elle, qu'il m'en coûteroit peu de respecter tant d'innocence!..... cette innocence parfaite, unique à son âge sur la terre, et qui la pare à mes yeux plus encore que sa beauté..... Elle ne peut inspirer que des pensées attendrissantes et pures..... Que j'aimois à voir le soleil éclairer cette figure ravissante, qui fut si long-temps cachée dans les ténèbres! Avec quel plaisir je contemplois ces beaux yeux, qui n'ont jamais entrevu le vice, ou même des spectacles profanes! Et cette fraîcheur éclatante, ces joues virginales, qui n'ont reçu jusqu'à ce jour que les seuls embrassemens d'une mère!... Oh! mille fois heureux le mortel qui pourra seulement obtenir d'Alphonsine le droit de baiser sa joue! »

Dazeli écoutoit don Alvar avec plaisir; il voyoit que cet amour, qui n'a-

voit d'abord été qu'une espèce de pressentiment, étoit devenu un attachement profond, une passion violente ; il connoissoit l'impétuosité, et en même temps l'opiniâtreté de caractère de don Alvar ; il étoit certain qu'il suivroit avec persévérance un projet auquel il attachoit toute la félicité de sa vie, et cette idée rendoit à Dazeli une partie des espérances qu'il avoit perdues depuis un an.

Don Alvar eut une longue conversation avec Inès ; il lui déclara formellement (sans néanmoins lui confier son amour) qu'il étoit décidé à ne point l'épouser, parce qu'il n'avoit pour elle que l'affection d'un frère ; qu'il sentoit que cette espèce d'attachement ne le préserveroit pas d'une passion, et qu'alors il ne la rendroit pas heureuse, ce qui seroit pour lui un tel malheur, qu'il n'en pouvoit supporter l'idée. Inès lui répondit d'abord du ton léger de moquerie que l'on prend avec un enfant qui déraisonne. Don Alvar lui rap-

pela un peu sèchement qu'il avoit vingt ans ; et Inès, prenant un ton plus sérieux, lui parla avec calme, douceur et tendresse, mais en lui montrant la ferme résolution de ne rompre un engagement qui lui étoit cher, que lorsque la comtesse paroîtroit le désirer. « Ainsi donc, reprit don Alvar avec humeur, si je cède à l'autorité de ma mère, vous ne balancerez point à m'épouser, en dépit des dispositions que je vous confie, c'est-à-dire malgré moi. Cela n'est pas délicat. — Ecoutez, don Alvar, repartit Inès, si j'étois disgraciée de la nature, si vous aviez de l'antipathie pour moi, je n'insisterois assurément pas ; mais en vérité, vous ne serez pas fort à plaindre de m'épouser. D'ailleurs, je suis sûre que vous avez pour moi la plus tendre affection. Vous n'avez point d'amour, je ne vous en demande point... — Fort bien ; mais moi, je veux en avoir pour ma femme.... — Vous avez tort ; vous rendriez très-malheureuse une femme dont vous seriez amoureux.

—Pourquoi donc, je vous prie?—Vous avez la tête ardente, l'imagination romanesque, et beaucoup d'amour-propre; vous voudriez être aimé comme il est impossible de l'être au milieu de la dissipation du monde; vous seriez injuste, mécontent, jaloux, bizarre...—Oui, avec une personne élevée comme vous.—Ah! vous me trouvez mal élevée!—Point du tout, mais...—Tenez, don Alvar, je vous l'ai dit cent fois; la lecture des poètes et des romanciers vous a tourné la tête. Epouser une riche héritière, qui vous est destinée par votre mère depuis votre enfance, vous paroît un sort beaucoup trop vulgaire. J'avoue qu'il n'y a pas là de quoi faire un roman; mais passons-nous des obstacles, des persécutions; sachons nous contenter modestement d'une union paisible, du bonheur de nous estimer, de nous aimer, sans emportement, et avec une confiance parfaite. Croyez-moi; ce destin, qui vous paroît si peu bril-

lant, n'est pas aussi commun que vous le pensez.

On vint interrompre cette conversation, que don Alvar se promit bien de reprendre aussitôt qu'il en trouveroit l'occasion.

Peu de jours après, la comtesse déclara qu'elle avanceroit l'époque du mariage de son fils, puisqu'il étoit arrivé, et qu'il épouseroit Inès sous huit jours; elle ajouta que don Juan d'Oropésa, revenu de Portugal, viendroit pour la noce, où il devoit se trouver comme tuteur d'Inès. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour don Alvar, d'autant plus qu'il soupçonnoit l'amour de don Juan pour Alphonsine, car il avoit découvert qu'il l'avoit vue à l'église et chez Nugna, où don Alvar n'avoit pas négligé d'aller, ainsi qu'à la messe paroissiale. Mais Diana n'entendoit plus la messe que dans la chapelle du souterrain, où personne n'étoit admis que ses domestiques; et elle

ne faisoit plus de visites à Nugna. Don Alvar alloit tous les matins dans cette chaumière; il combloit de présens toute la famille, il causoit des heures entières avec la vieille, qui n'avoit pas manqué de lui conter l'histoire de Pédrillo, l'évanouissement d'Alphonsine, le don de la vache et des chèvres, et la libéralité de don Juan. Ces récits enivroient don Alvar d'amour et de jalousie; et lorsqu'il sut que celui qu'il regardoit comme son rival alloit revenir, et pour être témoin de son mariage avec Inès, il se décida à ne plus garder de mesures.

CHAPITRE XXXIX.

Don Alvar, un matin, avant le réveil de la comtesse, fit demander à Inès un moment d'entretien. Elle étoit dans le parc, où personne, sans exception, n'entroit plus, que Diana, sa fille, la com-

tesse, Inès, leurs femmes et le curé, seul homme admis dans cette enceinte. Inès vint, et s'assit, avec don Alvar, dans le salon qui faisoit partie de l'appartement de la comtesse. Là, sans aucun déguisement, don Alvar lui ouvrit son cœur; il lui fit l'aveu sincère de sa passion pour Alphonsine; et voyant qu'elle l'écoutoit attentivement, sans l'interrompre, il s'enhardit jusqu'à lui demander d'employer le crédit extrême qu'elle avoit sur la comtesse, pour le dégager d'un hymen qui feroit le malheur irréparable de sa vie, puisqu'il ne pouvoit plus disposer de son cœur. « Don Alvar, répondit enfin Inès, cette étrange confidence m'affermit dans la résolution de tout tenter pour vous décider à remplir des engagemens sacrés...—Comment?.. —Quoi! vous sacrifiez le bonheur de votre mère, le mien, l'intérêt commun de nos familles, qui trouvent, comme vous le savez, de grands avantages dans notre union; vous sacrifiez tant de devoirs à un enfant qui ne peut connoître

votre amour, ni le partager! Et quel est votre espoir? Alphonsine n'est pas surveillée par une duègne mercenaire, elle est sous la garde d'une mère éclairée, vigilante, qui ne pense et n'existe que pour elle. Alphonsine, inaccessible, ignorera toujours vos sentimens. Dona Diana doit trop de reconnoissance à la comtesse, elle a trop de délicatesse, et une trop haute idée du respect filial, pour autoriser votre rebellion par la moindre condescendance. Enfin, vous désolerez votre mère, sans pouvoir jamais obtenir son consentement pour un mariage qui anéantiroit sa plus chère espérance, et que d'ailleurs la naissance illégitime d'Alphonsine lui feroit regarder comme avilissant pour vous..... — Avilissant! Quel odieux préjugé! — Non, car cette délicatesse, que vous appelez préjugé, est un hommage rendu aux bonnes mœurs.....—Grand Dieu! aimer Alphonsine, adorer la pureté même, blesseroit les bonnes mœurs!... — Vous dénaturez ce que je dis. Al-

phonsine est un ange, mais sa naissance est une tache qui, sans flétrir sa personne innocente, s'imprimera sur celui qui recevra sa main. Dona Diana, par sa résignation, sa piété, son repentir sublime, a sans doute effacé toutes ses fautes; mais ses vertus n'ont point réparé le malheur de la naissance de sa fille. Nos lois, par respect pour les mœurs, pour le maintien de la foi conjugale et de l'honnêteté publique, privent les enfans naturels d'un état honorable dans la société; et aux yeux de la raison même, la mésalliance la plus inexcusable est celle que vous voulez faire. — Alphonsine a plus d'un titre pour m'être chère : ne m'est-elle pas unie par le sang? n'est-elle pas la nièce de ma mère? et ma mère pourroit-elle, en consultant son cœur, voir entrer avec peine, dans sa famille, la fille unique d'un frère qu'elle chérissoit? — Les unions vertueuses forment seules les liens de parenté : le vice ne produit point d'alliance. — *Le vice!* quelle expres-

sion! — Elle est duré, mais elle est juste. — Inès, vous ne savez que raisonner; votre âme calme, indifférente, ne connoîtra jamais l'empire d'un grand attachement... — Vous vous croyez plus sensible que moi en sacrifiant, sans remords, une mère, une amie!... — Vous me parliez tout à l'heure d'*intérêts de famille*; pensez-vous qu'un cœur sensible doive s'immoler à de semblables considérations?...... — Non, mais elles doivent pourtant entrer dans la balance.... — Je les compte pour rien. — Eh bien! c'est une grande ingratitude. Quoi! nos parens, depuis notre berceau jusqu'à l'époque où nous sortons de leurs mains, doivent sans relâche s'occuper de nous, de notre fortune, de notre bonheur, de notre avenir; et nous serions dispensés, dans nos vues d'établissement, de compter pour quelque chose leur satisfaction et l'intérêt de notre famille! Je sais que cette maxime est établie dans les romans; mais elle ne m'en paroît ni moins absurde ni

moins coupable. Montrer la plus parfaite indifférence pour la prospérité de sa famille, désoler une mère, se moquer de la censure du monde, et même se déshonorer, voilà les actions qui vous paroissent intéressantes, et que doit produire, selon vous, la véritable sensibilité!... Pour moi, j'admirerai toujours davantage le respect et l'obéissance filiale, l'attachement à sa famille, le désir si naturel de seconder ses vues et ses projets, et le sacrifice d'un sentiment nouveau aux sentimens sacrés que l'on a depuis l'enfance. Je ne balancerai jamais entre un amant et un frère chéri, entre vous, don Alvar, et l'homme pour lequel j'aurois de l'inclination. Comptez sur ces cœurs-là, ce sont les bons cœurs, n'en doutez point. — Ah!.... si vous aimiez Dazeli comme j'aime Alphonsine!..
— Comment! que voulez-vous dire?...
— Oui, Dazeli vous adore, et vous l'aimez. Croyez-vous donc que j'aie assez peu de pénétration pour n'avoir pas découvert ce grand secret? Vous aimez

Dazeli, mais, à votre manière, froidement.....—Moi! j'aime Dazeli?—Autant que vous pouvez aimer.—Non, don Alvar, car je vous aime mille fois davantage.—Mais, c'est de l'amour que vous avez pour lui.—Vous rêvez. —Vous ne m'ôterez point cette idée. —Auroit-il eu la fatuité de vous la donner?—Point du tout, c'est moi qui le lui ai fait remarquer.—*Remarquer!..* Ah! je me flatte qu'il *remarque* tout le contraire.—Je vous assure que non. J'ai ouvert ses yeux là-dessus.......—Quelle extravagance!....—Oui, mais toute de votre côté. Vous savez que j'ai pour une autre une passion invincible, vous me préférez, avec raison, un homme aimable et vertueux, qui est éperdûment amoureux de vous, et néanmoins vous persistez à vouloir m'épouser, vous mettez votre gloire à faire votre malheur, celui de votre amant et le mien; voilà ce que vous appelez de la grandeur d'âme et de la sagesse!...—Vous donnez une tournure ridicule à une

chose très-simple. Premièrement je n'ai point d'amour; et si vous vous obstinez à me supposer cette inclination, profitez du noble exemple que je vous donne; il seroit d'autant plus beau, que je pourrois épouser Dazeli, et qu'il est impossible que vous obteniez la main d'Alphonsine : est-il donc étonnant que je veuille vous ôter une idée chimérique ?.. — Ah ! ma chère Inès, si vous aviez le courage de vous unir à moi, d'avouer franchement à ma mère votre penchant secret, nous serions tous heureux. — N'espérez pas que je devienne complice d'un parjure et d'une désobéissance filiale. Nous nous sommes promis mutuellement notre foi; votre mère, depuis que vous existez jusqu'à ce moment, a compté sur cette union, dans laquelle son cœur a placé tout le bonheur de sa vie. Quelle consolation lui resteroit-il, si j'y renonçois volontairement ? Du moins, si vous manquez à tous vos devoirs, je veux vous suppléer auprès d'elle; je veux que mon respect et ma

tendresse soient pour elle un dédommagement de votre folie... — Quel que soit votre époux, vous ne pouvez jamais cesser d'être sa fille ; elle en auroit deux au lieu d'une. — Eh ! le cœur d'Alphonsine pourroit-il adopter une seconde mère ? La jalouse Diana souffriroit-elle seulement qu'elle lui en donnât le nom ? Elle croira faire un assez grand effort en lui permettant d'aimer son mari et ses enfans. — Je suis maître de faire part à ma mère de mes conjectures ; je lui dirai que vous aimez Dazeli. — Je ne vous le conseille pas ; car, pour la dissuader, je serois capable de soutenir que j'ai pour vous une passion invincible. — Parlons sérieusement ; je suis irrévocablement décidé à déclarer sans délai, à ma mère, mes sentimens et mes résolutions ; je vais m'aller jeter à ses pieds, et tout employer pour la fléchir. Voulez-vous venir avec moi, et du moins lui dire que vous verrez sans chagrin mon union avec une autre ? — Non, car je mentirois ; et de plus, j'ajouterois à

l'affliction de celle à qui je dois mon éducation et le bonheur que j'ai goûté depuis que j'existe. » A ces mots, don Alvar, sans rien répondre, tire un cordon de sonnette ; un valet de chambre survient, et lui dit que la comtesse est éveillée. Il sort précipitamment. Inès, remplie de tristesse, de trouble et d'inquiétude, se lève, et va se renfermer dans sa chambre. La passion de don Alvar lui paroissoit d'autant plus extravagante, qu'elle ne pouvoit la concevoir. Quoiqu'Inès eût beaucoup d'esprit et de finesse, elle n'avoit pas assez de profondeur et d'élévation dans ses idées pour être en état d'apprécier Diana et Alphonsine ; elle aimoit cette dernière, qu'elle trouvoit intéressante et belle comme un ange, mais qui n'étoit à ses yeux qu'une Agnès aussi dépourvue d'esprit que d'instruction. Elle ne voyoit pas qu'Alphonsine possédoit la véritable science, celle que donne à une âme pure, grande et sensible, une morale sublime et parfaite ; aussi jamais

Inès ne parloit d'Alphonsine, et de l'éducation singulière qu'elle avoit reçue. Ne l'approuvant pas, elle aimoit mieux se taire que la critiquer.

Au bout de vingt minutes, la surprise d'Inès fut extrême en voyant rentrer don Alvar, dont la pâleur et l'abattement lui causèrent la plus vive frayeur. « Bon Dieu! dit-elle, vous n'avez pas eu le temps de parler, et cependant vous êtes dans un état affreux; qu'est-il donc arrivé?....—Rien de fâcheux, ma chère Inès, répondit don Alvar en s'efforçant de sourire; je suis ému...., et voilà tout.» A ces mots il s'assit près d'Inès, et prenant sa main dans les siennes: « Mon amie, lui dit-il d'une voix tremblante, notre sort enfin est fixé....; je me suis rendu à la raison, à l'amitié.... ; ma vie vous sera consacrée.... Nous partons dans deux heures pour Madrid..., car il faut s'arracher d'ici!...... Dans trois jours je recevrai votre main!....— O ciel! s'écria Inès, et d'où peut venir un changement si surprenant et si

prompt ? — Enfin il est opéré, comptez sur ma parole ; et si la plus tendre amitié peut vous rendre heureuse, ne soyez point inquiète de votre bonheur. — Ah ! don Alvar, reprit Inès en versant quelques larmes, je ne songe qu'au vôtre ! Mon ami, poursuivit-elle, que me caches-tu ? Je te connois, tu n'as pu changer ainsi dans un si court espace de temps. Ah ! parle sans détour ; ouvre-moi ton cœur.... — Chère Inès, répondit don Alvar, me soupçonneriez-vous de vous tromper ? — Non, jamais. — Eh bien ! je vous le jure, nous serons unis dans trois jours ; ma mère a reçu ma parole. — Et cependant vous lui avez déclaré vos sentimens ?... — Oui... Elle n'a répondu qu'un seul mot...., et j'ai cédé.... — Un mot maternel peut suffire, je le sens ; mais vous étiez si décidé ! — Nous allons partir. J'ai des ordres à donner. Préparez-vous aussi ; dans deux heures, nous monterons en voiture.... — Et..... Dazeli ?... — Le malheureux !.... Je vais aller le préve-

nir. » En disant ces paroles, don Alvar sortit, et courut à l'appartement de Dazeli. Aussitôt qu'il l'aperçut, il se jeta dans ses bras en fondant en larmes. « Ah! mon ami, s'écria-t-il, tout est fini pour nous!.... Il faut renoncer à l'amour, au bonheur!... J'épouse Inès!.... — Grand Dieu!.... Après tout ce que vous m'avez dit, avez-vous pu prendre une telle résolution; et sans combats, sans résistance, d'une manière si soudaine!.... — L'honneur me le prescrit, je serois le plus vil de tous les hommes si j'hésitois un moment. Je pouvois résister à l'autorité, à la raison; mais, Dazeli, on ne combat point l'honneur, vous le savez comme moi.... J'ai dû céder. — Quel est donc ce motif si puissant qui a pu vous déterminer?... — Il m'est impossible de vous le dire. — Il m'est donc permis de le croire chimérique?—Non, quand je vous assure qu'il est réel. — Vous n'ignorez pas mon attachement pour Inès; vos funestes confidences l'ont autorisé. Je n'ai pas votre légèreté, je

suis au désespoir....—Vous saurez mon secret quand j'aurai reçu la foi d'Inès... — Eh! que m'importera de le savoir alors!.... — Je vous le répète; il faut que j'épouse Inès, ou que je fasse une action déshonorante. — Vous n'épouserez Inès qu'après m'avoir ôté la vie... — Je vous entends, sortons. — Je vous suis. » En disant ces mots, ils sortirent tous les deux; Dazeli, hors de lui, avoit pris son épée, qu'il tenoit sous son bras, sans s'apercevoir que don Alvar n'en avoit point. Sur le haut de l'escalier, don Alvar lui dit : « Allez m'attendre dans le bois, je vais dans ma chambre chercher mon épée, je vous rejoins dans un instant.... » Il parloit encore, lorsqu'Inès, montant l'escalier, les aperçoit, et devine tout à l'aspect de leur maintien et à l'altération frappante de leurs physionomies. Elle s'avance, et les regardant tous deux : « Où allez-vous? dit-elle. — Nous promener. — Suivez-moi. » A ces mots, elle prend Dazeli sous le bras. « Dazeli, dit don Alvar,

je vous attendrai. » Et il court chercher son épée, afin de se rendre ensuite dans le bois. Inès, marchant avec rapidité, entraîne Dazeli dans un petit parterre qui se trouvoit entre son appartement et celui de la comtesse; et là, le faisant asseoir à côté d'elle, sous un berceau de vigne : « C'est vous, dit-elle, qui l'avez provoqué? — Moi, madame? que voulez-vous dire? — Les déguisemens sont inutiles, j'ai des yeux, et une âme qui sait m'éclairer mieux encore. Écoutez, Dazeli; je ne vous dirai point que je ne penserois jamais qu'avec horreur à l'homme qui auroit trempé son bras dans le sang de don Alvar, vous n'en devez pas douter; mais je vous dirai que je mépriserois du fond de l'âme celui que l'amour rendroit un ami injuste, infidèle et barbare. On peut excuser un premier mouvement; cet instant passé, le repentir doit succéder à la colère. — Je vous perds, je ne sens que mon malheur. — Respectez le nôtre. — Juste ciel! c'est donc le vôtre aussi?—Croyez-

vous que je puisse être heureuse en voyant don Alvar au désespoir? — Ah! je le sais, vous ne pensez qu'à lui!... — Non-seulement je pense à vous, Dazeli, mais je veux conserver de vous un souvenir qui me soit toujours cher. J'ai besoin de vous estimer; et quand don Alvar et moi nous suivons notre devoir, ma conscience ne seroit pas satisfaite, si vous ne remplissiez pas le vôtre...... Oui, je me reprocherois l'opinion que j'ai eue de votre grandeur d'âme et de votre générosité. On se console de la perte d'un amant, on pleure éternellement un ami..... — Quel langage! ô ciel! et faut-il ne l'entendre que dans ce moment! Ah! soyez certaine que j'abjure du fond de l'âme un coupable transport, et que j'aimerois mille fois mieux me percer le sein que d'attenter aux jours de don Alvar. — O Dazeli! dit Inès en levant au ciel des yeux remplis de larmes, la vertu nous sépare, mais bénissons-la; elle autorise, elle ennoblit nos regrets!.... — Inès, chère

Inès! s'écria Dazeli en tombant à ses pieds, je jure de consacrer ma vie à cette vertu sévère que vous me faites adorer; ce sera vous rendre toujours le seul culte digne de vous!... Je cours embrasser don Alvar; mais, poursuivit-il avec enthousiasme, je veux avant de quitter à jamais ce lieu, je veux briser le fer profané par un emportement criminel.» En disant ces paroles, il appuya fortement la pointe de son épée contre la terre, et la rompit en deux morceaux. « Laissez-moi recueillir ces débris précieux pour moi, dit Inès; ils me rappelleront un souvenir qu'il m'est permis de conserver!... » A ces mots, Dazeli, saisissant la main d'Inès, la serra dans ses mains tremblantes.... Dans cet instant il entend du bruit, il appuie, en gémissant, ses lèvres sur la main d'Inès; et s'arrachant d'auprès d'elle, il fuit et disparoît. Il vola dans le petit bois, il y trouva don Alvar, il courut à lui les bras ouverts; ces deux amis, également à plaindre, s'embrassèrent étroitement

sans proférer une parole ; ensuite Dazeli s'éloigna rapidement, et don Alvar le perdit bientôt de vue. Don Alvar tournant ses pas d'un autre côté, se rapprocha de la lisière du bois, et s'asseyant sur un tronc d'arbre, en face du pavillon de Diana, il fixa ses yeux mouillés de pleurs sur ce bâtiment, qu'il n'apercevoit qu'en perspective. « O toi ! dit-il, unique objet, depuis trois ans, de tous mes rêves de bonheur ; que fais-tu, tandis que je me consume en regrets superflus ; tandis que mon cœur déchiré te dit un éternel adieu ?... Tu te livres avec calme à tes innocentes occupations ; tu souris à ton heureuse mère, et tu conserves toute ta sérénité !.... Tu souris, et je meurs !.... Tu m'aurois aimé...., je le sais, je l'ai vu !... Et néanmoins (ô pensée déchirante !) tu vivras pour un autre ! et je ne pourrai m'opposer aux desseins audacieux d'un rival abhorré, je ne pourrai ni l'attaquer, ni me venger ! Quoi ! cet avenir, où mon imagination te plaçoit

pour en enchanter tous les momens, ce long avenir s'écoulera sans toi!... Que deviendrai-je, ô ciel! en me bannissant pour jamais loin de toi, loin de ces lieux chéris, où j'ai causé ta première rougeur, où j'ai fait naître dans ton cœur ingénu le premier pressentiment de l'amour!..... Hélas! l'amitié même, loin de me consoler, ne pourra qu'aggraver mes peines!... Inès, dans le fond de son âme, formoit aussi d'autres vœux; et que ne souffrira-t-elle pas en voyant mes douleurs!.... Ses charmes, ses vertus, ne pourront me faire oublier cet être céleste, incomparable, qui ne ressemble à nul autre sur la terre!... » Ici, don Alvar s'arrêta; il entendoit son nom retentir de toutes parts! et parmi ces voix qui l'appeloient, il distingua celle d'Inès... Il tendit les bras vers le pavillon, avec un déchirement de cœur inexprimable. « Alphonsine! Alphonsine! s'écria-t-il, je vais donc partir pour toujours, et sans vous coûter une larme, un soupir, sans exciter dans

votre âme si sensible, un seul mouvement de compassion; sans que vous puissiez connoître mon amour et mon désespoir!... » A ces mots, les pleurs lui coupèrent la parole; il entendit la voix d'Inès plus distinctement; aussitôt il essuya ses yeux, et se retournant, il aperçut Inès, il s'avança vers elle, la prit sous le bras, et se laissa guider par elle en silence. En rentrant au château, il frémit en voyant de loin la voiture attelée. Il passa devant la porte d'une cour du pavillon de Diana; cette porte étoit entr'ouverte. Par un mouvement irrésistible, il quitta le bras d'Inès, et s'élança dans la cour. Après avoir fait trente pas, il s'arrêta; un charme douloureux, mais invincible, le retint immobile à cette place; il entendoit une voix pure et ravissante, accompagnée d'une guitare, la voix d'Alphonsine, qui chantoit ces paroles :

Fruit de la sagesse éternelle,
Présent du ciel, ô douce paix!

Vous comblez les désirs d'un cœur chaste et fidèle ;
Dans le mien régnez à jamais.

Le Dieu qui sauva mon enfance,
De ma jeunesse protecteur,
Me conservera l'innocence,
Pour me conserver le bonheur !
Fruit de la sagesse, etc.

Que les jours sont sereins, que la nuit est tranquille
Dans ces bosquets délicieux !
Seigneur, fixez dans cet asile
Mon destin ainsi que mes vœux.
En vous quittant, solitude chérie,
Paisibles lieux où j'ai reçu la vie,
Verrois-je ailleurs des ombrages plus beaux,
Un ciel plus pur, et des astres nouveaux?
Fruit de la sagesse, etc.

Sur la fin d'un beau jour nous revoyons encore
Une clarté semblable à celle de l'aurore ;
Ainsi, par un heureux destin,
De mes ans fortunés le tranquille déclin,
Exempt de troubles et d'orages,
Aura, comme un soir sans nuages,
Toute la douceur du matin.

Fruit de la sagesse éternelle,
Présent du ciel, ô douce paix !
Vous comblez les désirs d'un cœur chaste et fidèle ;
Dans le mien régnez à jamais.

Qui pourroit peindre l'effet que produisirent sur l'âme bouleversée de don Alvar, et cette voix et ces paroles?..... Il lui sembloit qu'Alphonsine insultoit à son trouble affreux, en vantant sa tranquillité; l'amour au dernier degré d'exaltation, des regrets déchirans, une douleur accablante, plongeoient ce malheureux jeune homme, maîtrisé par ses passions, dans un état effrayant d'égarement et de stupeur... Inès vouloit en vain l'arracher de ce lieu fatal, il ne l'écoutoit pas, il ne la voyoit pas; appuyé contre le mur, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux fixés à terre, il étoit muet, sans mouvement, et inébranlable à sa place. Enfin, Inès faisant quelques pas pour s'éloigner: « Adieu, don Alvar, dit-elle; puisque vous trahissez si promptement un serment volontaire, je dois vous quitter. Il me sera possible de vous oublier maintenant. » A ces mots, don Alvar tressaille; il pouvoit encore entendre la voix de l'honneur. Il se précipite sur les pas d'Inès; il l'atteint,

la prend dans ses bras, la serre contre son sein, en disant d'une voix étouffée : « Prends pitié de moi, ne m'abandonne pas!..... » Inès l'embrasse en pleurant. « O mon ami! s'écria-t-elle, pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait naître ta sœur?... » En prononçant ces paroles, elle l'entraîne : on arrive dans la grande cour du château; don Alvar aperçoit la comtesse; il rassemble toutes ses forces; il s'avance, donne le bras à sa mère; elle monte en voiture avec Inès; don Alvar, pâle et tremblant, se place sur le devant de la voiture, et l'on part pour Madrid.

CHAPITRE XII.

Diana n'ignoroit point le départ de don Alvar; mais Alphonsine ne s'en doutoit pas. La comtesse et Inès n'en avoient point parlé devant elle, et elles étoient parties sans faire d'adieux.

Alphonsine, le jour de l'apparition de don Alvar, eut, dans le reste de la journée, une sorte de distraction involontaire qui n'échappa point aux yeux pénétrans de Diana. Les deux jours suivans, on voyoit, dans tous ses mouvemens, quelque chose qui décéloit une attente secrète. Quand elle entendoit du bruit dans l'anti-chambre, elle suspendoit son travail ou sa lecture pour écouter; ensuite elle reprenoit son livre ou son ouvrage d'un air un peu appesanti, et en poussant un léger soupir, que l'oreille attentive d'une mère pouvoit seule entendre. Si l'on ouvroit la porte, elle retournoit la tête avec vivacité; et presqu'aussitôt une nuance de tristesse et d'abattement obscurcissoit sa charmante physionomie. Mais comme toutes les impressions qu'elle recevoit d'ailleurs, loin de pouvoir se rapporter ou la ramener à cette inclination naissante, ne lui inspiroient que des idées entièrement opposées à l'amour, ces émotions légères s'affoi-

blirent promptement. Alphonsine *n'attendit plus*; et cette inquiétude passée, elle reprit toute sa douce sérénité. Cependant, pour l'assurer mieux, Diana crut devoir la troubler encore un moment. Quatre jours après le départ de don Alvar, elle lui annonça un soir, négligemment, cette nouvelle..... Alphonsine s'émeut. « Et pourquoi donc, dit-elle, sont-ils partis sitôt? — Pour le mariage, qui doit se faire tout de suite. — Le mariage d'Inès et.... » Elle n'acheva pas; le second nom qui restoit à dire expira sur ses lèvres. « Oui, reprit Diana, le mariage d'Inès et de don Alvar. Ils devoient se marier en arrivant; ainsi la noce est sûrement faite à présent. Inès s'appelle maintenant la duchesse d'Olmas. Nous ne les reverrons pas de sitôt. Ils passeront désormais les étés dans une terre qui appartient à la comtesse. Le château tomboit en ruines; on l'a presqu'entièrement rebâti; c'est pourquoi la comtesse ne l'a pas habité plutôt.... Mais

instinct. Sans doute elle aimoit don Alvar; mais ce penchant n'étoit encore que de la sympathie, qu'une douce et tendre amitié; et s'il s'y mêloit un peu de trouble et d'embarras, c'est qu'elle savoit qu'on ne doit aimer un jeune homme que lorsqu'on est sa sœur ou son épouse.

On arrive à l'île d'Alphonsine; on débarque, on traverse d'abord le petit bois de citronniers; ensuite on entre dans une longue et large allée d'acacias blancs, dont tous les arbres en fleurs étoient réunis par une guirlande de liserons blancs. Au-dessous de chacun de ces festons de fleurs étoit posé sur un socle de marbre un beau vase d'albâtre rempli de tubéreuses ou de lis. Un ruisseau d'une eau limpide partageoit également cette belle allée, et couloit doucement entre deux bordures de giroflée blanche. A la moitié de l'allée, Alphonsine entendit le murmure d'une fontaine. Ce bruit réveilloit toujours en elle le souvenir de l'oratoire de la ca-

verne; elle joignit les mains, et prit naturellement le maintien et le recueillement qu'elle auroit eus pour entrer dans une église. Arrivée à l'extrémité de l'allée, elle vit avec ravissement une petite montagne couverte de rosiers blancs et de jasmins, à travers lesquels s'échappoit, dans le milieu de la montagne, une fontaine jaillissante, qui, retombant en nappe parmi les fleurs, formoit le ruisseau dont on venoit de suivre le cours. Du sein des arbustes odoriférans, s'élevoit, sur le sommet de la montagne, un superbe groupe de marbre blanc, représentant l'Innocence se réfugiant dans les bras de la Religion. Cette dernière figure tenoit d'une main son calice appuyé sur sa poitrine; de l'autre bras elle soutenoit l'Innocence, qui sembloit se reposer sur elle, avec toute la douce sécurité de la piété et de la foi. Diana expliqua cette allégorie. « Il est impossible, dit-elle, sans le secours de la religion, de conserver l'innocence jusqu'à la fin de sa carrière,

Ainsi, lorsqu'un penchant, quel qu'il soit, n'est pas approuvé par la raison, il faut, avec une nouvelle ferveur, recourir à la religion, qui nous soutient et nous fortifie dans tous les maux de la vie, dont le plus grand, sans doute, est de manquer à ses devoirs. » Alphonsine écouta ce discours avec une religieuse attention; ensuite elle acheva de prendre possession de son île, qu'elle parcourut toute entière, et dont elle admira avec enthousiasme la beauté et les points de vue variés et délicieux.

Depuis ce jour, Diana remarqua qu'Alphonsine ajoutoit quelques prières de plus à ses prières accoutumées.... Mais elle avoit repris sa gaîté et son application. Cependant elle soupiroit encore quelquefois en rentrant dans sa chambre : c'étoit là qu'elle avoit revu don Alvar; c'étoit là que don Alvar avoit pleuré d'une manière si touchante; et comment oublier les premières larmes qu'on a vu répandre à ce qu'on aime!...

Un soir qu'Alphonsine étoit rêveuse

Diana lui demanda tout à coup à quoi elle pensoit. Elle rougit un peu, et se rapprochant de sa mère : « Maman, dit-elle, depuis long-temps j'ai envie de vous en parler........ Eh bien! chère enfant, pourquoi diffères-tu?.. — Je ne sais..... — Qu'est-ce donc? — Maman, je pense souvent à don Alvar; mais cependant beaucoup moins depuis quelque temps.... — Tu sais, mon enfant, tu as lu dans les livres saints, *qu'une jeune fille ne doit pas arrêter ses regards sur un homme ;* elle n'y doit donc pas arrêter sa pensée. — Oh! oui, maman, et je n'y arrête pas la mienne; mais cette pensée me revient, je ne sais comment. — Il faut toujours la repousser et t'en distraire. Il est, au reste, assez simple qu'elle se soit offerte à ton imagination. Don Alvar épouse ton amie; il est le fils de la comtesse, que tu aimes; son idée se trouve liée à celle de deux personnes qui te sont chères..... — Cela est vrai. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que j'aime don Alvar pour le moins

autant qu'Inès... — Voilà ce qui seroit déraisonnable. — Je le sens. — Il faut, chère enfant, ne plus parler de lui, éloigner de ton esprit son image quand elle s'y présente, et bientôt tu n'y penseras plus du tout. — Oui, maman, je le crois. » A ces mots Diana, sans paroître attacher la moindre importance à cet entretien, parla d'autre chose. Deux jours après, Diana qui, depuis huit jours, trouvoit mille inconvéniens à sa chambre, qui se plaignoit qu'elle n'étoit ni assez commode ni assez gaie, en changea, et prit une autre chambre à coucher, dont la vue en effet étoit beaucoup plus belle. La dangereuse chambre, qui rappeloit don Alvar, fut abandonnée sans retour; on en condamna la porte. La chambre nouvelle étoit meublée avec la plus grande élégance; Alphonsine la trouva charmante; bientôt elle ne soupira plus en rentrant de la promenade. La possession de son île, ses promenades, ses occupations, les entretiens de sa mère, d'excellentes

lectures, effacèrent insensiblement une impression dangereuse, qui n'avoit jamais été assez vive pour laisser de profondes traces, ou du moins pour troubler son repos.

CHAPITRE XLI.

Nous avons laissé la comtesse avec son fils et Inès sur la route de Madrid; dévoilons maintenant le mystère de la conduite de don Alvar, et découvrons le motif si puissant qui le décida d'une manière si prompte à recevoir la main d'Inès. La comtesse, deux heures avant son départ, avoit envoyé un courrier à don Juan, tuteur d'Inès (comme on l'a déjà dit). La comtesse lui mandoit de l'attendre, au lieu de venir; elle lui indiquoit le jour de son arrivée, et lui demandoit, pour ce jour même, un entretien particulier. Aussitôt qu'elle fut arrivée à Madrid, elle le fit dire à don

Juan, qui vint aussitôt. D'après les ordres de la comtesse, il fut introduit mystérieusement dans son cabinet par un escalier dérobé. Un instant après, la comtesse parut, s'enferma avec lui, et lui tint ce discours : « Je suis enfin la plus heureuse des mères, après avoir éprouvé les plus mortelles inquiétudes ; mon fils consent à épouser Inès, nous signerons les articles ce soir ; et demain, sans aucune cérémonie, je le conduirai à l'autel. Mais tout pourroit manquer encore, si vous ne me secondiez pas, du moins par votre silence ; je ne vous demande que de ne pas me démentir, c'est-à-dire, de vous taire, et de suivre la marche que je vais vous prescrire... — Comment, madame?... — Ceci a besoin d'explication : la voici. Mon fils a pris une passion romanesque pour la jeune Alphonsine... — La fille de dona Diana de Mendoce ? » Don Juan fit cette question avec beaucoup d'émotion, ce qui n'étonna pas la comtesse (car elle savoit par Diana sa passion pour Alphonsine,

et la démarche qu'il avoit faite) ; elle ne doutoit pas que cet amour ne fût très-utile à son dessein, puisque don Juan auroit un grand intérêt à la seconder ; mais elle parut ignorer ses sentimens ; et répondant simplement à sa question : « Oui, dit-elle, et cette enfant remplie d'innocence, et qu'il n'a fait qu'entrevoir une fois depuis son retour, ne se doute pas de sa folie. Il est entré chez Diana par stratagême : il étoit si troublé, que Diana a pu facilement lire dans son cœur. Elle m'a fait instruire de ses soupçons par le curé de sa terre, le seul homme qui soit admis chez elle ; alors je n'ai pas douté que mon fils ne vînt incessamment m'avouer sa passion, et me conjurer de lui donner mon consentement, chose que rien dans le monde ne pourroit obtenir de moi. Je n'aurai jamais volontairement qu'Inès pour belle-fille. Cependant, connoissant l'extrême opiniâtreté du caractère de mon fils, sachant en même temps qu'il est fier et généreux, je sentis qu'il ne sacri-

fieroit sa passion qu'à l'honneur. A force de réflexions, je trouvai un moyen qui me parut certain pour l'engager à m'obéir sans résistance, et je m'arrêtai à cette idée. Mon fils, comme je l'avois prévu, prit la résolution de me parler sans détour. Il entra dans ma chambre le matin du jour de mon départ ; il se jeta à mes pieds, et me fit l'aveu de ses sentimens avec toute la chaleur et toute l'éloquence de la passion. Je l'écoutai avec calme, et quand il eut fini de parler : Mon fils, lui dis-je, vous devez vous rappeler que depuis quelques jours, je vous ai prié plusieurs fois en particulier de vous mettre au fait de la fortune d'Inès, et d'interroger à cet égard mon intendant, qui, les papiers à la main, vous instruira parfaitement sur ce point. A peine m'avez-vous écoutée... Eh bien? me dit don Alvar. — Eh bien! mon fils, vous auriez appris que, par la mauvaise conduite de son premier tuteur, Inès est entièrement ruinée...... A ce mot, don Alvar pâlit. Est-il possible ! s'é-

cria-t-il. Je lui rappelai, ce qui étoit vrai, que ce premier tuteur, contre mon avis, avoit risqué de grands fonds de la fortune d'Inès sur des vaisseaux et dans d'autres entreprises...... Oui, madame, interrompit don Juan; et cette témérité a fort augmenté la fortune de sa pupille.... Je le sais, reprit la comtesse; mais il s'agissoit pour moi de persuader à mon fils tout le contraire, et tout à cet égard me seconda. Il se rappeloit toutes les craintes que j'avois jadis témoignées sur la conduite de l'ancien tuteur, et que, depuis plusieurs jours, j'avois voulu l'entretenir sur ce sujet; il étoit persuadé que, jusqu'à ce moment, j'avois ignoré son amour; il ne pouvoit rien soupçonner de prémédité de ma part; enfin, cet artifice est le premier que j'aie jamais employé avec lui : ainsi il n'eut pas le moindre doute, il resta consterné et confondu. Par une délicatesse que vous concevrez, poursuivis-je, mon intention étoit de n'instruire Inès de cet événement qu'après

votre hymen, je n'en devois compte qu'à vous. Maintenant, mon fils, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Inès, qui vous est promise dès l'enfance ; Inès, élevée avec vous pour devenir, de votre consentement, votre épouse ; Inès a perdu sa fortune : elle n'a rien, et Alphonsine est une riche héritière. On dira que sa richesse vous a fait tolérer l'illégitimité de sa naissance ; on dira que vous n'avez rompu l'engagement le plus solennel qu'en apprenant la ruine d'Inès ; supporterez-vous ce déshonneur ? Il suffit, répondit mon fils ; daignez oublier ce funeste entretien ; je suis prêt à épouser Inès ; mais arrachez-moi d'ici !..... — Partons aujourd'hui pour Madrid. — J'y consens. — Ne retardons plus cet hymen nécessaire à votre gloire : en différant encore, Inès pourroit découvrir sa situation.... Il faut l'épouser le lendemain de notre arrivée à Madrid. — Recevez-en ma parole. — Telle fut notre conversation. Mon intendant est prévenu ;

Inès ignore tout ; nous signons ce soir le contrat, que vous et moi lirons seuls : Inès et mon fils ne songeront assurément pas à en demander communication ; et dans ce cas même, nous avons deux fausses copies, que l'on offrira à chacun séparément, mais qu'ils ne liront certainement pas. — Maintenant, madame, dit don Juan, oserois-je vous demander ce que vous exigez de moi ? — Il est possible, répondit la comtesse, que mon fils, ce soir, à la signature des articles, vous dise un mot sur la prétendue ruine d'Inès ; que, placé près de vous, il vous en parle tout bas, ou que même une réflexion nouvelle lui fasse désirer de vous entretenir en particulier sur ce point. Ce que je vous demande, c'est d'éviter ceci d'une manière très-simple, en vous tenant toujours auprès d'Inès, et en nous quittant sur-le-champ après la signature. De chez moi partez pour la campagne jusqu'à demain au soir, afin que don Alvar ne puisse ni vous écrire ni vous trouver

chez vous; voilà tout ce que je vous demande. — J'en suis au désespoir, madame, reprit don Juan; car il m'est impossible de vous rien accorder de ce que vous attendez de moi. — Comment! le silence sur un secret que je vous confie! — Permettez-moi de vous dire, madame, qu'un secret révélé par un motif d'intérêt n'est point une confidence; d'ailleurs, mon silence, dans ce cas, seroit un mensonge et une trahison. — Il feroit le bonheur d'une famille, empêcheroit un parjure, préserveroit un jeune homme de l'égarement le plus coupable, et lui feroit épouser une personne charmante, vertueuse, accomplie, et qui est le plus grand parti de l'Espagne; il me semble, monsieur, que ce n'est pas vous proposer une mauvaise action. — Les résultats, j'en conviens, en pourroient être heureux; mais l'action, madame, seroit, dans tous les cas, très-condamnable de ma part; et dans ma situation particulière, elle seroit une lâche per-

fidie ; elle me débarrasseroit d'un rival redoutable, car je vous avoue, madame, que j'aime Alphonsine, et que j'ai demandé sa main. »

Une déclaration si franche ne laissoit aucun espoir à la comtesse. Interdite et consternée, elle rêva un moment ; ensuite, reprenant la parole : « Eh bien ! monsieur, dit-elle, ne venez plus du tout ; laissez-moi votre procuration. — Non, madame, il faut absolument que don Alvar soit désabusé ce soir... — Ah ! c'en est trop, s'écria la comtesse outrée de colère ; quels droits avez-vous sur mon fils ?... — Aucun. Mais Inès est ma pupille ; je ne souffrirai pas que l'on répande de faux bruits sur l'état de sa fortune.... — Vous voulez donc porter la désunion dans ma famille, et me brouiller avec mon fils ? — Au contraire, madame, ceci peut vous donner de nouveaux droits à sa reconnoissance et à sa tendresse. Je tairai cet entretien, je vous en donne ma parole, mais à condition que vous direz à don Alvar que vous

n'avez voulu faire qu'une épreuve, qui montrât du moins, au milieu de son égarement, qu'il a conservé des sentimens d'honneur et de générosité.—Non, monsieur, reprit la comtesse, je ne me ferai jamais honneur d'un mérite que je n'aurai point. Vous êtes donc décidé à faire le malheur de ma vie par une fausse délicatesse? — Vous avez vous-même, madame, une trop belle âme pour ne pas m'approuver en secret. Votre ingénieux artifice honore don Alvar et les principes qu'il a reçus de vous; cette conduite étoit excusable dans une mère, elle seroit odieuse dans le tuteur d'Inès, rival de don Alvar. »

Des louanges méritées, données à propos, une justice rendue par une personne d'un grand caractère, calmeront toujours (en dépit des plus puissans intérêts) la colère et le ressentiment d'une femme. C'est pourquoi les femmes montrent presque toujours, dans les affaires, de la foiblesse ou de l'imprudence. Elles sont trop faciles à

gagner ; alors même qu'il est impossible de les séduire, il est aisé de les émouvoir, d'ébranler leurs résolutions, ou de les mener beaucoup plus loin qu'elles n'ont eu d'abord le projet d'aller.

La comtesse, désolée, mais radoucie, énorgueillie par les éloges du sévère don Juan, se lève avec une action emphatique, sonne, et d'un ton solennel, dit à un valet de chambre d'aller chercher son fils. Don Alvar survient, et la comtesse, sans préambule, lui déclare la vérité en présence de don Juan, qu'elle avoit retenu. « C'est don Juan, dit-elle, qui me force à faire cet aveu; il vouloit que je m'en fisse honneur auprès de vous ; mais si j'ai pu vous tromper un moment pour votre gloire et pour votre bonheur, je suis incapable de vous déguiser la vérité pour me faire valoir à vos yeux.... — Généreux don Juan ! s'écrie don Alvar. — Mon fils, reprit la comtesse, si chacun, aujourd'hui, faisoit son devoir, vous viendriez signer

le contrat. — Ah! répondit-il, daignez me laisser respirer.... — Don Alvar, dit don Juan, vous cédiez, sans balancer, à l'opinion publique, la volonté d'une mère a-t-elle moins de pouvoir sur vous ?... — Mon malheur ne sauroit la rendre heureuse; je lui donnerois ma vie, je pourrois lui sacrifier mon bonheur, mais ce seroit détruire le sien. » La comtesse, quoique bien décidée à ne jamais donner le consentement que son fils désiroit obtenir, fut touchée de cette phrase, et surtout charmée que don Juan l'eût entendue. C'étoit une sorte d'excuse d'une désobéissance qui blessoit également son amour-propre et son cœur. Elle tendit la main à don Alvar, qui la reçut en mettant un genou en terre. La comtesse, dans cet instant, regarda don Juan d'un air presque triomphant; don Juan sourit, fit une profonde révérence, et sortit.

Ce sourire épigrammatique piqua la comtesse, et lui rendit toute sa fermeté. Elle commença un long sermon; don

Alvar répondit avec toutes les expressions du plus profond respect, mais en montrant la plus inébranlable résolution de ne jamais épouser Inès. La comtesse se fâcha, fit des reproches, des menaces: tout fut inutile. Après une scène très-vive, dans laquelle la comtesse renouvela mille fois le serment de s'opposer toute sa vie à une union qu'elle appeloit déshonorante, don Alvar se borna à demander avec instance la permission d'aller passer quinze jours dans la terre de sa mère, dont on avoit fait rebâtir le château. Il savoit que des affaires et des devoirs à remplir retiendroient la comtesse plus d'un mois à Madrid. La comtesse y consentit, à condition que M. Antonio partiroit avec lui: ce qui fut accepté par don Alvar, qui ne vouloit, disoit-il, que se recueillir dans la solitude, et tâcher, s'il étoit possible, d'y recouvrer sa raison égarée. Alors, la comtesse fut très-satisfaite de ce projet; elle attendoit tout des soins et de la surveillance de M. Antonio.

Don Alvar courut se renfermer dans sa chambre, où son premier soin fut d'écrire à Dazeli, pour l'informer de tous ces événemens. Ensuite il forma de grands projets, donna ses ordres à Pérès, son valet de chambre de confiance, et fit tout préparer pour son départ. Pendant ce temps, la comtesse confioit tout à Inès, qui fut beaucoup plus surprise qu'affligée en voyant sa noce rompue encore pour cette fois.

CHAPITRE XLII.

Le lendemain, de grand matin, la comtesse eut une longue conversation avec M. Antonio, qui fut étrangement étonné en apprenant que don Alvar avoit une grande passion, et qu'il refusoit la main d'Inès. « Ceci me confond, dit-il; car il m'a toujours parlé de dona Inès avec vénération. — Mon dieu, monsieur Antonio, il ne s'agit pas de vénération; je

vous dis qu'il est éperdûment amoureux de cette jeune Alphonsine.......— Cela est bien singulier ; il ne m'en a jamais dit un mot......—Enfin c'est un fait. Je vous demande avec instance de le suivre dans ce château......—J'avoue que, dans ce moment, je m'occupe d'une découverte qui exige un prodigieux travail, et....... — Vous pourrez travailler dans cette solitude absolue mieux encore qu'à Madrid. Je ne désire pas que vous lui donniez des leçons.— Cependant, rien ne pourroit mieux le distraire de cette folie, s'il pouvoit prendre le goût des sciences......—Seulement, veillez sur lui, sur ses gens. Que pensez-vous de ce Pérès, est-ce un bon sujet? — Pérès est un très-honnête garçon, qui, durant notre voyage, me rendoit compte de tout avec exactitude et naïveté. — Eh bien! emmenez-le, et ne manquez pas de l'interroger chaque jour. Une chose qui me fait plaisir, c'est que mon fils n'a point du tout paru fâché quand je lui ai dit que

je voulois que vous fussiez avec lui : cela prouve qu'il veut en effet rester paisiblement dans cette terre...... — Je vous réponds, madame, que don Alvar est le jeune homme le plus incapable de faire une escapade..... — Ah! si vous pouviez lui remettre la tête!..... — Rien de plus aisé. — Je vous assure, monsieur Antonio, que vous vous trompez quand vous croyez qu'il n'a pas les passions vives; je lui ai vu, dès son enfance, une grande violence de caractère...... — C'étoit de l'enfantillage, et pas autre chose. Enfin, pendant deux ans qu'il a été sous ma garde, il n'a pas eu la plus petite intrigue. — Vous en êtes sûr? — Oh! comme de mon existence. Demandez à Pérès; nous le guettions constamment sans qu'il s'en doutât; eh bien! nous n'avons pas découvert la moindre chose. — Si vous saviez comme il aime cette enfant!.... — Cela passera; on dit qu'elle est élevée dans une ignorance!... — Ah! elle est charmante........ — Quand il la comparera à

une personne qui a autant de mérite et d'usage du monde que dona Inès....— Monsieur Antonio, il faudroit partir ce soir ou demain. — Eh bien! madame, je suis obligé d'aller lire ce soir un mémoire à l'académie; mais demain, je serai à vos ordres.—Ah! quel service vous me rendez! Vous sachant avec mon fils, je n'aurai nulle inquiétude, et je terminerai tranquillement mes affaires. »

Le jour suivant, don Alvar partit en effet avec M. Antonio, sans avoir eu le courage de revoir Inès, à laquelle il écrivit cependant, avant de monter en voiture, un billet court, mais fort tendre. En la quittant sans lui dire adieu, il n'avoit voulu se soustraire qu'à des représentations inutiles, et à la peine de déguiser ses vrais sentimens, et de cacher ses projets à une personne qu'il chérissoit, mais qu'il trouvoit beaucoup trop raisonnable pour en faire sa confidente. D'ailleurs il étoit bien certain qu'Inès, au fond de l'âme, ne

s'affligeoit pas de ce dénoûment imprévu ; et la joie de se trouver libre s'augmentoit encore lorsqu'il songeoit à celle que devoient éprouver Inès et Dazeli.

Don Alvar et son mentor arrivèrent le soir même, de bonne heure encore, dans la terre de la comtesse. Don Alvar, durant toute la route, n'avoit entretenu M. Antonio que du désir qu'il éprouvoit de se livrer tout entier à la solitude, aux sciences et à la méditation, afin de triompher d'un malheureux penchant. Il parloit si bien sur toutes ces choses, que le bon Antonio, en l'écoutant, avoit eu plus d'une fois les larmes aux yeux, surtout quand il étoit entré dans le détail de l'étude approfondie qu'il comptoit faire de la chimie et de la botanique. Don Alvar s'établit au rez-de-chaussée, et M. Antonio, qui craignoit mortellement l'humidité, fut logé, comme il le désiroit, de l'autre côté du château, au premier, dans un appartement qu'il choisit lui-

même, parce qu'il y vit une grande terrasse de pierre qu'il trouva très-commode pour plusieurs expériences chimiques qu'il vouloit faire à l'air libre. Don Alvar déclara qu'il ne pouvoit dîner qu'à quatre heures; M. Antonio étoit accoutumé à dîner à une heure; de sorte que, pour ne point se gêner mutuellement, il fut décidé que chacun seroit servi séparément dans sa chambre. Le jour suivant, don Alvar fut chez M. Antonio, lui demander des livres et quelques instrumens de chimie. M. Antonio, ravi de ce zèle, lui répondit que le fourgon chargé de tous ces ustensiles, n'arriveroit que le soir: « Mais, ajouta-t-il, vous n'en avez pas besoin chez vous; venez ici me voir faire mes expériences; j'en ferai de très-curieuses et de toutes nouvelles. —Non, non, reprit don Alvar, je veux avoir à moi tout seul un alambic, quelques cornues et des creusets, pour m'exercer à répéter les premières expériences que je vous ai vu faire.... — Mais vous

les rappellerez-vous bien?—Vous verrez.—Il est certain qu'on avance davantage en travaillant soi-même. Vous échouerez peut-être d'abord.—Oh! non, je suis sûr de mon fait. Pendant une quinzaine de jours je veux n'avoir d'autre guide que ma mémoire et mes livres; ensuite vous jugerez de mes progrès...—Ainsi, d'ici là, je ne serai point initié dans vos travaux.—Oh! pas du tout. Enfermé dans ma chambre, je ne vous verrai même pas. S'il me survient quelqu'embarras, je vous écrirai.—Voilà ce qui s'appelle de l'ardeur.—Soyez sûr que j'en suis rempli. —Pourvu que cela se soutienne!—N'en doutez pas.—Eh bien! vous irez loin, je vous le prédis.—C'est mon projet.—Voilà qui est dit. Vous allez travailler de votre côté, solitairement, pendant une quinzaine de jours; c'est justement le temps qu'il me faut pour faire mes expériences particulières; ensuite nous nous réunirons, et je serai tout à vous.»

Après cette convention, don Alvar emporta tous les livres scientifiques que M. Antonio voulut bien lui donner. Avant de quitter son pénétrant mentor, il revint deux ou trois fois sur ses pas, pour lui recommander avec instance de ne pas oublier l'alambic et les cornues, et il laissa M. Antonio extasié de ces merveilleuses dispositions.

Le fourgon arriva. M. Antonio s'empressa d'envoyer à son studieux disciple une ample provision d'ustensiles, et plusieurs drogues qu'il lui avoit demandées. Le soir, M. Antonio descendit dans le parc; il vit avec quelque surprise trois ou quatre grands garçons jardiniers uniquement occupés à courir après des papillons. Il les questionna, et ils répondirent qu'ils avoient reçu de don Alvar l'ordre de lui porter tous les papillons du jardin, morts ou vifs : ils ajoutèrent que toutes les servantes du château étoient occupées de leur côté à recueillir toutes les araignées, tous les petits scorpions, et autres insectes

qu'elles pourroient trouver. « Bon! se dit à lui-même M. Antonio, voilà aussi le goût de l'histoire naturelle... » A quelques pas de là, il vit Pérès sur une grande pièce de gazon, cueillant des herbes. « Que faites-vous donc là, Pérès? lui dit-il. — Je cherche des *graminées*... — Pour don Alvar? — Ah! monsieur, c'est une rage! Vous aviez bien raison de dire que tous ces goûts-là lui viendroient. — Il faut, Pérès, les entretenir avec soin. A propos, a-t-il une loupe? car je sais qu'il fait ramasser une quantité d'insectes... — Il avoit défendu de vous le dire.... — Il ne vouloit pas que j'en fusse instruit? — Eh! vraiment non, il se fait une fête de vous préparer une grande surprise... Il me disoit encore tout à l'heure : M. Antonio sera étrangement surpris dans une quinzaine de jours.... — Réellement? — Sur mon honneur, il m'a dit cela en propres termes. — Ah! ça, Pérès; si par hasard il lui prenoit envie d'écrire à d'autres personnes que celles dont madame la com-

tesse m'a remis la liste, et que je vous ai donnée en partant, il faudroit m'en avertir...—Ah! monsieur, vous pouvez être certain que je vous rendrai compte de tout, avec la sincérité que j'avois pendant le voyage. » Ce sincère Pérès rentra dans le château, afin d'y achever les préparatifs de la fuite secrète de son jeune maître.

Don Alvar s'évada la nuit même, dans une chaise de poste qui l'attendoit à cinq cents pas du château, n'ayant avec lui qu'un petit jockey de seize ans, qu'il avoit ramené d'Angleterre. Il laissa à Pérès une douzaine de billets, qu'il devoit donner successivement à M. Antonio, comme si don Alvar les eût écrits de sa chambre, tantôt pour le consulter sur une expérience, tantôt pour lui demander un livre. Pérès et un autre domestique de confiance de don Alvar devoient seuls entrer dans sa chambre vide, sous prétexte de le servir, et y manger le dîner et le souper qu'ils y portoient. Voilà ce qui fut comploté, et ce qui eut

lieu pendant près de trois semaines, tandis que M. Antonio faisoit ses belles expériences de chimie, sur la terrasse de pierre, et qu'il écrivoit à la comtesse qu'il obtenoit un triomphe complet, et que don Alvar se livroit avec passion à l'étude et aux sciences.

CHAPITRE XLIII.

Don Alvar, courant la poste nuit et jour, fut bientôt arrivé dans le royaume de Grenade. Il avoit su par Pérès, huit jours avant d'en partir, qu'une jolie petite maison, située dans un bois, à quatre lieues du château de Diana, étoit à vendre; et quoiqu'alors il n'eût dans la tête qu'un projet très-vague, il l'avoit achetée secrètement, sous un nom supposé, charmé d'acquérir une petite possession si voisine du séjour habité par Alphonsine. Ce fut là qu'il arriva, sous le nom de *Blimann*. Son

jockey n'étoit pas connu dans cette province. Comme il servoit don Alvar depuis plus d'un an, il savoit déjà passablement bien l'espagnol. Envoyé à la découverte, il revint dire à son maître que don Juan étoit arrivé dans sa terre depuis deux jours. La jalousie ne permit pas à don Alvar de se tenir tranquille dans sa retraite. Il se déguisa de son mieux, mit un habit déguenillé de paysan, une vieille perruque grise, s'appliqua un emplâtre sur l'œil gauche, et fut dans cet équipage rôder autour du château de Diana. Il étoit six heures du soir. Quelle fut sa fureur, quand il aperçut à l'une des portes des cours un palefrenier à la livrée de don Juan, tenant deux chevaux, et qu'il l'entendit dire à un autre domestique : « Je vas attendre mon maître au bout de l'allée d'ormes ; c'est là seulement qu'il remontera à cheval. » Ainsi donc, l'heureux don Juan étoit dans ce château ; Diana le recevoit ; il voyoit Alphonsine ; le mariage étoit donc arrêté ;

il alloit épouser Alphonsine!... Ces idées bouleversèrent don Alvar. « Il faut auparavant qu'il m'arrache la vie, » s'écria-t-il....; et il se cacha derrière la porte, décidé à attendre là son rival. Il y avoit très-peu de domestiques dans le château; il en passa un qui ne remarqua pas don Alvar tapi contre le mur, et gardant un profond silence. Au bout de trois quarts d'heure, don Alvar vit enfin sortir don Juan à pied, et seul. Aussitôt il s'élance vers lui, en disant : « Arrêtez. » Don Juan, jetant les yeux sur cette étrange figure, le prit d'abord pour un pauvre qui demandoit l'aumône; il chercha dans sa poche pour lui donner une pièce de monnoie; mais don Alvar reprenant la parole : « Suivez-moi, lui dit-il, d'un ton menaçant, j'ai un mot à vous dire. » Don Juan, très-surpris, le reconnut. « Je vous entends, dit-il; mais prétendez-vous vous battre avec une béquille? — Je vous demande de vous rendre à huit heures dans le bois d'oliviers. — Je vous le refuse, je

méprise les duellistes, et je n'accepte point de rendez-vous de ce genre; mais je sais me défendre quand on m'attaque; je suis facile à trouver; je me promène seul tous les jours. » Après cette réponse, don Juan continua tranquillement son chemin; don Alvar se retira, la rage dans le cœur. Le lendemain matin, dès l'aurore, il étoit, sans nul travestissement, aux portes du château de don Juan; il se promena plus d'une heure et demie autour de la maison et dans les prés voisins. Tout à coup il aperçut don Juan, l'atteignit, et sans lui dire un mot, le suivit jusqu'à un champ de bruyère éloigné de toute habitation, et environné de bois. Là, il mit l'épée à la main, en criant : « Don Juan, défendez-vous. » A ces mots, don Juan tira son épée, et se mit en défense. Don Alvar fondit sur lui avec impétuosité. Le combat ne fut pas long; la fureur aveugloit don Alvar; son rival, qui conservoit tout son sang-froid, ne vouloit que se défendre; mais don Al-

var, s'enferrant lui-même, reçut un coup d'épée qui lui fit une profonde blessure. Son sang sortit à gros bouillons; il tomba sur l'herbe, et perdit aussitôt connoissance. Don Juan s'empressa d'appliquer et d'attacher son mouchoir sur sa plaie; ensuite il courut appeler du secours. Deux paysans survinrent, et, par ordre de don Juan, portèrent don Alvar dans le château de son adversaire. Don Alvar reprit connoissance, et voyant don Juan au pied de son lit : « Je ne veux point de vos secours, s'écria-t-il... — Calmez-vous, interrompit don Juan; je suis, il est vrai, votre rival; mais Alphonsine a formellement rejeté mes vœux, malgré l'approbation que j'avois obtenue de sa mère. Elle a déclaré, en ma présence, qu'elle ne m'épouseroit qu'avec peine; je me suis retiré, et je renonce sans retour à mes prétentions. Voilà tout le fruit de ma visite d'hier, et ce que je ne devois pas vous dire quand vous m'attaquiez avec arrogance. Maintenant, vous êtes grièr

vement blessé ; une vive inquiétude pourroit, avec votre caractère, rendre votre état mortel, et l'humanité m'oblige à vous déclarer la vérité. »

Ce discours fut en effet pour don Alvar le baume le plus salutaire. Rendu à la vie, et vivement touché de la générosité de son rival, il voulut exprimer sa reconnoissance. Don Juan lui coupant la parole : « Tranquillisez-vous, lui dit-il, ne songez maintenant qu'à rétablir votre santé. J'ai envoyé chercher un chirurgien ; quand je lui aurai vu poser et lever le premier appareil sur votre blessure, je partirai pour Lisbonne, où j'ai encore quelques affaires, et je vous laisserai dans ce château ; bien soigné par mes gens, vous y serez maître absolu jusqu'à votre parfaite convalescence. »

Le chirurgien, qu'on avoit été chercher dans une petite ville voisine, vint, et déclara que la blessure étoit grave, sans être dangereuse. Don Juan, comme il l'avoit annoncé, partit le surlende-

main. Don Alvar, ranimé par l'amour et l'espérance, ne resta que neuf jours au lit; on lui permit ensuite de se lever, et deux jours après, quoiqu'il fût encore foible et très-changé, un nouvel événement le décida à quitter son asile un peu plutôt que le chirurgien ne l'avoit prescrit.

CHAPITRE XLIV.

Don Alvar, averti par son petit espion, son jockey, sut que Diana avoit la rougeole depuis huit ou dix jours, et que, malgré les pleurs et la résistance d'Alphonsine, elle avoit voulu se séparer d'elle dès le second jour de sa maladie, dans la crainte affreuse de la lui communiquer. Elle l'avoit confiée au curé, dont elle habitoit la maison; il avoit fallu donner une femme pour la servir; et la plus simple et la plus ignorante fut celle que Diana choisit,

au grand étonnement des deux autres femmes de chambre de Diana, qui étoient, ce qu'on appelle dans cette classe, des filles *au-dessus de leur état*. Mais Diana préféroit toujours, dans les emplois subalternes, la personne qui n'avoit précisément que le mérite nécessaire pour en bien remplir les devoirs. Mariane ne savoit ni écrire ni lire; elle aimoit le travail; elle étoit pieuse et silencieuse; ce fut elle qui suivit Alphonsine chez le curé. Alphonsine n'avoit pu se résoudre à quitter sa mère, que parce qu'on lui dit, avec vérité, que, par l'inquiétude qu'elle lui causeroit, elle rendroit dangereuse une maladie qui ne l'étoit point. Elle fut donc se mettre sous la garde du curé. La première nuit qu'elle passa dans le presbytère, fut bien douloureuse. Accoutumée depuis sa première enfance à ne s'endormir que sur le sein de sa mère, ou en tenant sa main, elle se trouvoit dans un affreux isolement; et de plus, elle étoit inquiète, malgré tout ce qu'on lui

avoit dit pour la rassurer. Elle passa la nuit à gémir et à pleurer. Elle reçut, le matin, un billet de Diana, qui la calma un peu ; elle ne sortit que pour aller à l'église. Elle y resta toute la matinée, elle y prioit pour sa mère ; elle employa le reste de la journée à lui écrire. Le soir et le lendemain, malgré les bonnes nouvelles qu'elle avoit de Diana, elle étoit si triste et si abattue, que le curé craignit qu'elle ne prît aussi la rougeole. Dans cette idée, dont il crut devoir lui faire part, il lui fit comprendre qu'il faudroit le cacher à Diana ; ce qui seroit facile, puisque Diana ne vouloit la revoir qu'au bout de quinze jours ; et il lui proposa d'écrire une douzaine de petits billets, qui serviroient pour les six premiers jours de sa maladie, et qu'on enverroit à Diana comme à l'ordinaire. « Au bout de six jours, continua le curé, vous pourrez écrire, et nous aurons épargné une funeste inquiétude à dona Diana. — J'aurai bien la force de lui écrire, quoique malade ;

elle-même ne m'a-t-elle pas écrit dès le second jour? — Peut-être serez-vous plus malade qu'elle. — Mais c'est la tromper! — C'est pour l'intérêt de sa santé, et peut-être de sa vie; c'est un tendre ménagement, non une tromperie. » Alphonsine se laissa persuader; elle écrivit les billets, que le curé serra soigneusement. Les jours suivans, Alphonsine, entièrement rassurée sur l'état de sa mère, reprit sa santé et sa fraîcheur, mais non sa gaîté; elle comptoit les jours; et rien ne pouvoit l'amuser durant une absence qui lui paroissoit si longue.

Ce fut le dixième jour de la maladie de Diana que don Alvar, décidé depuis trois semaines à enlever Alphonsine, se détermina à exécuter enfin son dessein, que tout sembloit favoriser. Par les précautions prises par don Juan, son duel n'avoit fait aucun bruit; il n'étoit point connu des gens de don Juan, qui n'avoit pas dit son nom; et lorsque don Alvar reprit sa connoissance, il pria

don Juan de ne l'appeler que M. Blimann; tout le monde crut dans la maison que c'étoit son véritable nom, et qu'il étoit étranger, parce qu'il ne parloit jamais qu'anglais à son jockey. Le chirurgien seul le connoissoit; mais il fut magnifiquement payé; on lui demanda le secret, il le promit, et le garda. Ainsi l'on ne sut, dans le château de Diana, ni au presbytère, que don Alvar avoit quitté Madrid; la comtesse, n'écrivant que très-rarement à Diana, ne lui avoit rien mandé de la rupture du mariage; d'ailleurs, craignant que Diana ne désirât au fond de l'âme l'union d'Alphonsine et de don Alvar, elle n'étoit nullement empressée de l'instruire de cet événement.

Un incident singulier combla de joie don Alvar, en assurant le succès des artifices qu'il se proposoit d'employer. L'appartement de don Juan étoit au rez-de-chaussée; on y porta don Alvar après le duel, afin d'éviter l'embarras de monter un escalier. Le jour où don

Alvar quitta son lit, il voulut écrire. En cherchant des plumes dans un secrétaire, il y vit un billet qu'il eut l'indiscrète curiosité d'ouvrir. Quelle fut son émotion, en y trouvant la signature de Diana! Il lut avec avidité ce billet, écrit à don Juan (et qui, ayant été mis sous une enveloppe, n'avoit point d'adresse), et il le serra précieusement dans son porte-feuille. Don Juan, renonçant à ses prétentions sur Alphonsine, n'avoit pu mettre de prix à cet écrit qu'il oublia de brûler avant de partir.

Tout étant préparé pour l'enlèvement d'Alphonsine, don Alvar, avant la naissance du jour, quitta le château de don Juan pour aller se poster à cheval dans le lieu où il devoit attendre les ravisseurs d'Alphonsine. Ces ravisseurs étoient trois espèces de bandits de Grenade, amis de Pérès, et que ce dernier avoit enrôlés pour cette entreprise.

On savoit qu'Alphonsine alloit tous

les matins à la première messe du curé, à laquelle n'assistoient que sa vieille gouvernante, sa servante, son valet, et cinq ou six bonnes femmes du village. Les trois complices de don Alvar se mirent en embuscade, au point du jour, autour du presbytère. Le curé se rendit à l'église à cinq heures et demie. Vingt minutes après, l'innocente et pieuse Alphonsine, tenant Mariane sous le bras, sortit de la maison. Aussitôt les trois hommes se précipitèrent vers Alphonsine, la saisirent et l'entraînèrent, malgré ses cris et ceux de Mariane; ils la portèrent dans une chaise de poste, qui partit aussitôt au grand galop de six bons chevaux. Alphonsine s'évanouit dès qu'elle se vit enfermée dans la voiture.... La rapidité du mouvement lui rendit l'usage de ses sens au bout de quelques minutes. Elle voulut ouvrir les jalousies de bois de la voiture, mais elles étoient fermées en dehors. La malheureuse Alphonsine poussa des cris lamentables. « Maman!

maman! s'écrioit-elle, où m'entraîne-t-on loin de vous?........ ah! pourquoi m'avez-vous ordonné de vous quitter?.... Maman, que deviendrez-vous en apprenant cet affreux événement? O mon Dieu, prenez pitié de moi!..... » En parlant ainsi, un ruisseau de larmes inondait ses joues; elle se mit à genoux, et les plus ferventes prières calmèrent un peu, sinon sa douleur, du moins l'effroi mortel dont elle étoit saisie.....

Après une heure et demie de marche, Alphonsine entend, autour de la voiture, un grand mouvement, et une voix qui s'écrie : « Arrêtez, brigands, arrêtez!...—Dieu! Dieu! dit-elle, on vient à mon secours!.... » La voiture s'arrête, le bruit redouble; Alphonsine, palpitante de terreur et d'espérance, entend un grand cliquetis d'épées. « Grand Dieu! dit-elle, protégez mes défenseurs!..... » L'idée qu'on se battoit lui glaçoit le sang; toujours à genoux, elle appuya son visage sur le coussin de la voiture,

en mettant ses deux mains sur ses oreilles, pour ne pas entendre les coups redoublés que se portoient les combattans.... Tout à coup la portière s'ouvre; Alphonsine, éperdue, passe subitement de l'excès de la terreur à la joie la plus vive, en voyant don Alvar l'épée à la main, qui lui dit : « Alphonsine, vous êtes libre, j'ai mis en fuite vos ravisseurs.—O mon libérateur! » s'écria-t-elle. Le coupable don Alvar n'entendit pas sans remords cette exclamation, faite avec le ton le plus pathétique; mais Alphonsine, sans défiance et reconnoissante, étoit enfin en son pouvoir; cette idée effaça toutes les autres. « Vous allez, lui dit-il, vous reposer dans une maison voisine; là, je prendrai vos ordres, que j'exécuterai ponctuellement. » A ces mots, il referma la portière, et la voiture poursuivit sa route. Alphonsine bénit le ciel. Un quart d'heure après, on arrive dans la maison. Alphonsine descend de voiture; don Alvar, d'un bras tremblant, soutient sa mar-

che chancelante ; il la conduit dans un salon, y entre, et se trouve tête à tête avec elle.

CHAPITRE XLV.

Malgré son ignorance et sa candeur, Alphonsine éprouva une sorte de frayeur en se voyant seule avec un jeune homme ; mais elle fut distraite de cette pensée par l'inquiétude que lui causa l'extrême pâleur de don Alvar. « Mon Dieu ! lui dit-elle, n'êtes-vous pas blessé ?.... — Oui...., en effet..., je l'ai été...» A ces mots, les pleurs d'Alphonsine coulèrent. « Oh ! quelle sera, dit-elle, la reconnoissance de ma mère !... — Ne vous inquiétez pas, cette blessure ne sera rien, ce n'est qu'une contusion, je n'ai besoin que de repos. — Je vous supplie de me renvoyer chez le curé ; car, si vous devez vous reposer et rester ici, il m'en coûte de vous quitter ;

mais je dois retourner, sans délai, dans l'asile que m'a choisi ma mère. D'ailleurs, le bon curé doit être si inquiet! — A l'instant même où je vous ai délivrée, reprit don Alvar, je lui ai envoyé un courrier qui l'instruira de tout. — A combien de lieues sommes-nous du presbytère? — A quatre lieues. — O ciel! je suis à quatre lieues de ma mère! quelle distance!.... — Mais un homme à cheval pouvant prendre un chemin beaucoup plus court, le courrier que j'ai envoyé sera ici dans une heure. — Cependant, don Alvar, je veux partir tout de suite. — J'en vais donner l'ordre. » En disant ces paroles, don Alvar alloit sonner, lorsqu'on entendit un grand bruit dans la cour. Don Alvar veut sortir pour s'informer de la cause de cette rumeur; Alphonsine, épouvantée, le retient. « Ne sortez pas, s'écria-t-elle, ne m'abandonnez pas!.... » Dans ce moment, un domestique entre brusquement, d'un air effrayé, en contant que, la voiture étant restée atte-

lée à la porte, les brigands sont revênus sur leurs pas, s'en sont emparés, et l'ont emmenée. Don Alvar paroît vouloir courir après eux. Alphonsine se précipite vers lui, le retient par son habit, et le conjure, au nom du ciel, de ne point recommencer un nouveau combat... « Songez, ajouta-t-elle naïvement, que cette voiture est à eux; elle ne vous appartenoit pas. — Mais je n'ai ici qu'un cheval de selle, qui est blessé et hors de service... — Eh bien! j'irai à pied au presbytère..... — Eh! songez-vous que les brigands, possesseurs de la voiture et des chevaux, sont sûrement en embuscade sur le chemin, qu'ils seront peut-être en troupe, et que je serai seul pour vous défendre, avec un domestique très-fatigué du dernier combat? Cependant, partons si vous le voulez; certainement ils ne vous enlèveront qu'après m'avoir ôté la vie... — Non, non, s'écria Alphonsine, l'idée de ces dangers me fait frémir.... Mais, grand Dieu! que deviendrai-je?

que pensera le curé?...—Nous sommes à six ou sept lieues d'une ville; je vais y envoyer chercher des chevaux, une voiture et une escorte, et nous pourrons partir demain. — O Dieu! passer la nuit ici!.... — Eh bien! Alphonsine, que craignez-vous sous ma garde? — Oh! rien; j'y suis bien en sûreté; mais je ne vois point de femmes, et.... — Le jardinier a une fille qui n'est pas ici, car je l'ai demandée en arrivant; elle revient ce soir, et passera la nuit avec vous. — Je pourrois m'en aller à pied la nuit, les brigands ne me verroient pas.... — Soyez sûre qu'il leur seroit alors beaucoup plus facile de vous enlever. Et qui nous guideroit? Les chemins sont affreux, bordés de précipices, et les bois remplis de loups... — Ah! ciel!... Don Alvar, allez donner vos ordres pour cette escorte, et renvoyez encore chez le curé, pour l'instruire de tout ceci..... Il viendra peut-être, ou du moins il m'enverra Mariane...... Je vais moi-même lui écrire.... — Et moi, donner

mes ordres. — Ah! don Alvar, ne me laissez pas toute seule. — Je ne vous quitterai pas un seul instant. Calmez-vous donc... — Ah! que vous êtes bon et généreux!...... » Don Alvar sonne, donne ses ordres en présence d'Alphonsine, recommande bien la diligence; ensuite fait apporter tout ce qu'il faut pour écrire. Alphonsine se met devant une table, prend une plume, et, d'une main tremblante, commence sa lettre au curé. Pendant qu'elle écrit, don Alvar ouvre une fenêtre à l'autre bout de la chambre, et s'assied sur le balcon: il avoit besoin de se fortifier et de s'armer contre tant d'innocence, de bonne foi et de sensibilité; il avoit besoin de se répéter qu'il n'avoit jamais eu le projet de la séduire, qu'il ne vouloit que lui faire connoître son amour, obtenir l'aveu du sien, et l'engager irrévocablement aux yeux du monde, à ceux de Diana même; bien certain qu'après un tel éclat, Inès s'uniroit à lui pour fléchir la comtesse, et que cette derni

n'auroit pas la barbarie de porter le désespoir dans le cœur de Diana, en refusant un consentement qui pourroit seul préserver du déshonneur l'innocence et la vertu. D'ailleurs, don Alvar ne désiroit, ou du moins croyoit ne désirer d'elle qu'une faveur légère de toute autre, mais d'un prix inestimable accordée par elle, ce chaste embrassement, dont la jalousie maternelle privoit l'amitié même depuis la naissance d'Alphonsine! Don Alvar ne connoissoit que cette seule singularité de l'éducation d'Alphonsine; car, comme on l'a dit, jamais Inès et la comtesse ne lui avoient parlé d'elle. Il concevoit bien que la jeune personne de quinze ans et demi qui, par un sentiment de reconnoissance, s'étoit fait un devoir si cher et si sacré d'une telle réserve, même avec une amie de son sexe, ne se décideroit pas facilement à y manquer pour la première fois en faveur d'un jeune homme de vingt ans; mais cette difficulté étoit un attrait si piquant, il

avoit préparé tant d'artifices pour la surmonter, enfin il savoit si bien, au fond de l'âme, qu'Alphonsine vaincue sur ce point seroit entièrement subjuguée, et qu'on pourroit tout obtenir d'elle!... Mais il n'arrêtoit point sa pensée sur les suites de ce premier triomphe; au contraire, pour écarter des remords importuns, il aimoit à se persuader qu'il ne désiroit rien au-delà.

Lorsqu'Alphonsine eut écrit sa lettre (dans laquelle, après avoir conté son aventure, et loué la conduite héroïque de don Alvar, qu'elle appeloit deux ou trois fois son généreux libérateur, elle supplioit le curé de venir tout de suite avec Mariane, et de ne pas oublier de lui apporter les billets du jour, écrits par sa mère), elle appela don Alvar; elle lui donna sa lettre, dont il chargea sur-le-champ un domestique, avec ordre de l'envoyer par un exprès. Il étoit dix heures du matin. Dans ce moment, on vint apporter à don Alvar la réponse du billet qu'il prétendoit avoir écrit au

curé. « Ah! voyons, s'écria Alphonsine avec une vive émotion de joie. — Vous connoissez sûrement son écriture? demanda don Alvar. — Non, répondit-elle; je ne connois que celle de ma mère. » C'étoit bien sur quoi don Alvar avoit compté. « Pour moi, reprit-il, je la connois parfaitement, et l'adresse même est de sa main. — Oh! lisez, de grâce. » Don Alvar lut ce qui suit :

« Monsieur,

» Votre billet me rend à la vie. Comment dona Diana pourra-t-elle s'acquitter de tout ce qu'elle vous doit? Certainement, après sa chère Alphonsine, vous serez désormais l'objet qu'elle aimera le mieux au monde. Nous lui laisserons ignorer cet événement jusqu'au moment où elle reverra cette fille chérie, qui lui fera elle-même tous ces détails. Les brigands qui ont enlevé Alphonsine, afin d'avoir une forte rançon de sa mère, sont certainement sur la route qu'il

» faut parcourir pour revenir ici ; c'est
» pourquoi je n'ose envoyer Mariane.
» Gardez-vous bien, monsieur, de ra-
» mener Alphonsine sans une forte es-
» corte, que vous ne pourrez vraisem-
» blablement avoir que sous deux ou
» trois jours ; en attendant, je vous con-
» jure de ne point la quitter ; elle ne
» peut être dans des mains plus respec-
» tables, et je vous demande ce que sa
» mère imploreroit à genoux, si elle
» connoissoit sa situation. Dona Diana
» est toujours de mieux en mieux, en
» parfaite convalescence ; et pour prou-
» ver à sa fille qu'en effet, depuis trois
» jours, elle n'a plus mal aux yeux, au
» lieu du billet ordinaire, elle lui a en-
» voyé, sur une grande feuille de vélin,
» un bouquet de roses qu'elle a peint,
» avec huit vers qu'elle a écrits au bas,
» ouvrage trop précieux pour que j'ose
» le confier au messager, qui n'est qu'un
» enfant. Ma gouvernante, qui a vu ce
» matin dona Diana, m'a dit qu'elle n'a
» pas l'air d'avoir été malade, et qu'elle

» est très-gaie. Dona Diana lui a donné, » pour Alphonsine, deux beaux ananas » que je vous envoie. Quant à moi, je » braverois tous les périls pour aller fé- » liciter ma chère Alphonsine de sa dé- » livrance, si mon devoir ne me retenoit » ici auprès d'un malade que je dois » administrer cette nuit. D'ailleurs, il » vaut mieux que je reste pour recevoir » les messages de dona Diana.

» Agréez, monsieur, tous mes re- » mercîmens, et l'assurance des senti- » mens avec lesquels j'ai l'honneur d'ê- » tre, etc.

» Garcias Ildefonse de Colmas,
» curé de *** ».

Pendant cette lettre, la crédule Alphonsine levoit les yeux au ciel, joignoit les mains, remercioit Dieu, et pleuroit de joie. Elle relut elle-même deux ou trois fois cette précieuse lettre, qui calmoit presque toutes ses inquiétudes. Le vénérable pasteur, qui possédoit toute la confiance de Diana, l'exhor-

toit à rester, et même deux ou trois jours, et il assuroit qu'elle ne pouvoit être dans des mains plus respectables... Avant même cette assurance, elle étoit si disposée à le croire! Don Alvar, si généreux, si aimable, pouvoit-il n'être pas vertueux? Cependant Alphonsine, sans savoir pourquoi, souffroit en l'écoutant (car elle n'osoit le regarder); elle souffroit, et surtout depuis que, devenue plus tranquille, elle n'étoit plus occupée du désir pressant de retourner au presbytère. Une pensée, très-confuse jusqu'alors, vint s'offrir plus distinctement à son esprit : il revenoit de Madrid, sans doute il avoit reçu la main d'Inès... Mais il n'avoit pas encore dit un mot d'elle.... Cependant on apporta des fruits, du chocolat, et don Alvar présente à Alphonsine deux superbes ananas, qu'elle reçoit avec attendrissement, croyant que Diana les a touchés, et qu'ils sont envoyés par elle. On déjeûne : Alphonsine étoit mélancolique et rêveuse. Don Alvar ne put obtenir

d'elle un seul regard; elle avoit toujours les yeux baissés. Après le déjeûner, don Alvar, rapprochant sa chaise d'Alphonsine, se plaça vis-à-vis d'elle, et si près, qu'Alphonsine fit un petit mouvement pour s'éloigner un peu. Don Alvar contempla pendant quelques minutes ce visage charmant, sur lequel se peignoient l'embarras, l'inquiétude et la pudeur; il se sentit intimidé, attendri!... Après un long silence, prenant la parole : « Alphonsine, dit-il, se peut-il que vous ne m'ayez pas fait encore une seule question sur ma mère, sur Inès, et sur mon prompt retour? » A ces mots, la plus vive rougeur colora les joues d'Alphonsine; et malgré la double mousseline qui couvroit entièrement son sein, on voyoit s'accélérer le mouvement précipité de sa respiration!.... « Ah! don Alvar, répondit-elle d'une voix entrecoupée, ne pensez pas que ce soit par indifférence... — Eh bien! questionnez-moi donc..... — C'est à vous à m'apprendre..... — Quoi?... — Que vous êtes

heureux..., que.... — Oui, je serai heureux!... mais je ne le suis point encore... — Quoi! le mariage n'est pas fait? — Et ne se fera jamais... — Grand Dieu! » Alphonsine joignit les mains, en faisant cette exclamation, et ses yeux se remplirent de larmes.... Don Alvar ne put retenir les siennes; il tombe aux genoux d'Alphonsine.... Elle se lève, se recule, en disant: « Don Alvar, que me demandez-vous? — Votre foi, votre main. — Ma mère seule peut en disposer. — J'ai son consentement. — Que dites-vous? — Douteriez-vous de la sincérité de don Alvar? — O ciel! de quoi me soupçonnez-vous? — Non, non; celle qui n'a jamais déguisé la vérité ne peut avoir une défiance injurieuse.... — Ma mère consent? — Elle désire notre union. — Mais Inès?..... — Inès aime Dazeli. — Elle aime un autre après vous avoir aimé!...— Elle ne m'aimoit que comme un frère... — Aime-t-on autrement? — Oui, ma chère Alphonsine; un époux a le droit d'attendre un autre senti-

ment, mille fois plus vif et plus tendre...
— Mais peut-être n'ai-je pour vous que celui d'une sœur...... — Quel qu'il soit, je m'en contenterai. Asseyez-vous, mon Alphonsine, et daignez m'écouter. Je vous aime depuis le premier instant où je vous ai vue. Je l'avouai à Inès, qui me confia ses sentimens pour Dazeli....
— Vous auriez dû le dire tout de suite à la comtesse. — Je voulois auparavant obtenir le consentement de dona Diana, et je savois qu'elle ne le donneroit que lorsque vous auriez quinze ans. — Mais j'avois quinze ans lorsque vous êtes parti pour Madrid. — Aussi nous parlâmes à ma mère, qui nous approuva, mais en exigeant le secret, à cause de la famille d'Inès, qu'il falloit prévenir. Nous partîmes. Tout s'arrangea. Alors ma mère m'ordonna de venir dans cette province pour solliciter le consentement de dona Diana. Quand j'arrivai au château, où je m'établis, dona Diana étoit au troisième jour de sa maladie, mais ..jà si bien, que je lui écrivis sur-le-

champ pour lui demander votre main... — Eh bien? — Eh bien! voici sa réponse! — Ma mère vous répondit? — Le même jour. — Et de sa main? — Je le suppose. Tenez, voilà son billet. » A ces mots, don Alvar tire de son portefeuille la lettre de Diana, qu'il avoit prise dans le secrétaire de don Juan, et la présente ouverte à Alphonsine, qui, transportée de joie, s'écrie : « Ah! oui, c'est bien son écriture. » Elle lit avec avidité cette lettre, qui s'adressoit à don Juan, et qui contenoit ces mots :

« Vos sentimens, monsieur, me touchent et m'honorent; puisse ma fille les partager! Je le désire, et cependant je veux qu'elle l'ignore; mon approbation seroit un ordre pour elle, et je n'exigerai d'elle, dans cette occasion, que de dire librement sa pensée. »

Alphonsine baigna de larmes cette lettre; elle en baisa les caractères. « Mère

chérie! s'écria-t-elle. C'est ainsi qu'elle s'est conduite quand don Juan a voulu m'épouser; elle m'ordonna de parler en sa présence....—Eh bien! Alphonsine, mon sort est maintenant dans vos mains...—Don Alvar, vous avez eu tort de me montrer cette lettre.....—Comment?—Ma mère vous y confie ses sentimens, en vous disant qu'elle veut que je les ignore.—Mais pouvois-je vous laisser le juste embarras de passer un jour, et peut-être davantage, seule avec un jeune homme de mon âge, qui n'auroit pas eu sur vous ces droits si sacrés?. ...—Maintenant, je suis en effet plus tranquille..... — Ah! vous devez l'être entièrement, si vous ne rejetez pas mes vœux, car alors vous êtes avec votre époux..... — Ecoutez, don Alvar, je dois vous taire mes sentimens jusqu'au moment où je pourrai vous les déclarer devant ma mère, ainsi ne m'interrogez point.....—Quoi! lorsque vous savez que dona Diana *désire* que vous partagiez mon amour...

— Votre *amour*..... — Oui, l'amour, c'est le nom du sentiment que j'ai pour vous...—Je ne connoissois que l'*amour* maternel et l'*amour* filial... — L'*amour*, sans nulle épithète, exprime ce que vous m'inspirez, ce qu'on n'éprouve qu'une fois, ce que je ne ressentirai jamais que pour vous. — Ma mère sera peut-être fâchée que vous m'ayez appris cela. — Cette crainte est ridicule; relisez donc cette phrase de sa lettre : *Puisse ma fille partager vos sentimens!*—Mais on peut partager un sentiment sans en savoir le nom. » A cette réponse ingénue, don Alvar, voulant dissimuler son attendrissement et sa joie, garda un moment le silence; ensuite reprenant la parole : « Parlez donc, Alphonsine, dit-il; si vous m'aimez, rendez-moi le plus heureux des hommes; dites que vous ne vous opposerez point à mon bonheur. — Vous en êtes sûr, puisque je sais que ma mère le désire.—Je ne veux point vous devoir à l'obéissance; ainsi je renon-

cerai à toutes mes prétentions, si vous ne m'aimez pas. — Attendez que nous soyons en présence de ma mère; alors, don Alvar, je répondrai à toutes vos questions sur mes sentimens; d'ici là je ne vous dirai pas un mot qui puisse vous les faire soupçonner, et je vous prie de ne plus parler des vôtres. » Elle prononça ces paroles d'un ton si ferme, que, malgré la douce et la tendre expression de sa physionomie, don Alvar n'osa pas insister dans ce moment. « Je me soumets, dit-il; mais si vous saviez combien vous m'affligez!.....—Songez donc, reprit Alphonsine, que dans quelques jours vous saurez tout. — Mais ce sera peut-être mon arrêt!...—Pourquoi donc vous inquiéter ainsi?......— C'est une crainte bien naturelle......— Ah! point du tout...... Don Alvar, je vous en conjure, parlons d'autre chose. » Don Alvar soupira, et ne répondit rien. Alphonsine, pour changer de conversation, lui demanda comment il avoit su que les brigands l'avoient enlevée.

Il conta que, depuis son arrivée, sachant qu'Alphonsine étoit chez le curé, il alloit tous les matins à cheval au bas de la montagne, pour voir seulement la maison qu'elle habitoit; que ce jour même, il y étoit arrivé un quart d'heure après l'enlèvement; qu'instruit de cet événement par des paysans, il avoit aussitôt suivi la trace des ravisseurs. Comme il terminoit ce récit, on vint avertir que le dîner étoit servi. Après le dîner, Alphonsine voulut aller passer deux heures seule dans la chambre qui lui étoit destinée. A côté de cette chambre, étoit un petit cabinet que don Alvar s'étoit réservé, non avec l'intention d'entrer dans la chambre, mais pour épier Alphonsine, ou, pour mieux dire, afin de ne la pas perdre de vue. Il fut d'abord donner quelques ordres à ses gens; ensuite il revint se cacher dans le petit cabinet, d'où il pouvoit parfaitement voir Alphonsine sans en être aperçu; il la vit à genoux, priant avec la piété d'un ange. Au bout

d'un quart-d'heure, ayant achevé tout bas des prières qu'elle disoit tous les jours, Alphonsine serra plus fortement ses mains jointes, en levant la tête avec une expression sublime. Ses longs cheveux tombèrent sur ses épaules, le coloris de ses joues prit un nouvel éclat, et fixant vers le ciel ses beaux yeux baignés de pleurs: « O mon Dieu, dit-elle, nous nous aimons tant, que, malgré sa vertu et mes bonnes intentions, je crains que nous ne manquions à quelque devoir...... Guidez-nous, mon Dieu, inspirez-nous! Je sens qu'il ne devroit pas me presser de lui déclarer ce qu'il ne m'est permis de lui dire qu'en présence de ma mère; et cependant il m'en coûte de me taire! Mon Dieu, éloignez de moi cette tentation, ou donnez-moi la force d'y résister! que Diana retrouve son Alphonsine digne de toute sa tendresse!..... Il n'est pas encore mon époux, et le saint nœud du mariage peu seul autoriser cet amour que nous avons l'un pour l'autre;

jusque-là nous devons le modérer, et n'en point parler. O mon Dieu, je l'aime trop, je le sens. Secourez-moi, ô mon père! ne permettez pas que je m'écarte un seul instant de la pudeur, de la réserve et de la modestie que doit avoir la fille de Diana!...... »

Don Alvar ne perdit pas un mot de cette touchante prière; elle lui inspira un si pressant remords, qu'il ne put en entendre davantage. Inondé de pleurs; trop indigne, par sa conduite, du bonheur d'être aimé ainsi pour en jouir, bouleversé par mille sentimens contraires, il s'arracha du cabinet, et fut s'enfermer dans sa chambre. Là, se jetant dans un fauteuil: « Ah! s'écria-t-il, qu'ai-je fait! oh! quelle est donc la pureté de cet être angélique, puisque je suis un monstre à mes propres yeux, pour avoir voulu obtenir d'elle, quoi?... un simple aveu du sentiment que je lui connois, et un seul embrassement fraternel!... Voilà tous mes désirs, voilà l'unique but de tout ce que j'ai fait.....,

et jamais suborneur n'éprouva de si cuisans remords..... Ah! puis-je m'applaudir du sentiment qu'elle a pour moi! elle croit mon cœur aussi pur, aussi vertueux que le sien; toute ma félicité n'est fondée que sur son erreur et sur mes artifices!...... Hélas! il falloit la mériter, et non devenir son ravisseur, et la tromper...... Si je m'en croyois, j'irois me jeter à ses pieds, lui tout avouer, la reconduire sur-le-champ au presbytère..... Elle me pardonneroit, mais elle ne m'aimeroit plus...... Non, il faut l'engager à ses propres yeux, il faut qu'elle croie que l'honneur même l'oblige à m'épouser... Il est possible qu'elle puisse ignorer à jamais mes stratagêmes; le curé et Diana même sentiront qu'on doit les lui cacher, si l'on veut qu'elle me donne sa foi; et pourroit-on ne pas le vouloir, après son enlèvement et ses sentimens pour moi?... Dans deux jours j'enverrai un courrier à Inès, pour l'instruire de tout; ma mère accourra, tout s'arran-

gera... Alphonsine sera mon épouse... D'ici là, développons l'amour dans ce cœur ingénu. Oh! si sa passion peut égaler la mienne, qu'aurai-je à craindre? ne serai-je pas sûr de triompher de tous les obstacles, de maîtriser tous les événemens?..... » Ce fut ainsi que, malgré tous ses remords, don Alvar finit par former le projet de se rendre plus coupable encore. Le repentir qui n'est inspiré que par l'excès et les inquiétudes de la passion, ne produit que des inconséquences et de nouvelles folies.

Don Alvar fut doucement frapper à la porte de la chambre d'Alphonsine; elle répondit, sans ouvrir, qu'elle ne sortiroit plus de sa chambre. La porte n'avoit point de verroux; don Alvar mit un passe-partout dans la serrure, et entra. Alphonsine parut fâchée. « Don Alvar, dit-elle, jusqu'à ce que vous me reconduisiez au presbytère, je veux rester dans la retraite, et seule dans cette chambre.—Et moi, reprit don Alvar, je veux obéir aux ordres de notre

pasteur, qui m'a recommandé de ne pas vous quitter un instant. Je serai près de vous jusqu'à la nuit; alors la fille du jardinier sera revenue, elle s'enfermera avec vous, et je serai tranquille. Je ne puis supporter de vous savoir absolument seule dans cette maison déserte, et dans une chambre qui n'a point de sonnette.... Enfin, je réponds de vous, vous êtes sous ma garde..... — Il est vrai, mais..... — Je vous le répète, ce sont les ordres du curé; laissons-nous guider par notre vénérable pasteur; n'ayons pas, à nos âges, la présomption de nous conduire d'après nos propres idées....... — Ah! c'est parler avec sagesse, ce langage est digne de vous; mais sûrement notre pasteur ne me blâmeroit pas de rester ici en silence. — Songez donc que votre porte ferme mal; qu'un inconnu, qu'un homme, peut tout à coup entrer dans votre chambre...... — Ah! Dieu! vous avez raison, allons dans le salon..... Mais durant la nuit j'aurai bien peur,

malgré la jardinière..... — Je veillerai avec deux domestiques, nous passerons toute la nuit en sentinelles à votre porte. — Que ne faites-vous pas pour moi! — Ah! ne m'en remerciez pas! » A ces mots, don Alvar, saisissant la main d'Alphonsine, l'entraîne, et la conduit dans le salon. Dans ce moment on apporta des lumières, car le jour étoit tout à fait à son déclin. Don Alvar s'assit sur un canapé, à côté d'Alphonsine. Il ne lui dit pas un mot de son amour, il ne lui parla que de Diana, et ce fut avec enthousiasme. « Oh! qu'il m'est doux, don Alvar, s'écria-t-elle, de vous entendre parler ainsi de ma mère! — Et si vous n'y mettez pas obstacle, reprit-il, ne suis-je pas son fils?..... Pourrois-je ne pas chérir celle qui m'a choisi pour votre époux, celle qui vous a donné la vie, et dont vous avez les traits charmans et le son de voix enchanteur? Vous m'avez défendu de vous parler de mon amour, mais m'empêcherez-vous de vous exprimer ma

tendresse pour Diana ? — Oh ! non, non. — Qu'elle est belle ! Diana !.... comme ses grands yeux bleus sont touchans ! comme son regard est pur et céleste !... Jamais je ne l'entendis parler sans émotion, sans tressaillir. Je ne confondois pourtant pas sa voix avec la vôtre ; mais elle lui ressemble tant !.... Et cette taille majestueuse que vous aurez dans quinze ans !... Quand je regarde Diana, je me dis : Je vois Alphonsine dans l'avenir...... Oh ! que Diana m'est chère... — Ah ! don Alvar, c'est surtout sa tendresse pour moi dont il faut me parler ; mais qui pourroit la peindre ! — N'exister que pour vous, ne voir que vous dans l'univers, oublier ou dédaigner tout ce qui n'est pas vous, n'avoir pas un projet, pas une pensée dont vous ne soyez l'objet... — Ah ! voilà bien ma mère !... — Je ne parlois plus d'elle... »
A ces mots, Alphonsine, vivement émue, leva les yeux avec timidité ; ses regards rencontrèrent ceux de don Alvar ; elle rougit, et détourna la vue...

«Vous regarder avec ravissement, poursuivit-il, et cependant avec un trouble inexprimable; ne pouvoir même entendre prononcer votre nom sans éprouver un battement de cœur à la fois pénible et délicieux.... — Don Alvar, interrompit Alphonsine d'une voix basse et tremblante, vous oubliez ma prière. — Quoi donc? — Vous me parlez de l'amour. — Ah! si vous le reconnoissez, vous l'avez donc senti!.... Répondez... Alphonsine... Vous vous taisez... Juste ciel! ce n'est peut-être pas moi.... — Eh! quel autre pourrois-je aimer!...»

Une naïveté échappée de premier mouvement ne suffisoit pas à don Alvar; il vouloit obtenir un aveu positif et volontaire; il vouloit qu'Alphonsine lui sacrifiât formellement le devoir qu'elle s'étoit imposé. Il ne l'avoit point encore vue si touchée, si troublée.... Il contint ses transports, dissimula ses espérances, et lui proposant une promenade, il l'entraîna dans les jardins, qui étoient vastes et d'une grande beau-

té. Alphonsine trembloit. Ce langage séducteur, si nouveau pour elle, ne faisoit que trop d'impression sur son cœur; elle se disoit en secret, que don Alvar étoit son libérateur, qu'il seroit son époux. Nulle autre idée ne se mêloit à cette dangereuse pensée!.... Mais aussitôt qu'elle fut dans le jardin, la nuit et l'obscurité calmèrent sa vive agitation... Don Alvar la conduisit dans un bosquet de roses et de citronniers: cette odeur délicieuse lui rappela sa mère, et l'île charmante où elle avoit goûté des plaisirs si purs. Ces nouvelles sensations changèrent toutes ses idées, et les souvenirs les plus touchans achevèrent de la rendre entièrement à elle-même. « Oh, comme l'air est embaumé, dit don Alvar! Oui, reprit Alphonsine! restons ici, nous y sommes si bien!... — Entendez-vous le doux murmure de la fontaine et du ruisseau?.... Alphonsine!.... Ah! s'il m'étoit possible de vous peindre ce que j'éprouve! Si vous pouviez partager cette impression ravis-

sante! — Je la partage, interrompit-elle; et comme vous, don Alvar, je ne puis en exprimer le charme.... » Ces paroles enivrèrent don Alvar. Il étoit bien loin d'en pénétrer le véritable sens.... Il tombe aux genoux d'Alphonsine. « Relevez-vous, lui dit-elle.... — Non, non, laissez-moi dans cette attitude.... L'amour la préfère à toute autre... — Je m'en doutois.... Don Alvar, si vous me parlez encore d'amour, j'irai me renfermer sur-le-champ dans ma chambre, et je n'en sortirai que pour partir. Quand on a fait une promesse, comment peut-on y manquer ainsi? Vous m'étonnez et vous me fâchez. Relevez-vous donc... » Ce discours, prononcé du ton le plus calme et le plus décidé, confondit don Alvar. Plein de surprise et de dépit, il se remit sur le siégé de gazon, et garda le silence. Alphonsine fit seule les frais de la conversation; elle ne parla que de la joie qu'elle auroit de revoir le curé, de le questionner sur Diana, et de recevoir le charmant

bouquet peint qu'elle lui avoit envoyé. Don Alvar ne répondoit que par monosyllabes. Au bout d'une heure, il proposa de faire le tour du jardin; elle y consentit. Le temps étoit obscur et chargé de nuages. Cette nuit, dit Alphonsine, semble faite pour le mystère.... Cette réflexion, exprimée avec l'accent d'une vive sensibilité, pétrifia don Alvar. « Comment? reprit-il.—Oui, je suis sûre que l'on fera bien des heureux durant cette nuit obscure! Cela est doux à penser! — De grâce, Alphonsine, que voulez-vous dire? — Quand, dans votre première jeunesse, la comtesse vous conduisoit dans de pauvres chaumières, ne vous y menoit-elle pas secrètement la nuit? » A ces mots, don Alvar sourit, et cependant ses yeux se remplirent de larmes.... Il auroit voulu se prosterner devant cette angélique créature, qu'il lui étoit aussi impossible de deviner que de séduire. Il répondit de manière à la confirmer dans l'idée qu'il avoit en effet passé les plus belles

nuits d'été de sa vie à faire l'aumône. De-là il parla de la charité chrétienne; il en parla bien, car son âme étoit naturellement noble et sensible. Cet entretien charma Alphonsine. « Que j'aime à vous entendre? dit-elle; que nos cœurs se ressemblent! — Non, non, chère Alphonsine, rien ne vous ressemble!... Je n'ai ni votre raison ni vos vertus...—J'applaudirai toujours à votre modestie, don Alvar; mais ne me dites jamais que vous êtes moins sensible que moi...» A ces mots, don Alvar, touché jusqu'au fond de l'âme, serra avec transport le bras qu'il tenoit sous le sien. Dans ce moment, on se trouva sur le bord d'une petite rivière; Alphonsine parut enchantée en apercevant des bateaux. Don Alvar, espérant tout dans la disposition où elle étoit, d'une promenade sur l'eau, la fit embarquer dans un bateau charmant, couvert d'un treillage garni de fleurs odoriférantes, et dans lequel on étoit séparé du batelier par un grand voile de mousseline. A peine Alphonsine

eut-elle mis le pied dans le bateau, qu'elle se rappela la promesse solennelle qu'elle avoit faite à sa mère, de se mettre à l'écart dans un bateau, si jamais elle s'y trouvoit sans elle, afin de ne penser qu'à ses bienfaits et à sa tendresse. Don Alvar, en entrant dans la barque, soutenoit Alphonsine, qui se récria sur l'agrément de ce joli bateau. Elle remercioit don Alvar de cette attention charmante. « Ah! que je suis heureux! » dit-il. Son expression, sa voix entrecoupée, troublèrent Alphonsine. Elle étoit encore debout, soutenue par don Alvar. Dans ce moment, des clarinettes et des cors, placés dans un bateau de suite, firent entendre une musique voluptueuse; mais Alphonsine n'avoit l'idée que d'un genre sublime de volupté; toute musique tendre et touchante, loin d'amollir son âme, ne pouvoit que l'élever!.. Elle s'arracha du bras de don Alvar, fut s'asseoir à l'extrémité de la barque, en tournant le dos à don Alvar. « Que faites-vous donc? lui dit-il. — Je vous conjure,

reprit-elle, de ne me point troubler, de ne me pas distraire.... —Comment ?— Je vous demande instamment de ne me point parler tant que nous serons sur l'eau.... — Que signifie cet étrange caprice?.... — Ce n'est point un caprice, c'est une promesse; c'est un vœu.... — Une promesse?... — Oui, une promesse que j'ai faite à ma mère..... — Quelle folie! — De grâce, taisez-vous. Je vous avertis que je n'écouterai plus que la musique, et que je ne dirai plus, durant toute la promenade, une seule parole. » Don Alvar, outré, s'assit, et l'humeur qui le dominoit lui fit garder le plus profond silence. Pendant ce temps Alphonsine recueillie, tournant toujours le dos à don Alvar, écoutant avec délire la musique, ne pensa en effet qu'à Dieu et à sa mère. Don Alvar donna l'ordre aux bateliers d'abréger la promenade. On aborda au bout d'une demi-heure, don Alvar se promettant bien de ne pas faire une seconde partie de ce genre. Les nuages

étoient dissipés, la lune et les étoiles répandoient sur le jardin la plus douce lumière; don Alvar, en sortant du bateau, fut plus frappé que jamais de la beauté ravissante d'Alphonsine, du calme répandu sur toute sa personne, et de l'expression céleste de sa physionomie. Elle donna le bras à don Alvar, sans le regarder; elle éleva les yeux vers le ciel, les y fixa, et ne répondit à tout ce que lui disoit don Alvar qu'avec autant de distraction que de brièveté. Don Alvar prit le parti de rentrer dans la maison. Tandis qu'on servoit le souper, don Alvar, qui avoit une belle voix, prit une guitare et chanta, en s'accompagnant, une romance passionnée, qu'il avoit composée pour Alphonsine; mais elle l'interrompit au milieu du premier couplet. « Quoi! s'écria-t-elle, vous chantez des paroles d'amour : c'est une impiété; c'est profaner la musique, qui ne doit célébrer que Dieu!... » Don Alvar jeta sa guitare avec colère, en disant : « Tout doit donc

tourner contre moi.... » On se mit à table. On vint dire alors, en présence d'Alphonsine, qu'on ne pourroit avoir l'escorte que le surlendemain. Alphonsine s'en affligea beaucoup; et après le souper, elle voulut sur-le-champ rentrer dans sa chambre. Don Alvar demanda vainement un moment d'entretien. « Eh quoi! Alphonsine, dit-il, la journée sera écoulée sans que vous m'ayez donné une seule preuve d'amitié.... — Pourriez-vous me croire ingrate? — Alphonsine!.... je souffre; je suis réellement bien malade ce soir... — O ciel! En effet, vous êtes changé! Ce combat, cette blessure.... Vous me disiez qu'elle étoit si légère... — J'ai de la fièvre. — Ah! que vous m'inquiétez!... — Le bonheur me guériroit.... Si vous vouliez.... — Parlez, don Alvar; que puis-je faire? — M'accorder ce qu'on n'a jamais refusé à un ami.... — Eh bien! — Me permettre de vous embrasser.... » Cette demande parut à Alphonsine si extraordinaire et

si téméraire, que ne trouvant point de termes pour exprimer sa surprise, elle resta muette. Don Alvar concevant quelqu'espoir. « Oui, poursuivit-il, je ne vous demande que de me permettre d'appuyer un instant ma joue sur la vôtre.... — Don Alvar, si vous n'étiez pas malade, je vous quitterois sans vous répondre. Je sais qu'une jeune fille manque à la pudeur quand elle accorde à un homme une telle marque d'amitié. D'ailleurs, vous n'ignorez pas que je n'ai jamais embrassé que ma mère; que j'ai refusé d'embrasser la vôtre et Inès.... Nulle mère n'a pu faire pour sa fille ce que la mienne a fait pour moi : il est bien juste que je lui réserve une preuve particulière de tendresse.... — Ainsi vous n'embrasserez jamais votre époux ? — J'ignore les droits que donne le mariage, et les devoirs d'une épouse : ma mère m'en instruira, et je les remplirai. — Vous refusez ce léger témoignage d'affection à celui que votre

mère a choisi pour votre époux? — Vous devez ce choix à son estime, et vous ne mériteriez plus cette préférence, si vous me pressiez davantage de faire une semblable action. » A ces mots, prononcés avec toute la froideur et toute la fierté de l'indignation, Alphonsine sortit sans attendre de réponse, et elle fut s'enfermer dans sa chambre.

Don Alvar, atterré, humilié, désespéré, resta quelques instans immobile à sa place; ensuite, tombant, sur le canapé: « Voilà donc, dit-il, ce que j'ai recueilli de tant de ruses, de mensonges, de stratagêmes! voilà tout ce qu'a pu produire un plan de séduction si longtemps médité! son indignation et sa colère!... Quoi donc, à quinze ans, avec de l'amour, avec tant d'ignorance et de crédulité, elle résiste à tout!.... Elle est en mon pouvoir, elle me croit, elle m'aime, elle n'a pour se défendre que son innocence et une morale religieuse; et la simple droiture de ses raisonnemens, toujours conséquens, toujours

fondés sur des principes invariables, déjoue tous mes artifices! Que font les sophismes, auprès de celle qui agit par persuasion, par sentiment, et qui croit à la sainteté des devoirs qu'on lui a prescrits? Nul langage contraire à cette foi si vive ne sauroit l'ébranler; il ne peut que la surprendre et la révolter... Mais, par quelle magie cet être incompréhensible, si bien organisé, si sensible aux beautés de la nature, qu'elle a connue si tard, et au charme de la musique, n'a-t-elle pas une seule sensation dont l'amour puisse profiter?.... Qu'ai-je obtenu de la première vivacité de sa reconnoissance? Loin d'avoir rien gagné durant cette première journée, j'ai perdu dans son cœur.... Que puis-je espérer pour demain? C'est elle qui me domine, qui m'intimide, qui me maîtrise! Il ne me reste que des remords accablans, un découragement qui me tue, une passion qui me consume, et des inquiétudes désespérantes!.... » En disant ces paroles, don

Alvar ne put retenir ses larmes.... Honteux de sa foiblesse, il voulut se lever pour aller respirer l'air dans le jardin; mais ses jambes, tremblantes, ne purent le soutenir : il avoit véritablement une fièvre brûlante. Il fut obligé de sonner, et de s'appuyer sur un domestique pour aller dans sa chambre. Il se mit au lit. A peine étoit-il couché, que la petite jardinière vint demander de ses nouvelles de la part d'Alphonsine. Don Alvar, attendri, ne voulut pas troubler le sommeil de la douce et sensible Alphonsine. Il fit dire qu'une petite promenade dans le jardin avoit dissipé son mal de tête, qu'il n'avoit point de fièvre, et qu'il étoit parfaitement bien.

Don Alvar, certain qu'il seroit malade plusieurs jours, projeta de s'établir le lendemain sur une chaise longue, se flattant qu'il arracheroit à la pitié la faveur si ardemment désirée, qu'il n'avoit pu obtenir de l'amour. Mais Alphonsine ignoroit-elle qu'il n'est pas permis, pour

produire un bien, de faire une action condamnable ? Elle étoit bien ignorante (au jugement des esprits raffinés) ; car elle ne savoit que ce qu'il faut savoir pour se bien conduire; mais cette science, pour laquelle on n'a point institué de prix, cette science, apparemment beaucoup moins importante que toutes les autres, elle la possédoit d'autant mieux, que sa mémoire, son esprit et son cœur en étoient uniquement occupés.

Tandis que don Alvar, tourmenté, bouleversé par une passion impétueuse, étoit livré aux plus violentes agitations, l'innocente et paisible Alphonsine, suivant sa coutume, se rendoit compte tous les soirs des actions de sa journée. Cet examen de conscience fut le plus long qu'elle eût fait de sa vie. Tant d'événemens, et un sentiment nouveau, exigeoient la méditation la plus approfondie. Ne falloit-il pas se rappeler avec détail tout ce que don Alvar avoit fait pour elle, tout ce qu'il avoit dit ? Sa mémoire, sur ce point, fut très fidèle ;

mais elle avoit oublié presque toutes ses réponses; elle se persuada, de bonne foi qu'elle n'en avoit fait que de conformes à son intention sincère de lui taire ses sentimens jusqu'au moment où elle pourroit les lui exprimer en présence de Diana. Ces pensées, et beaucoup de prières, l'occupèrent jusqu'à deux heures du matin; la petite jardinière étoit depuis long-temps couchée et endormie sur un lit de sangle placé au milieu de la chambre; tout étoit parfaitement calme dans la maison depuis plus de trois heures. Alphonsine, vaincue enfin par le sommeil, alloit se coucher, lorsqu'elle crut entendre du bruit dans le corridor. Elle eut peur, et appela la jardinière. Mais sa douce et tremblante voix ne la réveilla pas..... Cependant elle entend distinctement que plusieurs personnes marchent à pas précipités..... Glacée de crainte, elle tombe sur une chaise....... Nous verrons, dans le chapitre suivant, si sa crainte étoit fondée.

CHAPITRE XLV.

La porte s'ouvre avec fracas; et que devient Alphonsine, en apercevant sa mère, suivie du vénérable curé !......... Elle s'élance dans les bras de Diana; la joie lui ravit l'usage de la parole, et ses larmes la suffoquent ! Diana la presse avec transport contre son sein : elle la connoît assez pour être bien certaine qu'elle la retrouve parfaitement pure !... D'ailleurs, l'accueil même qu'elle recevoit l'auroit entièrement rassurée, si elle avoit pu concevoir quelques craintes. Dans une jeune personne, religieusement élevée, une première faute porte toujours une première atteinte à la tendresse filiale..... « Partons, ma fille, dit Diana, partons sans différer..... — Ah maman ! s'écria Alphonsine, faisons réveiller don Alvar; il sera si heureux de vous voir; je lui dois tant !...... — Ma

ille, reprit Diana, don Alvar vous a trompée..... — Lui! don Alvar!..... — Lui seul est l'auteur de votre enlèvement.....—Non, non, maman; des brigands m'ont enlevée, et don Alvar est mon libérateur; je l'ai mandé à M. le curé..... — Moi? reprit le curé, je n'ai reçu aucun message. — Mais vous avez répondu? — Jamais. — Voici votre lettre.—Cette lettre est fausse, elle n'est pas de mon écriture.....—Grand Dieu! Ah! maman, qu'il étoit indigne du billet qu'il a reçu de vous!.....—Quel billet? Celui-ci, dit Alphonsine en le tirant de son sein.—Oui, le billet est de moi, j'ignore comment il a pu s'en emparer; c'est à don Juan que je l'écrivis..... » A ces mots, Alphonsine pâlit, et retomba sur sa chaise, sans proférer une parole; elle ne savoit point de langage, elle ne connoissoit point d'expressions capables d'exprimer sa surprise, son indignation, sa douleur..... Diana la prit dans ses bras, et lui prodigua les plus tendres caresses. Alphonsine se jeta à ses pieds,

en s'écriant : « O maman, que je suis coupable! Je l'aimois!.....—Non, mon enfant, tu n'as rien à te reprocher; tu le croyois sincère et vertueux..... — Partons, maman, reprit Alphonsine, hâtons-nous de quitter cette odieuse maison!...» En disant ces paroles, elle se relève, Diana la soutient, ou pour mieux dire, la porte dans ses bras; on sort précipitamment; on traverse une partie du jardin; on ouvre une petite porte, on entre dans le bois, on y trouve une voiture attelée, Alphonsine y monte avec sa mère et le curé, et l'on part. Alphonsine, baignée de larmes, s'appuie sur l'épaule de sa mère; rassurée sur sa conduite par elle et par le curé, ses pleurs coulent encore, mais avec moins d'amertume. Bientôt le sommeil fermant ses yeux appesantis, elle s'endort doucement sur le sein maternel, dans lequel il semble qu'elle ait déposé sa douleur et tous ses ressentimens.

Que dis-je? Quelle indignation peut égaler celle d'une bonne mère dont on

a voulu corrompre la fille!..... Diana, qui avoit montré tant d'indulgence pour les fureurs et pour les crimes de don Sanche, n'en avoit aucune pour le ravisseur d'Alphonsine, elle ne pensoit à lui qu'avec horreur; il étoit à ses yeux le plus criminel et le plus inexcusable de tous les hommes; elle le haïssoit avec toute l'énergie de l'amour maternel outragé.

En arrivant au château, la mère et la fille se couchèrent; Alphonsine, accablée de lassitude, pleura d'attendrissement et de joie, en se retrouvant dans son petit lit, à côté de sa mère. « Ah! maman, s'écria-t-elle, ne m'éloignez plus de vous! Sous votre garde, votre Alphonsine sera toujours heureuse, et en sûreté. »

Alphonsine dormit paisiblement sept ou huit heures. Aussitôt qu'elle fut levée, Diana eut avec elle une longue conversation: « C'est la bonne Nugua, lui dit-elle, qui a tout découvert. Tu sais que son frère Lorenzo doit se ma-

rier incessamment; eh bien! celle qu'il épouse est précisément la fille aînée du jardinier de la maison où l'on t'a conduite. — Apparemment la sœur de la petite fille qui couchait dans ma chambre.....—Lorenzo savoit, par sa future, que la maison venoit d'être vendue à un jeune Anglais, qui se nommoit M. Blimann, et qui est sûrement don Alvar.... —Le malheureux! que de mensonges il a faits!......—Le vice ne sauroit se passer du mensonge. L'imposture accompagne nécessairement toute mauvaise action...... Lorenzo devoit aller hier au soir voir sa future, mais elle vint chez Nugna à deux heures après midi; elle lui dit en confidence, qu'on avoit délogé le jardinier, qui se trouvoit relégué, pour quelques jours, dans une petite serre, tout à l'extrémité du jardin, avec ordre de n'en point sortir, parce qu'il y avoit maintenant dans la maison une jeune dame qui vouloit se cacher........ —Oh! quelle fausseté!....—Une heure après, Nugna apprit ton enlèvement, elle

eut aussitôt des soupçons de la vérité, elle fut chercher le curé pour lui tout dire, mais il était venu m'instruire de cet affreux événement, et nous n'étions ni l'un ni l'autre au château!..... Juge, mon Alphonsine, de tout ce que j'ai souffert durant cette horrible journée.... — O mon Dieu!..... Et j'étois presque tranquille, tandis que vous gémissiez!... —Je serois morte, si je n'avois pas toujours été en mouvement. Pendant que Nugna me cherchoit vainement, j'avois été déjà au château de don Juan (car je soupçonnois tout); je questionnai les gens de don Juan, je versai l'or à pleines mains. J'appris que don Juan s'étoit battu avec un jeune homme, qu'il avoit ensuite recueilli et gardé chez lui pendant dix jours, mais les domestiques s'obstinèrent à me soutenir qu'ils avoient oublié le nom de ce jeune homme.—Et comment don Juan, qui est honnête, a-t-il pu se battre?.....—Je t'expliquerai cela une autre fois. On me dit le nom du chirurgien qui avoit soigné le jeune homme malade. Je

me rendis dans la petite ville qu'il habite. Il n'étoit pas chez lui, je l'attendis longtemps, il vint enfin; je l'interrogeai, je lui demandai le nom du jeune homme, en l'instruisant de mon malheur. Alors il ouvrit un tiroir, remit au curé, qui étoit avec moi, vingt-cinq pièces d'or, en disant : J'ai reçu, par dessus le salaire de mon traitement, cette somme pour me taire. La voilà, faites-la rendre à don Alvar, c'est lui que j'ai traité........ Je ne doutai point alors que don Alvar ne fût le ravisseur; et je frémis, en pensant qu'il t'avoit peut-être conduite à Madrid!..... Ta voiture a sûrement passé par les bruyères et par le chemin de traverse, toujours désert, surtout si matin. J'étois décidée à partir pour Madrid; je revins chez moi, la mort dans le cœur, pour prendre des chevaux, il étoit minuit; je m'évanouis pour la seconde fois en montant l'escalier......— Oh! le méchant qui vous a causé tant de peines..... — On me porta sur mon lit. Pendant ce temps, le curé écoutoit la

bonne Nugna. Il accourut, transporté de joie. Madame, me dit-il, ranimez-vous, la chère enfant n'est qu'à trois ou quatre lieues d'ici, j'en ai la certitude... Ah! partons, m'écriai-je. Aussitôt je repris mes forces, je me levai. Nous partîmes à une heure après minuit. Lorenzo nous avoit donné une clef du jardin; il monta derrière la voiture, et nous servit de guide. Nous voulions arriver sans bruit, dans la crainte qu'on ne te fît évader en te donnant quelque fausse alarme. Lorenzo nous mena chez le jardinier, que nous réveillâmes et auquel je promis cent ducats s'il me conduisoit près de toi; ce fut ainsi que je retrouvai mon enfant, et tout mon bonheur..... »

Ces détails mirent le comble à la juste indignation d'Alphonsine, d'autant plus que ne croyant plus un mot de ce que don Alvar lui avoit dit, elle pensoit qu'il étoit aimé d'Inès, et qu'il l'avoit abandonnée avec cruauté. D'ailleurs, elle avoit toujours trouvé si extraordinaire que l'on préférât Dazeli

à don Alvar!.... Ainsi, elle supposoit Inès délaissée et dans les larmes. Joignant à cette image l'idée des maux qu'avoit soufferts Diana, elle ne sentoit plus au fond de son cœur, pour don Alvar, que du mépris et de l'indignation; mais elle regretta amèrement son erreur; elle ne retrouva plus sa gaîté, et cette félicité si pure, dont elle avoit joui. Elle n'aimoit plus don Alvar; elle le pensoit du moins, et c'est beaucoup. Mais elle se ressouvenoit de l'avoir aimé, et elle pouvoit se dissimuler qu'elle en étoit adorée. « Oh! comment, disoit-elle à sa mère, comment n'est-on pas vertueux quand on est sensible? — C'est qu'on devient passionné; et l'amour, lorsqu'il est une passion violente, produit presque toujours des égaremens déplorables. — Ah! maman, je ne veux aimer passionnément que vous!.... — Encore faut-il que la raison règle toujours le sentiment que nous avons l'une pour l'autre. »

Diana laissa les regrets d'Alphonsine

s'exhaler pendant deux ou trois jours, ensuite elle la ramena dans son île. Alphonsine, en revoyant le groupe qui représentoit l'Innocence soutenue par la Religion, regarda sa mère avec une expression touchante, ses larmes coulèrent; et elle se jeta dans les bras de Diana, en disant : « Ah! sans doute, j'ai besoin de cet appui!... O maman, ne parlons jamais de ce malheureux (c'est ainsi qu'elle désignoit don Alvar, dont elle ne pouvoit plus prononcer le nom), n'en parlons plus; je veux l'éloigner tout à fait de ma pensée!... »

Cependant Diana, qui avoit eu toujours un peu de fièvre tous les soirs, depuis le jour de l'enlèvement de sa fille, se trouva si mal en revenant de l'île d'Alphonsine, qu'elle se mit au lit à huit heures du soir. Son médecin déclara, en présence d'Alphonsine, qu'elle avoit une grosse fièvre, qu'il falloit uniquement attribuer aux inquiétudes déchirantes qu'elle avoit éprouvées. A ces mots, Alphonsine, saisie de douleur,

et craignant mortellement qu'on ne la bannît de la chambre de sa mère malade, s'approcha d'elle ; et se mettant à genoux à son chevet : « O maman, dit-elle, ne vaut-il pas mieux que votre enfant prenne la fièvre, que d'être exposée aux persécutions du plus méchant de tous les hommes!.... Sois tranquille, répondit Diana, tu ne me quitteras plus. » A ces mots, Alphonsine baisa avec transport la main brûlante de sa mère, mais Diana lui ordonna de se coucher; elle obéit, en demandant avec instance qu'on n'éloignât pas son lit de celui de sa mère. L'inquiétude la tint éveillée, pendant qu'une femme de chambre veilloit dans un fauteuil. Combien, durant cette nuit, Alphonsine maudit don Alvar et sa funeste passion! L'amour n'étoit plus à ses yeux qu'une folie haïssable, et chaque mouvement, chaque plainte de Diana augmentoit son ressentiment contre don Alvar.

A minuit, Diana entr'ouvrit son ri-

deau pour regarder sa fille; Alphonsine se souleva, et jeta ses deux bras autour du cou de sa mère. « Oh! que j'aime à te revoir là, dit Diana. — Ah! j'y suis pour ma vie, reprit Alphonsine. Maman, poursuivit-elle, vous avez peut-être de l'inquiétude sur mes sentimens pour cet homme affreux; rassurez-vous, mère chérie, je le hais.... Oh! reprenez la santé, et votre Alphonsine reprendra toute sa gaîté, tout son bonheur!... » Alphonsine s'arrêta; elle vit que sa mère fermoit les yeux, elle craignit de la réveiller.

Une heure après, Diana, d'une voix forte et gémissante, appela sa fille: « Me voilà, me voilà, dit Alphonsine avec un violent battement de cœur... O ma fille, ma fille, dit Diana, reviens rendre à la vie ta malheureuse mère!...—Maman, s'écria Alphonsine pénétrée d'effroi, je suis près de vous; je vous serre dans mes bras.... — Ma fille, ma fille! répétoit Diana en délire; où est-elle? Je veux l'aller chercher!...—Grand Dieu,

disoit Alphonsine, ayez pitié de moi!...» A ces mots, malgré la garde, elle jeta une robe sur ses épaules; elle sonna, s'assit sur le lit de sa mère pour aider la garde à la retenir, car Diana vouloit absolument sortir de son lit... Les autres femmes de chambre accoururent; Alphonsine, d'une voix entrecoupée de sanglots, donna l'ordre d'aller chercher le médecin et le curé. Diana se débattoit toujours. La fatigue de lutter contre la résistance qu'on lui opposoit lui causa enfin une sorte d'assoupissement.... Le curé et le médecin arrivèrent; ce dernier parvint à faire prendre une potion qui acheva de la calmer; mais elle ne reprit pas sa connoissance. « Ah! disoit Alphonsine en répandant des torrens de larmes, elle ne recouvrera jamais sa raison égarée; elle ne me reconnoît pas!... O monstre! cause de mon malheur; je jure...—Ma fille, interrompit vivement le curé, je vous défends de maudire, et de faire un serment dicté par le ressentiment; abjurez la

haine, priez, et Dieu vous rendra votre mère.... » A ces mots, Alphonsine se prosterne. « Mon dieu, s'écria-t-elle, je lui pardonne; sauvez ma mère.... »

Après un sommeil de trois heures, Diana rouvrit les yeux, et d'une voix languissante, mais naturelle, prononça le nom d'Alphonsine, qui, jusqu'à ce moment, n'avoit pas discontinué un seul instant les plus ferventes prières qu'elle eût jamais adressées au ciel; elle vola près de sa mère, qui la reconnut et l'embrassa. Alphonsine, transportée de la joie la plus pure, passa le reste de la matinée à bénir et à remercier Dieu.

Diana conserva long-temps une extrême foiblesse; mais la fièvre la quitta; elle fut en état de se lever le surlendemain. Cette nuit douloureuse éteignit entièrement l'amour dans le cœur d'Alphonsine; elle n'avoit pas l'âme passionnée de ces héroïnes, dont l'amour indestructible n'est ébranlé ni par la frénésie, ni par les crimes d'un amant, ni par le mépris du monde, ou par la

mort d'une mère. Ne sait-on pas qu'une femme intéressante doit sacrifier à son amant, la raison, la nature, sa réputation et sa vie? qu'elle doit, s'il le veut, abandonner ses parens, renoncer à son rang, à sa patrie, se couvrir d'opprobre aux yeux du vulgaire, et même se tuer si les circonstances l'exigent? Les amans de nos romans modernes ressemblent, par les actions et par le caractère, à ce monarque redouté de l'Asie, *ce Vieux de la Montagne*, qui toujours teint de sang, n'ordonnoit que des suicides et des crimes, et qui toujours étoit obéi. Voilà la parfaite image *du véritable amour*. On l'a si bien représenté dans ce siècle, qu'il est probable qu'on n'osera plus désormais offrir de semblables tableaux.

CHAPITRE XLVI.

Qu'on se figure, s'il est possible, le désespoir du coupable don Alvar, lorsqu'il apprit l'évasion d'Alphonsine, et qu'il sut, à n'en pouvoir douter, que Diana elle-même et le curé l'avoient emmenée, et qu'ainsi Alphonsine connoissoit tous ses artifices !.... Le jardinier, craignant sa fureur, s'étoit sauvé, mais la petite fille déclara tout. Ces nouvelles accablantes lui causèrent une telle révolution, que sa blessure se rouvrit. Malgré cet accident si grave et une fièvre ardente, il écrivit deux longues lettres; l'une à sa mère, et l'autre à Inès. Ces lettres contenoient l'aveu de l'enlèvement d'Alphonsine, et la peinture la plus énergique de ses remords, de son amour et de son désespoir. Il envoya le même jour ces lettres par un courrier, avec ordre de ne s'arrêter ni jour ni nuit.

Tandis que ces choses se passoient, le savant Antonio, toujours dans le château de la comtesse, continuoit paisiblement, depuis douze ou treize jours, ses belles expériences de chimie; Pérès lui apportoit à peu près, tous les deux jours, un des petits billets que son maître lui avoit laissés. M. Antonio ne se lassoit point d'admirer la persévérance de ce jeune homme dans une étude si sédentaire, Pérès assuroit qu'il en perdoit le sommeil, et que sa santé y succomberoit s'il ne la soutenoit pas par un régime plus fortifiant que de coutume. En effet, le sommelier et le cuisinier s'étonnoient beaucoup de la quantité de vins et de vivres que Pérès demandoit tous les jours pour son maître.

Quelles furent donc la consternation et la surprise de M. Antonio, en recevant un matin une lettre foudroyante de la comtesse, qui lui apprenoit que don Alvar étoit, depuis treize jours, dans le royaume de Grenade. La com-

tesse, outrée, finissoit en accusant M. Antonio d'une infâme complicité avec son fils ; d'après cette opinion, qui devoit paroître une certitude à une femme qui ne savoit pas combien les hautes sciences mettent au-dessus des petites notions vulgaires, la comtesse, sans respect pour la géométrie et la chimie, traitait le pauvre Antonio comme un fourbe et un vil corrupteur de la jeunesse. Elle lui ordonnoit de quitter sans délai sa terre, et de ne jamais se présenter devant elle. Cette aventure eût accablé M. Antonio, si es expériences eussent manqué. Par bonheur, leur succès étoit complet; l étoit certain d'avoir fait une découverte, qui, à la vérité, ne pouvoit être d'aucune utilité, mais sur laquelle l liroit à l'académie un long mémoire qui seroit vanté dans les journaux et dans les gazettes ; et voilà de ces choses qui consolent de tout.

Cependant Inès, en recevant la lettre de don Alvar, ne balança plus à s'ur

à lui pour obtenir le consentement de la comtesse. Elle fut se jeter à ses pieds, pour la conjurer de se laisser fléchir. « Songez, lui dit-elle, qu'après un tel événement, l'innocente Alphonsine, malgré la pureté de son cœur et de sa conduite, restera déshonorée aux yeux de tous ceux qui ne seront pas instruits des détails de cette aventure. Songez que la malheureuse Diana en mourra de douleur, et que la réputation même de don Alvar sera tachée éternellement, si vous refusez un pardon généreux que vous ne pouvez accorder sans donner votre consentement...; songez enfin, que don Alvar est bien coupable, mais qu'il le sent, qu'il vous chérit, qu'il n'a que vingt ans, qu'il est éperdûment amoureux, et qu'il se meurt !... Votre Inès, poursuivit-elle, ne vous quittera jamais, je perds un époux, mais j'acquiers un frère, et je resterai toujours votre fille. Oui, je jure à vos genoux, par tout ce que la tendresse et la reconnoissance ont de

plus sacré, de n'accepter un autre époux que de votre choix, et de ne donner ma foi qu'à celui qui fera le serment de ne jamais me séparer de vous. »

La comtesse se rendit, Inès reçut sa parole, et sur-le-champ on donna tous les ordres nécessaires pour un prompt départ. Deux heures après, la comtesse et Inès montèrent en voiture, pour se rendre, avec toute la diligence possible, dans le royaume de Grenade.

CHAPITRE XLVII.

Don Alvar, après son attentat, ne pouvoit retourner dans le château de Diana ; d'ailleurs son état n'auroit pas permis de l'y transporter. La comtesse et Inès volèrent à sa petite maison. Elles le trouvèrent avec toute sa connoissance, mais à l'extrémité. Le consentement de sa mère, sa vive affection et celle d'Inès, adoucirent ses maux. Dès

le même jour, il y eut un mieux marqué dans son état ; et le médecin donna de l'espérance. Mais don Alvar répétoit toujours : « Alphonsine sait tout, elle ne me pardonnera jamais! »

On a vu que, dans son plan, Alphonsine ne devoit jamais être désabusée ; il lui paroissoit si impossible qu'après une telle aventure, Diana ne désirât pas ardemment que cet éclat fût réparé par le mariage, qu'il n'avoit pas douté qu'avec un instant de réflexion, Diana (si la comtesse donnoit son consentement) ne fît tout ce qui dépendoit d'elle pour assurer à sa fille un établissement si brillant, si avantageux, avec l'homme qu'Alphonsine aimoit, et qui avoit respecté son innocence et tous ses principes ; mais Alphonsine instruite anéantissoit toutes ses espérances. La comtesse faisoit un si grand sacrifice en consentant à cette mésalliance ; elle étoit si pénétrée de l'honneur qu'elle feroit à Diana et à sa fille, qu'elle trouvoit les craintes de don

Alvar tout à fait extravagantes ; et même, au fond de l'âme, elle en étoit extrêmement choquée. Elle répugnoit tellement à demander *par écrit* la main d'Alphonsine pour son fils, qu'elle envoya chercher le curé pour le charger de faire verbalement cette proposition de sa part. Elle parla dans cette occasion avec cette fierté déplacée, inspirée par l'humeur qu'on a souvent, quand on fait à regret une démarche nécessaire, et qu'on la croit au-dessous de soi : on pense qu'un ton de hauteur en déguise le désagrément ; on se trompe : la bonne grâce et la sensibilité l'ennobliroient. Le curé l'écouta avec respect, ne répondit rien, et fut sur-le-champ s'acquitter de sa mission. Il revint le lendemain rapporter une réponse verbale. Diana faisoit dire qu'elle étoit à peine convalescente d'une grande maladie ; que lorsque sa santé seroit rétablie, elle verroit la comtesse, et même don Alvar, et qu'elle s'expliqueroit de vive voix. La comtesse prit cette ré-

ponse pour un consentement formel, elle la rendit à son fils, avec quelques légers changemens et un commentaire qui ranimèrent toutes les espérances de don Alvar ; de ce moment, sa guérison fut assurée. Peu de jours après, il quitta le lit ; et sur la fin de la même semaine, on lui permit d'aller en voiture et de monter à cheval. Alors la comtesse fit demander à Diana l'entrevue promise ; Diana la remit à huit jours, dans la seule intention de donner à don Alvar le temps de raffermir parfaitement sa santé. Diana, en cachant à sa fille la maladie de don Alvar, lui fit part de la demande faite par la comtesse. Alphonsine n'hésita pas à répondre ; elle ne montra que de l'indignation, et la ferme résolution de ne jamais épouser don Alvar ; quinze jours de réflexions ne la firent pas varier un instant dans ce dessein irrévocable. Diana crut devoir lui apprendre que si elle n'épousoit pas don Alvar, elle ne trouveroit point d'autre établissement,

parce que l'éclat de cette aventure, malgré sa parfaite innocence, portoit une atteinte funeste à sa réputation. « Raison de plus, répondit Alphonsine, pour le mépriser; puisque, pour satisfaire sa passion, il n'a pas craint de me nuire. Mais Dieu lit dans mon cœur; ma mère et notre respectable pasteur me rendent justice; ainsi je me consolerai des faux jugemens du monde; je les ignorerai; car je n'y vivrai jamais. Quant au mariage, j'y renonce avec joie; je sens que je n'aimerai jamais comme j'ai aimé ce malheureux !... Et je me reprocherois de n'avoir pas pour un mari le sentiment que j'ai eu pour un autre. » Diana approuva cette manière de penser; elle aimoit mille fois mieux ne jamais établir sa fille, que de la donner à un homme qu'elle n'estimoit pas.

Au jour indiqué, la comtesse, Inès et don Alvar, quittèrent la petite maison, et se rendirent au château de Diana. Don Alvar, plein de trouble,

d'inquiétude et d'espérance, ne se retrouva pas sans une profonde émotion dans le lieu chéri qu'habitoit Alphonsine, dans le lieu où il l'avoit vue pour la première fois !... Pâle, tremblant, il suivit sa mère dans son appartement; car c'étoit là que Diana devoit se rendre. Au bout d'une demi-heure la porte s'ouvrit ; et au lieu de Diana seule, on la vit paroître avec sa fille.... Le malheureux don Alvar lut sa sentence écrite sur le front calme et fier d'Alphonsine. Eperdu, il courut se jeter à ses pieds. Elle se recula, et sans jeter les yeux sur lui, elle s'avança vers la comtesse. « Je viens, madame, lui dit-elle, vous remercier d'avoir bien voulu consentir à m'adopter pour votre fille; je sens combien un tel titre m'honoreroit; mais puisque ma mère me laisse la maîtresse de disposer de moi-même, je me trouve trop parfaitement heureuse, pour ne pas me fixer à jamais dans la situation où je suis. — Ma chère enfant, reprit la comtesse très-blessée

de ce début, don Alvar a commis une grande faute; mais son repentir, son attachement pour vous, l'offre de sa main, et mon consentement, sont des réparations qu'il seroit étrange de dédaigner. Quelle raison pourriez-vous donner d'une rigueur si déplacée? — Madame, il m'a trompée, j'ai cessé de l'estimer; je lui pardonne, mais je ne l'aime plus. » A ces mots, prononcés avec la plus tranquille fermeté, don Alvar, terrassé, tomba sur une chaise. « Alphonsine, s'écria-t-il, vous m'arrachez sans retour toute espérance de bonheur; mais un sentiment inconnu, que vous seule pouvez inspirer, plus fort dans ce moment que l'orgueil, et que les regrets même de l'amour le plus passionné, me fait trouver un charme inconcevable dans votre immense supériorité sur moi! Vous me plongez dans le néant, vous me rejetez, vous m'abandonnez, vous le devez.... Vous bouleversez mon âme, et cependant vous l'enflammez d'un feu nou-

veau. Indigne à jamais d'aspirer à vous, je veux du moins que l'admiration dont vous êtes l'objet, ne soit pas stérile; je veux vivre pour expier mes égaremens, je veux vivre pour illustrer le nom de l'infortuné que vous dédaignez, mais qui fut aimé de vous.... Non, je ne prétends point vous fléchir; je saurai supporter votre ressentiment sublime, puisqu'il vous honore..... Adieu, vous ne serez plus importunée de mon amour; vous n'en connoîtrez désormais la constance que par ma conduite et mes actions. »

A ces mots, don Alvar se leva, et, s'élançant vers la porte, il disparut. Ce discours inattendu émut Alphonsine, mais il ne fit qu'une légère impression sur son cœur. Don Alvar avoit perdu toute sa confiance. Inès s'approcha d'elle, et mit tout en usage pour l'attendrir en faveur de don Alvar. Elle ne parvint qu'à lui ôter l'idée que don Alvar eût changé de sentimens pour elle. La comtesse garda un froid silence :

elle étoit indignée que la fille naturelle de Diana refusât, avec tant d'opiniâtreté, la main de don Alvar; et que Diana parut charmée de cette résistance invincible. Le jour suivant, la comtesse eut un entretien particulier avec Diana, qui ne servit qu'à les refroidir mutuellement l'une pour l'autre. Diana, d'une douceur angélique et d'une sincère humilité quand il n'étoit question que d'elle, avoit une indomptable fierté dès qu'il s'agissoit de sa fille. Jamais la comtesse ne put lui faire entendre que l'alliance de don Alvar l'honorât tellement, qu'en faveur d'un événement si brillant, elle dût sans effort oublier le passé. Elles se séparèrent presque brouillées. La comtesse, accompagnée d'Inès et de son fils, retourna sur-le-champ à Madrid.

CHAPITRE XLVIII.

Diana, à peine convalescente de sa rougeole, avoit éprouvé de si violentes secousses, que sa santé, loin de se rétablir, déclinoit chaque jour d'une manière alarmante. Les médecins lui conseillèrent de changer d'air, et elle prit la résolution de voyager. Alphonsine s'éloigna avec attendrissement de ce château, qu'elle n'avoit jamais quitté. Le souvenir de don Alvar n'entra pour rien dans ces regrets; la mauvaise santé de sa mère entretenoit et même fortifioit ses ressentimens contre lui. On partit. Dès le premier jour, le changement d'air et le mouvement de la voiture ranimèrent Diana. Le lendemain elle se trouva si bien, qu'Alphonsine cessa de regretter sa douce solitude. Ce même jour, elle entra dans une ville pour la première fois de sa vie. Cet énorme et ré-

gulier amas de pierres lui parut une chose imposante, mais triste. « Nos rochers, dit-elle, ont encore plus de majesté, et ne sont pas si stériles; du moins ils sont couverts de mousse, et l'on voit à travers leurs fentes s'échapper de si jolies fontaines!... » Quand elle se trouva à l'entrée d'une grande rue : « Quelle longue allée de pierres! dit-elle; ah! que j'aime bien mieux une allée d'acacias ou de citronniers!... Et au lieu de ce parfum si doux, quelle odeur affreuse on respire ici !.... et quel bruit étourdissant, quel fracas ! quels cris !... Dieu ! cette voiture a manqué de tuer cet enfant.... O ciel ! voilà des hommes furieux qui se battent !... Ah ! maman, la vilaine chose qu'une grande ville!... » En disant ces paroles, Alphonsine, effrayée, cacha son visage sur l'épaule de sa mère, et ce fut ainsi qu'elle traversa le reste de la ville.

Diana voyageoit fort lentement; elle vouloit aller passer l'hiver à Lisbonne; elle n'y arriva que sur la fin de l'au-

tomne. Elle loua une maison dans un faubourg. Alphonsine retrouva des orangers, un joli jardin, et des oiseaux. Sa mère se portoit mieux, et elle connut que, même dans une ville, on peut être heureuse.

Un vieux serviteur de la famille de Diana, le bon Melcados, cet ancien écuyer du comte de Moncalde, dont on a parlé au commencement de cette histoire, vivoit à Lisbonne, dans le quartier même qu'habitoit Diana. Il avoit appris, par les gazettes, son existence et sa délivrance. Aussitôt qu'il sut qu'elle étoit à Lisbonne, il vola chez elle, fit dire son nom, et fut admis. Diana, qui avoit l'intention d'aller en Angleterre, lui proposa de s'attacher à elle, et de la suivre. Melcados y consentit avec joie. Il avoit soixante-six ans; mais une santé parfaite, et toute l'activité physique d'un jeune homme.

Diana passa tout l'hiver en Portugal, et au mois de mai elle partit pour l'Angleterre; elle n'arriva qu'à la nuit au

port où elle devoit s'embarquer. Les vents étoient contraires; on lui dit qu'elle seroit obligée d'attendre quelques jours un temps favorable. Elle sut qu'un vaisseau, dont la construction venoit d'être achevée, seroit béni le lendemain, avec les cérémonies d'usage dans tous les pays catholiques. Alphonsine avoit un grand désir de voir la mer; Diana la conduisit au point du jour sur le rivage, qu'elles trouvèrent désert encore. Diana renvoya ses gens, avec ordre de revenir dans une heure. Alphonsine, à l'aspect de cette immense étendue d'eau, resta muette de surprise et de saisissement. Après un long silence : « O maman ! dit-elle, nous sommes seules sur ce rivage; il semble que cet univers si vaste, que je crois voir tout entier, ne soit habité que par nous !... Ah ! plût au ciel que cela fût en effet !.... Que d'inquiétudes de moins !.... Quoi ! nous allons nous embarquer sur cette onde agitée, si profonde, dont l'œil ne peut apercevoir l'autre rive ?....— Auras-tu

peur ? — La mort ne m'effraie que par l'idée que vous gémiriez de ma perte, ou que je pourrois vous survivre.... Mais sur ces flots, nous péririons au même instant ; nous quitterions la vie sans y rien regretter : nous paroîtrions ensemble devant Dieu.... — Chère enfant, ce détachement de la vie n'est pas naturel à ton âge ! O mon Alphonsine! te trouves-tu moins heureuse ?..... — Moins heureuse avec vous, et quand votre santé se rétablit ! non, maman, vous ne le croyez pas. Mais je m'attriste, quand je pense que la violence et l'artifice peuvent nous séparer... Oh! si l'on eût mis entre nous cette vaste mer !.... Cette idée me fait frémir !.... Maman, l'immense étendue de la terre m'épouvante !..... A quelle effrayante distance il seroit possible que nous fussions l'une de l'autre !... — Non, non, mon enfant, s'écria Diana en serrant sa fille contre son sein; je ne serai jamais un seul instant séparée de toi. Si je n'avois pas eu l'imprudence de t'éloi-

gner, l'événement qui nous a coûté tant de pleurs ne seroit jamais arrivé.... — Et si, dans nos promenades solitaires..., on m'eût enlevée sous vos yeux ?... — Jamais il n'eût donné cet ordre inhumain.... — Il est vrai qu'il ne vouloit pas ma mort.... — Et quel homme auroit assez de férocité pour arracher Alphonsine des bras de Diana !... Bannis donc ces tristes idées, et occupons-nous du spectacle intéressant qui se prépare; tourne les yeux de ce côté ; regarde ce vaisseau neuf, dont la poupe est couronnée de fleurs. Hélas! il nous offre l'image des destinées humaines! Il est préparé par d'habiles mains, pour résister aux orages, et pour parcourir avec rapidité une route semée d'écueils; et cependant, malgré l'art et les soins de ceux qui l'ont formé; il n'arriveroit jamais au port sans un sage pilote, et sans la protection du ciel!... » Comme elle disoit ces mots, elle vit s'avancer sur le rivage le capitaine de vaisseau et le commandant de la ville, avec une

suite nombreuse. Le capitaine s'approcha de Diana, et la fit monter, avec sa fille, sur le navire. Un quart d'heure après, le capitaine fut recevoir l'évêque vénérable qui devoit bénir le vaisseau. Il étoit à la tête de son clergé; il tenoit un crucifix; il monta sur le tillac; il éleva le crucifix en l'air, tout le monde se mit à genoux, et le capitaine, au nom de l'équipage, récita le *Credo*; ensuite l'évêque fit le tour du vaisseau, en chantant des hymnes, et en répandant du sel et du blé, symboles de la prudence et de l'abondance. Lorsqu'il fut revenu sur le tillac, il y attacha une branche d'olivier, y versa de l'eau bénite; et s'adressant à l'équipage : « Chrétiens! dit-il, pour vivre dans ce petit espace, pour supporter de longs travaux, et pour dormir en paix bercés sur des abîmes, conservez la foi de vos pères, soyez religieux. Loin des cités, et de toute habitation humaine, vous allez vous élancer dans les déserts orageux de l'Océan; vos accens

ne seront plus répétés par l'écho des vallons et des montagnes ; la douce harmonie des concerts ne charmera plus vos oreilles. Vous n'entendrez retentir autour de vous que la voix menaçante de la mort. C'est elle qui mugit dans la vague soulevée ; c'est elle qui siffle dans les airs, et qui, par un bruit plus redoutable encore, éclate dans les nuages enflammés. Oui, la mort, toujours pressante et terrible, vous environnera de toutes parts; il faudra toujours lutter contre elle ; vous n'agirez plus que pour la prévenir ou pour la repousser. Bruyante et tumultueuse, elle sera sous vos pieds, elle planera sur vos têtes, elle vous montrera chaque jour des tombeaux entr'ouverts... ; sépulcres profonds et mobiles, sur lesquels l'amitié ne peut graver un nom chéri ! Peut-être y serez-vous plongés tous au même instant !...... Vous chercheriez vainement alors un asile ; vous appelleriez inutilement à votre secours l'épouse et les enfans restés dans vos

foyers. Si vous périssez, tout doit périr avec vous, jusqu'au plancher fragile qui vous porte, jusqu'aux derniers vœux que vous formerez en expirant. Mais que dis-je ? le ciel peut les recueillir et les exaucer... ; et ne peut-il pas aussi vous sauver du naufrage ?.... Que craint-on avec la protection de celui qui commande aux élémens, et dont la parole a tout fait ? Oui, la religion sera votre refuge ; en vous donnant la foi, elle vous donnera l'espérance, elle affermira votre courage. Au milieu de tant de dangers, tout aussi vous parlera de Dieu, de sa puissance souveraine, et de sa majesté suprême. Forcés d'élever sans cesse vos regards vers les cieux, et de consulter les astres du jour et de la nuit, ah ! songez surtout à la main puissante qui règle leur cours !.... Partez sous les auspices de la religion ; allez dans d'autres climats, porter et chercher les productions de la nature, et les fruits de l'industrie humaine. Vous êtes chargés d'un dé-

pôt plus précieux encore; la patrie vous confie la gloire nationale. Honorez votre pays dans les contrées étrangères, par votre humanité, votre droiture et vos mœurs; et souvenez-vous que la religion, qui sanctifie les vertus, peut seule encore les rendre inébranlables. »

Après cette exhortation, l'évêque donna sa bénédiction à l'équipage; ce qui termina la cérémonie. Ce discours toucha profondément Alphonsine; elle montra le désir de passer en Angleterre sur ce même bâtiment qu'elle avoit vu bénir, et que rien encore n'avoit profané. Diana y consentit, et quelques jours après, la mère et la fille s'embarquèrent, avec Melcados et leur suite.

CHAPITRE XLIX.

Diana et sa fille arrivèrent en Angleterre sur la fin du mois de mai ; elles furent aussitôt aux eaux de Buxton, que Diana vouloit prendre. Diana resta six semaines dans ce lieu, fameux par ses bains et ses magnifiques bâtimens, et dont les environs sont si sauvages et si déserts. Diana quitta Buxton au mois de juillet, dans l'intention de se rendre à Londres. Melcados, comme de coutume, voyageoit à cheval. Le bon écuyer avoit la prétention de savoir s'*orienter* parfaitement dans les pays inconnus. En conséquence de cette science, il avoit la manie de ne vouloir jamais suivre la grande route, afin, disoit-il, de *couper au court*. Il résultoit de cette habitude, qu'en général le pauvre Melcados faisoit, dans de mauvais chemins de traverse, cinq ou

six milles de trop par jour ; qu'il s'embourboit, s'égaroit, crevoit ses chevaux et n'étoit jamais auprès de sa maîtresse. A trois milles de Buxton, Alphonsine remarqua que Melcados, pressé de *couper au court*, avoit déjà disparu.

Lorsqu'on fut à dix milles de Buxton, on se trouva dans un lieu si désert, que l'aspect en est effrayant : ce sont de vastes plaines de bruyères, entièrement dépouillées d'arbres et d'habitations ; on n'y voit, de loin en loin, que de pauvres pâtres gardant des chèvres, et quelques chétives chaumières sans jardins, à de grandes distances les unes des autres, et si basses et si petites, qu'elles ne ressemblent qu'à des huttes de sauvages. En jetant un œil mélancolique sur ces immenses bruyères, la surprise d'Alphonsine fut extrême en apercevant de loin un joli château, élégant et neuf, entouré de jeunes plantations et de jardins sans ombrage. Une telle habitation, dans ces plaines arides

et désertes, cause à tous les voyageurs le même étonnement.... (*). La voiture alloit avec rapidité; tout à coup une roue se rompt et se détache, la voiture verse avec une affreuse secousse. Dans ce choc violent, autant qu'inattendu, une glace se brise, et Diana, dont le premier mouvement avoit été de prendre sa fille entre ses bras, fut grièvement blessée à la jambe droite... Elles s'interrogèrent à la fois, et Diana, rassurée sur sa fille, sentit alors la douleur de sa blessure. On étoit à deux pas d'une chaumière. Alphonsine fondit en pleurs en voyant les vêtemens de sa mère teints de sang.... Leurs gens les tirèrent l'une et l'autre de la voiture, et les portèrent dans la petite cabane des pauvres pâtres, qui les reçurent avec la plus touchante humanité, mais qui étoient hors d'état de leur offrir les secours nécessaires. Diana ne se plaignant point, et s'efforçant de

(*) Toutes ces descriptions sont vraies.

bragé par une espèce de dais, formé de pampres, de capucines et de chèvre-feuille. Au bout d'un quart d'heure, elle aperçut de loin, avec émotion, un vieillard, dont l'aspect avoit quelque chose de frappant. Sa chevelure étoit hérissée, sa barbe longue et noire; il s'appuyoit sur un bâton, et néanmoins sa démarche étoit ferme autant que grave; il avoit de beaux traits, une physionomie sombre, un maintien sévère. Il s'approcha sans saluer Alphonsine: il s'arrêta devant elle, et la regarda fixement. Alphonsine se leva, et voulut le remercier au nom de sa mère; mais à peine eut-elle prononcé la moitié d'une phrase, qu'il se retourna brusquement, s'éloigna, et disparut. Alphonsine, intimidée, courut rejoindre sa mère, en disant, qu'elle ne vouloit plus revoir ce vieillard, qui lui faisoit peur.

Sur le soir, on vit enfin arriver Melcados, harassé de fatigue, et charmé de trouver un bon gîte. Il convint que, pour cette fois, il n'avoit pas *coupé au*

soin; mais que, d'ailleurs, ce vieillard étoit mélancolique et sauvage, et qu'il ne recevoit personne. Diana demanda l'âge de cet homme singulier. La jeune paysanne répondit qu'elle n'avoit pu l'apercevoir qu'une fois, parce qu'il ne sortoit point de son enclos, et qu'elle croyoit qu'il avoit bien à peu près soixante-quinze ans.

Le chirurgien arriva; la beauté de Diana, celle de sa fille, et les pleurs de cette dernière, l'intéressèrent vivement. Après avoir examiné la jambe de Diana, il assura que sa blessure n'avoit absolument rien de dangereux, mais qu'il étoit impossible qu'elle se remît en route avant sept ou huit jours. « M. Dolzi, dit-il en souriant, est un vieillard peu galant; mais il connoît et sait remplir les devoirs de l'hospitalité; je suis sûr qu'il s'empressera de faire offrir un asile à ces dames, je vais aller lui rendre compte de cet événement. » A ces mots, le chirurgien se hâta de retourner au château. Alphonsine fut

grille de son jardin particulier. Melcados double le pas, se trouve le premier à la porte, s'y colle, et là, de pied ferme, attend l'inconnu, dont la marche posée lui promet du moins une réponse entière. M. Dolzi s'approche, regarde Melcados, tressaille, et demeure immobile. Melcados, non moins surpris, reste les yeux fixes, la bouche béante; la question qu'il vouloit faire expire sur ses lèvres, elle est même oubliée. L'étonnement l'a tellement pétrifié, qu'il en est devenu muet.... M. Dolzi prenant enfin la parole: « Melcados, dit-il, vous m'avez reconnu, suivez-moi. » A ces mots, il ouvre le jardin, et y entre avec l'heureux Melcados, qui entrevoit d'étranges confidences et une longue conversation. Cependant sa joie étoit troublée par un grand embarras. Il se piquoit de connoître mieux que personne les usages, l'étiquette de tous les pays, et la manière la plus convenable de parler aux grands seigneurs. Celui avec lequel il alloit s'entretenir étoit Espagnol, mais fixé,

naturalisé en Angleterre; quel titre lui donner ? Cette perplexité lia la langue de Melcados pendant plusieurs minutes. Enfin il se tira de cette situation épineuse, en se décidant à l'appeler alternativement votre excellence, monseigneur et milord.

« Ah! Monseigneur! s'écria-t-il, tandis que don Pèdre est encore pleuré en Espagne, quel bonheur pour moi de le retrouver ici !.... Je vois à présent que c'étoit le vrai but de ce voyage en Angleterre; j'en savois bien quelque chose.... — Dites-moi, Melcados, ma sœur vit-elle ? — Oui, milord. — Et son fils ?... — On dit que don Alvar est le cavalier le plus accompli de l'Espagne. — Le ciel soit loué! — Votre excellence n'a pas dû trouver dona Diana changée; elle est toujours aussi belle... » A ce nom, don Pèdre (car c'étoit en effet lui-même) frémit, chancelle et s'appuie contre un arbre. « Ce n'est donc point une illusion, s'écria-t-il; cette femme parjure est ici!... — Ah! milord, dès que vous

la recevez, votre excellence doit oublier le passé... — L'oublier ! juste ciel !... — Au bout de dix-sept ans, cela seroit naturel... — Grand Dieu ! si du moins !... Ecoutez, Melcados, je vais vous faire la question qui m'intéresse le plus, ou, pour mieux dire, la seule qui puisse m'intéresser; promettez-moi d'y répondre avec exactitude. — Oui, milord, si je le puis sans trahir la confiance dont on m'honore. — Cette jeune personne est sa fille; quel âge a-t-elle au juste? c'est une chose que vous devez savoir avec précision; quel âge a-t-elle? — Quatorze ans et demi, » répondit, sans hésiter, Melcados, quoiqu'Alphonsine eût deux ans de plus; mais son ingénuité et son air enfantin lui persuadoient que c'étoit sûrement là son âge. A cette réponse, don Pèdre mit ses deux mains sur son visage; ensuite, regardant Melcados avec des yeux baignés de larmes: « Melcados, dit-il, êtes-vous bien sûr qu'elle ne soit pas plus âgée? — Votre excellence doit penser que je sais

son âge comme le mien. Elle a quatorze ans et demi. — Et quel est donc son père ?... — Ah! cela, milord... — Vous ne le savez pas ?... — Je le sais parfaitement.... Elle est fille de don Sanche de Mélez.... — Quel comble d'horreur !... Quoi! cette femme abominable n'a pas épousé Dazeli ?... — Monseigneur, ceci est un secret que je dois confier à votre excellence, pour la justification de dona Diana... — Eh bien ? — Eh bien! milord, elle a épousé Dazeli depuis la mort de don Sanche, mais secrètement.... et... »

Don Pèdre ne voulut pas en entendre davantage.... ; il fit précipitamment quelques pas pour s'éloigner ; mais revenant aussitôt : « Melcados, dit-il, je vous demande le secret, jusqu'au départ de votre maîtresse. Si vous lui dites qui je suis, vous la couvrirez de confusion.... — Quoi, monseigneur, elle ne sait pas qu'elle est chez votre excellence ? — Et si vous avez l'indiscrétion de le lui apprendre, elle voudra partir dans l'ins-

tant... — Je me tairai, milord : mais accordez-moi la faveur de vous entretenir quelquefois; je pourrois vous conter des particularités curieuses... — Non, non, je ne veux plus entendre parler d'elle; je la méprise autant que je la hais. Mais sa fille !... Ah !... que je suis malheureux !... » Ainsi finit cet entretien; car don Pèdre congédia sur-le-champ Melcados, qui, se trouvant fort bien dans cette maison, se promit d'être discret, et le fut effectivement à cet égard.

Il croyoit de bonne foi qu'Alphonsine étoit fille de don Sanche, parce qu'un jour, ayant hasardé de dire du mal de don Sanche à Diana, elle lui avoit imposé silence, en ajoutant : « Sans lui mon Alphonsine n'existeroit pas. » (car elle étoit persuadée que, sans don Sanche, le comte de Moncalde l'auroit empoisonnée, au lieu de l'enfermer dans le souterrain) ; mais Melcados avoit conclu de cette phrase, que don Sanche étoit père d'Alphonsine. Quant au ma-

riage secret avec Dazeli, c'étoit une conjecture fondée sur l'ancien amour du page pour Diana, sur la fortune qu'il avoit faite depuis, et sur l'amitié que Diana conservoit pour lui, chose que Melcados savoit par la femme de chambre de Diana.

Après le dîner, comme Alphonsine sortoit de table, le chirurgien vint lui apporter la clef du jardin, en la priant, de la part de M. Dolzi, d'y descendre un moment, parce qu'il avoit un mot à lui dire. Il fallut l'ordre exprès de Diana pour décider Alphonsine à se rendre à cette invitation. Quand elle entra dans le jardin, suivie de sa femme de chambre, elle y trouva don Pèdre qui l'attendoit à la porte. Il la prit par la main : il trembloit, et n'osoit la regarder. Alphonsine étoit interdite... Il la conduisit sous le berceau de chèvre-feuilles; il la fit asseoir à côté de lui, et fit signe à la femme de chambre d'aller se placer à quarante pas vis-à-vis, sur un banc de pierre. Cet ordre déplut à

Alphonsine ; cependant il fut exécuté.

Don Pèdre se tournant alors vers Alphonsine, la contempla en silence, avec un trouble inexprimable. Il revoyoit Diana, dans les jours brillans de sa première jeunesse, et parée de tous les charmes de la pudeur et de l'innocence ! « O regrets renouvelés et superflus ! s'écria-t-il, c'est donc en vain que le temps vous avoit adoucis !.... Par un funeste prodige, le passé se reproduit, non pour me rendre ce que j'ai perdu, mais pour m'ôter un oubli salutaire, et pour me ramener aux premiers jours de ma douleur !.... J'aurai donc inutilement vieilli !... » Des larmes amères interrompirent ce triste discours ; il mit son mouchoir sur ses yeux.... Alphonsine, aussi troublée que surprise, l'écoutoit avec saisissement... Don Pèdre tournant encore la tête de son côté, elle osa enfin le regarder ; et quoiqu'à seize ans, un homme de quarante-cinq paroisse un homme très-âgé, cependant elle vit très-bien que ce n'étoit point là

un vieillard, et qu'il n'avoit de la vieillesse que le costume... De son côté, don Pèdre l'examinoit attentivement, et parlant toujours en anglais : « Avez-vous connu don Sanche votre père?... lui dit-il. — Don Sanche n'étoit pas mon père, reprit-elle vivement...—Que dites-vous? — La vérité.—C'est donc à Dazeli que vous devez le jour?—Ni Dazeli... — Ni don Sanche, ni Dazeli!... Oh! s'il s'étoit aussi trompé sur son âge.... Au nom du ciel, dites-moi.... — Eh bien? — Quel âge avez-vous? — Seize ans et demi!... » A ce mot, don Pèdre, éperdu, la saisit dans ses bras, en s'écriant en espagnol : « O ma fille! je suis don Pèdre.... — O maman! » dit Alphonsine; et elle tomba évanouie sur le sein de son père... La femme de chambre accourt pour la secourir. Don Pèdre la repoussoit. « Ne m'ôtez point ma fille, disoit-il en versant un déluge de pleurs; c'est ma fille, c'est mon enfant! Ah! je pardonne tout à sa mère?... » La femme de chambre, en délaçant Alphon-

sine, détacha la chaîne d'or où tenoit le portrait de son père; et ce médaillon tomba sur don Pèdre... Cette nouvelle preuve de son bonheur acheva de le transporter de joie.... Alphonsine rouvrit les yeux; elle se jeta aux genoux de son père, lui baisa les mains, lui demanda sa bénédiction, et la permission d'aller instruire sa mère avec les précautions nécessaires, pour ne pas lui causer un saisissement funeste.... Don Pèdre vouloit la suivre; elle le conjura de n'en rien faire, lui promit de revenir dans une heure, et s'éloigna en courant avec une inconcevable vîtesse. On la perdit presque aussitôt de vue.

Don Pèdre retint la femme de chambre pour l'interroger. Cette femme savoit parfaitement l'histoire de Diana, et son premier mot fut: « Elle n'a jamais été coupable envers vous!—Comment? quelle fable voulez-vous inventer? Et sa fuite avec Dazeli?—Elle croyoit vous aller rejoindre; le comte et don Sanche

la trompèrent.....—Juste ciel! seroit-il possible!—On l'enferma dans une prison souterraine, où elle mit au jour Alphonsine au bout de sept mois. Elle n'a été délivrée, par la comtesse votre sœur, qu'après treize ans de captivité!... Dieu, Dieu! s'écria don Pèdre; comment supporterai-je un tel excès de félicité?..... Diana n'est point coupable; et elle a souffert pour moi treize ans d'une horrible captivité!..... Je retrouve à la fois mon épouse et ma fille!..... Oh! conduisez-moi à ses pieds..... Je vais revoir Diana innocente!..... Grand Dieu, n'est-ce point un songe! Ah! le réveil seroit la mort!..... » En parlant ainsi, il se leva. Ses jambes ne pouvoient le soutenir; il s'appuya sur les bras de la femme de chambre, en disant: « Vous qui m'avez rendu la vie, vous ne servirez plus..... Oh! pourrai-je jamais payer les paroles que je viens d'entendre..... »

Don Pèdre reprenant tout à coup ses forces, vole à l'appartement de Diana. Il s'arrêta quelques minutes dans l'anti-

chambre ; ensuite, l'heureuse Alphonsine vint, transportée de joie, se jeter dans ses bras, en s'écriant : « Elle sait notre bonheur!..... » Et elle le conduisit aux pieds de sa mère.

Diana, en retrouvant don Pèdre, ne vit que le père d'Alphonsine. Ce fut un ravissement que tous les transports de l'amour ne pourroient causer.

Dans tout le reste de cette journée, il n'y eut pas un seul mot d'explication ; don Pèdre dit seulement qu'il connoissoit sa funeste erreur et son crime. On ne se fit point de questions, on se regarda, on aima, on jouit de son bonheur ; le passé fut oublié, on ne songea point à l'avenir ; pouvoit-on s'en inquiéter ? On se reposa délicieusement sur le présent. Alphonsine fut contemplée, adorée. Don Pèdre l'écoutoit, il la regardoit avec enthousiasme ; et Diana, en voyant sa tendresse pour sa fille, lui disoit : « Jamais je ne vous aimai comme dans cet instant. » On ne se sépara qu'à minuit, on promit de se réu-

nir au point du jour. Diana remit à don Pèdre le manuscrit qui contenoit son histoire, et toutes les lettres originales de don Sanche.

Qu'on se figure, s'il est possible, ce que dut éprouver don Pèdre en lisant ces écrits ! Quels remords déchirans ! quel profond attendrissement ! quelle admiration passionnée ils excitèrent dans son âme ! Il passa la nuit entière à les lire, et le lendemain, il revit Diana et sa fille avec de nouveaux transports..... Pour lui, il n'eut rien à conter ; la vie d'un misanthrope solitaire ne peut offrir d'événemens. A la question que lui fit Diana de l'âge qu'il s'étoit donné, il répondit qu'afin de dérouter les curieux, et de mieux se cacher, il avoit imaginé de se faire passer pour un vieillard, ce qui étoit facile, puisqu'il ne sortoit jamais de son enclos ; et que d'ailleurs, avec le costume qu'il avoit adopté, on pouvoit, en ne le voyant qu'en passant, le croire beaucoup plus âgé qu'il ne l'étoit ; que, dans sa maison, il ne se donnoit que

cinquante et quelques années, mais qu'il avoit chargé le chirurgien de répandre dans le pays, et parmi les pâtres, qu'il en avoit plus de soixante-dix.

Melcados fut étrangement surpris, en apprenant qu'Alphonsine n'étoit point fille de don Sanche; que Diana n'avoit point épousé secrètement Dazeli, et qu'elle alloit donner sa main à don Pèdre, qui reconnoissoit solennellement Alphonsine pour sa fille. Le mariage se fit quelques jours après, dans la chapelle de cette maison hospitalière. Les vieillards servirent de témoins, les enfans tinrent le poêle béni sur la tête des époux et de la jeune Alphonsine, légitimée par cette cérémonie religieuse. L'enfance et la vieillesse, réunies dans cette église par la reconnoissance, firent les mêmes vœux pour le même bienfaiteur. Le ciel exauça ces prières touchantes; cet hymen, qui réparoit une grande faute, expiée par tant de souffrances, assura le bonheur de deux

cœurs nés pour la vertu ; et ce fut avec un sentiment délicieux de joie et d'orgueil maternel, qu'à la lecture de l'acte de mariage, Drana entendit désigner sa fille sous le nom, si long-temps désiré, d'Alphonsine d'Almédor.

On ne songea plus qu'à retourner en Espagne; mais, avant de partir, don Pèdre prit toutes les précautions nécessaires pour assurer la durée des petits établissemens qu'il avoit formés dans cette solitude. On n'oublia pas les pâtres qui avoient reçu Diana dans leur chaumière. Après avoir reçu toutes les bénédictions de la reconnoissance, don Pèdre, le plus heureux de tous les hommes, quitta les plaines de Buxton, avec son épouse et sa fille. Il se rendit au port de mer le plus voisin, afin de s'embarquer sans délai.

CHAPITRE L et dernier.

DURANT la route, qui fut longue, les deux époux, tandis qu'Alphonsine dormoit, ne s'entretenoient que d'elle et de la passion de don Alvar. Don Pèdre, en condamnant la conduite coupable de son neveu, n'en désiroit pas avec moins d'ardeur que ce jeune homme, fils unique d'une sœur qu'il chérissoit, devînt l'époux de son Alphonsine. Le bonheur adoucit la sévérité. Diana se trouva beaucoup moins d'éloignement pour ce projet; elle se rappeloit le penchant que sa fille avoit eu pour don Alvar, et elle pensoit avec plaisir que la comtesse, en donnant son consentement, ne croiroit plus honorer celle dont la naissance, légitimée, étoit maintenant aussi illustre que la sienne, puisqu'elle avoit le même nom, Sur la fin du voyage, don Pèdre et Diana, de concert, parlèrent à leur fille

de don Alvar. « C'est mon neveu, d't don Pèdre; je sens que je l'aimerai comme s'il étoit fils..... Ah! mon père, répondit Alphonsine, ce seroit trop l'aimer!.....—Pourquoi?—Vous l'aimeriez comme votre fille?—Mais oui..... Si tu voulois..... Ne pourroit-il pas, en effet, devenir mon fils?—Oh! si vous aviez vu ma mère malade!..... si vous aviez entendu ce qu'elle disoit dans son délire!.....—Que peut signifier un délire? ....—Il m'a fait tant mal! je ne l'oublierai jamais.— Peux-tu conserver un tel ressentiment au bout d'un an? —L'image d'une mère mourante peut-elle s'effacer de la mémoire?—Mon Alphonsine, reprit Diana, nous pensons, nous sentons toujours de même. Comme toi, j'ai encore un peu de rancune; quand elle sera passée, tu n'en auras plus du tout, j'en suis sûre.» A ces mots, elle changea d'entretien. Cette prédiction surprit Alphonsine, et la rendit rêveuse: elle avoit tant de confiance en sa mère!.....

Plusieurs lettres avoient prévenu la comtesse de tous ces heureux événemens ; dans ces lettres, on la conjuroit de se rendre, avec Inès et don Alvar, dans le château de Diana ; on s'y trouva, en effet, tous réunis au mois de septembre.

La comtesse, heureuse de retrouver son frère, le reçut à bras ouverts, ainsi que sa belle-sœur ; elle fit à sa nièce le plus touchant accueil ; elle sentit enfin pour elle les tendresses du sang. Alphonsine avoit le droit de porter le nom d'Almédor, et la comtesse l'appela sa nièce avec une joie sincère. Le malheureux don Alvar vouloit se cacher aux yeux de Diana et d'Alphonsine. Tout le monde loua avec attendrissement sa conduite parfaite durant l'absence de Diana. Don Pèdre, en l'embrassant, jura dans son cœur de lui donner sa fille ; il le mena dans l'appartement de Diana.

Alphonsine rougit en revoyant ce jeune homme si mélancolique, si re-

pentant, si passionné; elle se rappeloit la prédiction de sa mère. « Madame, dit don Alvar à Diana, si j'ose me présenter devant vous, c'est parce que je vais m'en éloigner pour long-temps.. N'est-on pas sûr que vous accueillerez toujours avec bonté les malheureux!.....—Non, non, s'écria don Pèdre; plus d'adieux, plus de départ; le ciel nous réunit, il ne faut plus nous quitter..... — Je pars dans trois jours, et pour un an, reprit don Alvar.—Je m'y oppose, interrompit don Pèdre.—Vous y consentirez, quand vous saurez que l'honneur m'y oblige. — Comment? — Don Juan est chargé d'une grande expédition maritime; il faudra combattre, et faire de longues navigations; charmé de servir sous ses ordres, j'ai demandé et obtenu de l'emploi.....—Tu ne savois donc pas le retour d'Alphonsine?—J'ai fait cette demande le lendemain du jour où ma mère a reçu votre lettre.—Et ta mère y consent?—Je lui ai confié mes motifs, mes sentimens....., elle m'approuve.—Pars,

mon enfant. A ta place, je me serois conduit ainsi à ton âge. Alphonsine, dites adieu à votre cousin.» A ces mots, Alphonsine, pour toute réponse, leva sur don Alvar des yeux baignés de pleurs. C'étoit obéir à son père : ce muet adieu valoit mieux qu'un discours. Diana, attendrie, tendit à don Alvar une main qu'il baisa avec transport; ensuite il sortit précipitamment, sans proférer une seule parole.

Don Alvar, avant de partir, assura le bonheur d'Inès et de Dazeli. La sage et sensible Inès vouloit ne se marier qu'à son retour; mais elle fut obligée de céder aux pressantes instances de don Alvar, et aux ordres de la comtesse. Don Alvar partit pour Madrid le lendemain de ce mariage, avec M. Antonio, depuis long-temps justifié par lui auprès de la comtesse.

Don Juan emmena don Alvar au port de mer où il devoit s'embarquer; il s'attacha à ce jeune homme. Il fut à la fois son chef, son mentor, et son ami. Grâce

à l'habileté de don Juan, l'expédition fut couronnée d'un plein succès; Don Alvar s'y couvrit de gloire. Au bout d'un an, don Juan le ramena à la cour, et s'empressa d'y faire valoir sa conduite et ses services. Don Alvar trouva sa mère à Madrid. Des affaires, des devoirs, et surtout la reconnoissance, l'y retinrent près de trois mortelles semaines.

La duchesse d'Alzuna n'avoit pas revu sans émotion son ancien amant, après de si brillans succès. Comme beaucoup de femmes, elle étoit plus touchée d'une éclatante réputation que d'un grand mérite. Elle fit quelques avances. Don Juan reprit sa première chaîne. Il épousa la duchesse; et aussitôt après son mariage, don Alvar, la comtesse, Inès et Dazeli volèrent dans le royaume de Grenade. On conduisit don Alvar aux pieds d'Alphonsine; les bans étoient publiés, le contrat de mariage prêt à signer. On le signa le soir même; et Diana, se conformant enfin à l'usage, après la signa-

ture, dit avec une extrême émotion : « Ma fille maintenant embrassez votre époux...... » Ce fut pour Alphonsine une parole étonnante, et un événement pour toute la famille. Tous les yeux se fixèrent sur Alphonsine. On l'examinoit avec autant de curiosité que d'intérêt. Don Alvar, parvenu au plus beau moment de sa vie; don Alvar, éperdu, n'ose cependant s'avancer..... Il contemple, d'un air suppliant, le charmant visage d'Alphonsine. Elle avoit les yeux baissés, et jamais ses deux joues ne furent colorées d'un incarnat aussi vif..... Après un instant d'hésitation, elle s'approche de sa mère, en appelant don Alvar d'une voix tremblante, et elle dit à Diana : « Maman, embrassez-le d'abord..... » Don Alvar mit un genou en terre; Diana l'embrasse avec un sentiment maternel... Alors Alphonsine, se penchant vers don Alvar, appuie sa bouche sur la joue que vient de baiser sa mère... Qui pourroit peindre ce que

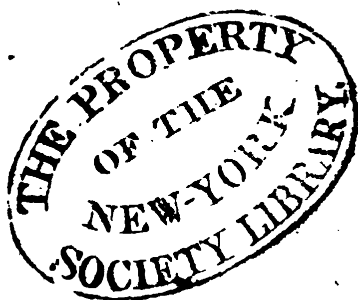
ressentit don Alvar dans cet instant!.... Cette sensation délicieuse acheva de purifier son cœur. Le jeune homme qui sut apprécier ce chaste et premier baiser, ne pouvoit plus désormais désirer ou recevoir une faveur du vice.

Don Pèdre et Diana donnèrent avec joie leur Alphonsine, cette fille si chère, à l'amant fidèle qui avoit si bien réparé les fautes de l'amour et de la jeunesse. Est-il nécessaire de dire qu'Alphonsine fut heureuse? Celle qui fut le modèle de la piété filiale, celle qui eut des sentimens si religieux, une conscience et une morale si pures, pouvoit-elle ne pas l'être? J'aurai bien mal atteint mon but, si je laisse au lecteur de l'inquiétude sur le bonheur d'Alphonsine.

Les romances et le cantique qui se trouvent dans cet ouvrage, ont été mis en musique, avec accompagnement de piano, par M. Lambert. Le talent si distingué du musicien a su

donner de l'intérêt aux paroles. Le cantique a été exécuté avec le plus grand succès dans une infinité de concerts. Ce beau morceau de musique et les deux romances se vendent chez M. Lépine, boulevard Montmartre, aux deux Lyres, n° 10.

FIN.


THE PROPERTY
OF THE
NEW-YORK
SOCIETY LIBRARY

